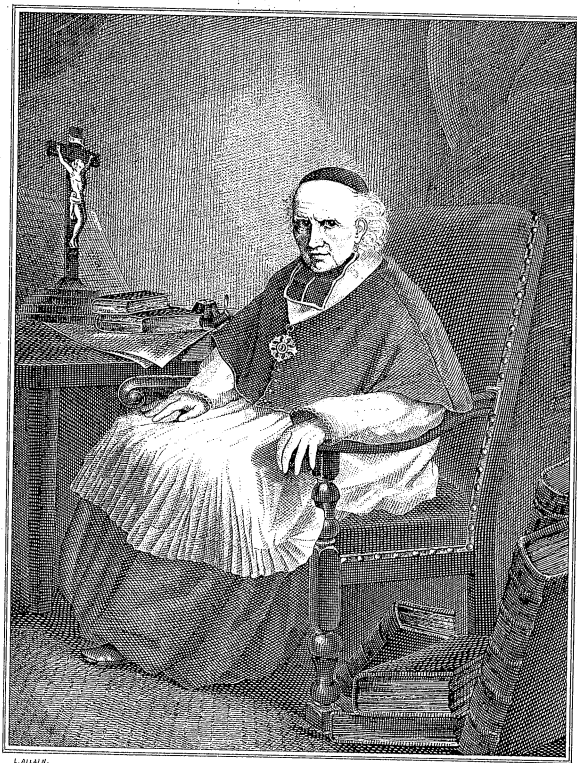




L'ABBÉ LANGREZ

27985
COMMENT S'EST FONDÉE

EN BRETAGNE

UNE INSTITUTION

DE CHARITÉ

PAR

LA C^{tesse} ERNESTINE DE TRÉMAUDAN

« Et ils servent Dieu jour et
» nuit dans son temple. »
(Apoc., VII, 15.)

« Considérez ces miracles de la
» Charité et de la Piété. »
(S. GRÉG. LE GRAND.)

PARIS
JULES GERVAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON, 29



*Lettre de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc
à M^{me} la comtesse Ernestine de Trémaudan.*

Saint-Brieuc, le 23 décembre 1881.

MADAME LA COMTESSE,

Après le beau livre : *Des raisons de bénir la vie*, qui a déjà fait tant de bien à bon nombre d'âmes, vous avez voulu raconter une douce et pieuse histoire que personne ne lira sans plaisir et sans fruit.

Un prêtre obscur doué d'un grand cœur, cachant un esprit fin et élevé sous des formes simples, — comme on en trouve un si grand nombre parmi nous, — une pauvre femme, une servante, tourmentée par le besoin de se dévouer, voilà les fondements de l'édifice dont vous peignez avec talent la naissance et les progrès ! Voilà le touchant récit qui m'a ravi, non seulement par sa distinction littéraire, mais par les leçons et les conclusions qui en découlent.

Faire d'utilès et saintes choses, souvent grandes, avec les plus petits moyens, entreprendre une œuvre coûteuse, toute de lumière et de charité, sans argent, sans espérer un regard ni un éloge,

sans en attendre autre chose que des sacrifices et des peines, cela se voit-il souvent en dehors de la foi chrétienne? Et pourtant à peine est-il, dans notre catholique France, un village ignoré où cette histoire ne s'écrive avec d'admirables dévouements.

Vous avez très bien compris le sens supérieur de l'œuvre isolée, si bien racontée par vous. Elle n'est qu'une des moindres branches de ce grand arbre sous lequel s'abriteront toujours les âmes avides de dévouement.

Notre histoire religieuse de Bretagne s'enrichira de quelques documents précieux et inédits que vous avez heureusement mis au jour. Les lettres de M. Jean-Marie de Lamennais, de M. Viel, de l'abbé Langrez, ce sage et piquant esprit, etc., offriront le plus vif intérêt.

Au milieu du bruit et des passions de l'heure présente, y aura-t-il beaucoup de lecteurs désireux de reposer leur âme sur ce tableau d'amour et de paix? Je le désire. C'est dans les noirs orages qu'on aime surtout à chercher un coin du ciel bleu, en appelant celui qui commande au vent et à la tempête, et dont le sommeil n'est jamais qu'apparent.

Vous avez fait encore un beau livre. Je le bénis.

† AUGUSTIN,

Evêque de Saint-Brieuc et de Tréguier.

*Lettre de Monseigneur Nouvel, évêque de Quimper
et de Léon.*

Quimper, le 28 décembre 1881.

MADAME,

Je vous remercie d'avoir retracé la mémoire d'un vénérable prêtre qui a rendu d'immenses services au diocèse de Quimper. L'œuvre de l'Adoration perpétuelle, qu'il a fondée avec tant de sagesse, montre par l'esprit qui l'anime, la science de M. Langrez dans la direction des âmes, et sa vie était encore plus que sa parole un encouragement aux vertus religieuses qu'il formait dans des cœurs dévoués.

Votre livre, Madame, est une bonne œuvre qui sera pour vous une nouvelle *raison de bénir Dieu*.

Agréez, Madame, mes hommages respectueux.

† D. ANSELME,

O. S. B.

Evêque de Quimper et de Léon.

PRÉFACE

J'ai essayé d'écrire la naissance et les premières années d'une congrégation religieuse au diocèse de Quimper.

Elle eut pour fondateurs un prêtre et une servante, auxquels s'adjoignit plus tard une femme du monde. Unies en silence autour du Tabernacle, ces trois personnes sont parvenues à doter leur pays d'une véritable institution de bien public.

L'adoration du Saint-Sacrement, l'éducation de pauvres orphelines, la formation de domestiques chrétiennes et laborieuses, telles sont les œuvres de la congrégation.

Le nom même de domestique accorde au serviteur de faire partie de la maison, d'avoir charge de la famille. Participant à ce titre à l'éducation du jeune âge, la domesticité devient une fonction familiale et sociale d'une grave importance.

L'histoire que j'entreprends montrera ce qu'il faut de cœur et d'intelligence, d'abnégation et de vertueux exemples, pour faire une bonne domestique. Elle fera voir qu'impossible à la femme mondaine et frivole, cette œuvre difficile s'accomplit journellement par la femme qui travaille et qui prie.

Les existences de l'abbé Langrez, de Marguerite Le Maître et de M^{lle} de Moëlien ne présentent rien de surprenant, aucun fait merveilleux. Mais cela même permet d'espérer que le récit n'en sera pas inutile. Souvent la sainteté illustre nous déconcerte. Nous aimons à voir au-dessous des saints couronnés, et plus à notre voisinage, d'autres saints auxquels nous désespérons moins de ressembler.

Seigneur Jésus, daignez bénir ces lignes remplies du nom de vos humbles amis qui ne sont plus ! Permettez qu'elles répandent leurs louanges et qu'elles procurent de nouveaux bienfaiteurs à leur famille religieuse restée sur la terre.

La Touche-Baudré, près Lamballe (Côtes-du-Nord),
21 décembre 1881.



CHAPITRE I

L'HEURE PRÉSENTE — LES FILLES DE LA PROVIDENCE
— LES SŒURS DE L'ADORATION.

ON ne saurait le nier de bonne foi, toutes les institutions du Christianisme sont d'insignes bienfaits sociaux. Pourtant, c'est au nom de la société qu'en ce moment on attaque ces institutions et qu'on les détruit ; c'est au nom du peuple qu'on chasse les dévoués amis du peuple, les siens : *ses Frères, ses Sœurs institutrices*.

Mais ce ne sont pas là les seuls persécutés. C'est la France qui est la grande victime. C'est aussi chacun de nous, que nous sentions ou non les blessures faites à la patrie. Ce sont surtout les petits et les pauvres. N'est-ce pas sur eux que la Religion répand chaque jour l'amour et le dévouement des âmes consacrées par *Elle* à leur service ?

Les puissants du jour ne veulent plus des sociétés religieuses en France?... Hé bien, elles iront, à l'appel de tant d'autres peuples, porter ailleurs la longue et féconde immolation de leur vie !

Assurément, la guerre faite à Dieu et à son Église ne saurait être trop blâmée et trop déplorée. — Toutefois, au lieu de nous abattre, qu'elle soit un aiguillon pour notre courage : il est bon de vivre à une époque où le bien et le mal sont nettement séparés, à une époque où il faut choisir son drapeau. Une guerre nettement déclarée est préférable à une sourde hostilité, car la lutte conduit à la victoire. Disons des catholiques comme des Ordres religieux, « qu'ils n'ont rien à craindre que d'eux-mêmes. » Aussi, « c'est un effet de la Providence divine, selon un vieil auteur, de permettre sa sainte Église être agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller, par ce contraste, les âmes pies et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avait plongées une si grande tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faite par le nombre de ceux qui se sont dévoyés, au gain

qui nous revient pour nous être remis en haleine, ressuscité notre zèle et nos forces à l'occasion de ce combat, je ne sais si l'utilité ne surmonte pas le dommage. »

Qu'ont donc à perdre, qu'ont donc à craindre les Ordres religieux, ces vaillants de la charité ? Partout ils trouveront des enfants à élever et à instruire, des malades, des abandonnés, des vieillards à secourir, des agonisants à assister, car leur dévouement épuise toutes les formes du sacrifice au profit de toutes les douleurs.

La charité est la vertu maîtresse du Christianisme. Cela n'a pas besoin d'être répété. L'amour de Dieu ne peut exister sans l'amour des siens qui sont nos frères, et pas d'amour sans sacrifice ! Cela se paye-t-il, cela se remplace-t-il ?

Nous voudrions, en un simple et rapide récit, esquisser l'histoire d'une de ces Congrégations qui abondent dans l'Église, et rendent les plus grands services à la société. Il est permis d'en parler : les bienfaits qu'elle répand parlent assez haut et briseraient d'eux-mêmes les voiles et le silence dont elle s'entoure avec tant d'industrie.

Si c'est bien à Elle de vouloir être ignorée,

c'est notre joie et notre devoir à nous de la faire connaître, c'est-à-dire apprécier et aimer.

Devoir de reconnaissance surtout, pour tant de bien accompli, depuis près de soixante ans, dans cette extrémité de la Bretagne; devoir aussi de l'heure présente : car plus la religion est calomniée, outragée, persécutée, plus il faut montrer ses œuvres, sa gloire la plus éclatante et la plus incontestable.

L'histoire de chacune de ces fondations est du plus touchant intérêt. Même dans les plus humbles, on voit la puissance de l'action divine.

Tout d'abord, les sœurs de l'Adoration appelèrent leur maison *Providence*. En effet, c'était bien l'œuvre de la Providence; elles ne vivaient que par elle. Plus tard, joignant l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement à l'éducation des enfants pauvres, elles prirent le nom de sœurs de l'Adoration, qui est aussi celui d'un Ordre plus ancien et plus connu.

Devenir les mères des enfants qui n'en ont plus, ou remplacer celles qui ne peuvent les élever, telle est l'œuvre religieuse et sociale des sœurs qui se dévouent à Brest et à Quimper pour quatre cents

jeunes filles, dont elles veulent faire de sérieuses chrétiennes, de bonnes domestiques, de dignes mères de famille; tel est le but de leur activité, le centre vers lequel convergent leurs désirs, leurs pensées, leurs progrès, leur maternel dévouement et toutes les règles de leur institution.

Nous croyons que c'est la seule congrégation qui fasse ainsi de l'éducation des enfants pauvres sa *spécialité*.

L'adoration ne saurait les distraire de leur but chèrement aimé : elle est le centre de leur vie surnaturelle, le foyer où se réchauffe incessamment leur charité.

Le fondateur de cette belle œuvre fut l'abbé Langrez, missionnaire et chanoine de Quimper, homme de zèle, de piété, de cœur et de dévouement.



CHAPITRE II

FRANÇOIS LANGREZ — SON ENFANCE — SA JEUNESSE
— IL REÇOIT LES ORDRES MINEURS — SON PRO-
FESSORAT AU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-MALO.

LE 22 juillet 1787, François-Marie Langrez naquit à Saint-Servan, charmante ville à l'embouchure de la Rance. Son père était capitaine d'un navire de M. de Coutance, chef des mouvements du port royal de Saint-Servan; sa mère, Françoise Raut, femme de foi et d'énergie, appartenait, comme son mari, à une famille du pays, parfaitement chrétienne.

C'est en 1793 que, jeune encore, le capitaine Langrez périt en mer, dans une tempête, laissant une veuve et cinq enfants dont il était le gagnepain. La douleur de M^{me} Langrez fut extrême; mais, pleine de courage, elle la domine, se met

— 7 —

activement au travail, fait du tricot, vend de la mercerie : Dieu bénit ses efforts, son commerce réussit, elle élève ses enfants.

François, l'aîné, n'avait pas encore sept ans à la mort de son père. Intelligent et d'une raison précoce, il fut envoyé à une petite école qu'avait ouverte le dévouement de ses cousines, M^{lles} Gravelan. Femmes d'une grande piété, elles lui en donnèrent l'attrait. Il aimait à apprendre. La classe finie, au lieu de jouer, il rentrait chez sa mère, se plongeait dans la lecture, et, tout absorbé, n'entendait plus rien.

Dès lors, Dieu parlait à ce jeune cœur. Nous ne pouvons mettre en doute l'abondance des grâces accordées à ces enfants, dont le sommeil est visité par les anges et dont l'innocence attire les complaisances divines. On vit promptement se développer en François cette piété simple et aimable qu'il conserva toute sa vie et le fit appeler, dès cette époque, « le petit ange » ou le « petit saint. »

Sa délicatesse de conscience allait parfois jusqu'au scrupule. Un jour qu'il avait renversé de l'eau bénite, il crut avoir commis une faute grave et il était inconsolable. Ne soyons donc point surpris

qu'en ce moment de persécution, il ait été choisi pour porter la pierre sacrée du saint sacrifice, qui se célébrait en secret dans des maisons chrétiennes. « On appelait cela « donner l'hospitalité au bon Dieu ; » on séjournait là comme dans un sanctuaire, et l'enfance y devenait sérieuse et forte comme l'âge mûr (1). » Eux aussi, les parents de François avaient le privilège de faire de leur maison un sanctuaire, et plus tard l'abbé Langrez parlait de ces moments, les plus précieux de son enfance, avec une pieuse émotion. Ce qu'il ne dira pas, c'est le recueillement et la dévotion que l'on admirait en lui lorsqu'il servait à l'autel, c'est, avec sa vertu, l'estime dont il jouissait déjà. Assurément, c'était grande preuve de confiance que ces touchantes fonctions accordées à un enfant, à l'heure où tout acte religieux était un crime, et dans ces temps où la moindre indiscretion pouvait envoyer à l'échafaud prêtres et fidèles. Un jour, en effet, pendant que la messe se célébrait, on entendit dans la rue des voix confuses et avinées qui hurlaient une chanson révolutionnaire.

(1) *La petite Chouannerie*, par A. RIO, p. 146.

Une troupe d'hommes armés passa sous les fenêtres, et tout le monde trembla.

Lorsque le dimanche on ne pouvait assister au saint sacrifice, Marie Gravelan réunissait quand même les fidèles et lisait à haute voix les prières liturgiques, auxquelles chacun s'unissait avec d'autant plus de ferveur que la souffrance et l'inquiétude étaient plus grandes.

Ce fut dans ces jours d'extrême désolation que François fit sa première communion, après y avoir été préparé par ses parentes et institutrices. M^{lles} Gravelan voulaient à tout prix corriger dans leur élève les défauts de son âge : la pétulance, la légèreté et ce naturel esprit de révolte que nous avons tous contre l'autorité. Il y eut des luttes et des punitions, qui aidèrent grandement à corriger le petit François et l'obligèrent à des efforts sérieux pour se préparer, en s'améliorant, à la venue de Dieu. Il montra, en effet, par son courage à se vaincre, sa piété et la joie de son âme, qu'il avait profité de la grâce insigne de sa première communion.

Grâce donc à l'intelligente fermeté de ses maîtresses, François acquit le respect de l'autorité,

l'amour de l'ordre et la fidélité au devoir qui, en se développant, seront les traits caractéristiques de sa personnalité.

Il sortait de l'enfance. L'époque du travail était arrivée. Qu'allait-il faire ? Après trois ans d'hésitation, sa mère le plaça dans la corderie de M. Du-bois des Corbières, armateur à Saint-Servan.

Le jeune Langrez accepta sa nouvelle position, quoique contraire à ses goûts et à ses désirs. Il s'efforça de bien remplir sa tâche et ne tarda pas à se faire remarquer par son assiduité au travail et son excellente conduite.

Telle était l'humble condition de François pendant que s'accomplissaient en France de grands et heureux événements. Bonaparte s'était mis en rapports avec le Saint-Siège dès les premiers mois de l'année 1801, pour le rétablissement du culte catholique. Le résultat de cette importante négociation fut un *Concordat* célèbre, signé à Paris le 15 juillet 1801 et publié en 1802, le jour même de Pâques. L'Église de France pouvait enfin re-naître et se montrer. Moment d'enthousiasme et de bonheur ! Les fidèles se pressaient en foule dans les églises. On revit les prêtres et les vieux autels,

et on entendit sonner les cloches, silencieuses depuis si longtemps.

Dans sa vieillesse, l'abbé Langrez se plaisait à parler de la joie immense qu'il éprouva en assistant, pour la première fois de sa vie, à une grand'messe dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Malo. Ce fut alors qu'il sentit se réveiller en lui le désir d'étudier ; mais cette fois dans un but bien déterminé : il veut être prêtre. A ce moment donc, il reçut une grande grâce, celle de la vocation sacerdotale. Désormais cette pensée ne le quittera plus ; elle sera l'inspiratrice de tous ses désirs, de toutes ses démarches ; ce sera un appel divin qui résonnera constamment en son âme.

Un vicaire de Saint-Servan, l'abbé Lecoq, l'encouragea et lui donna les premières leçons de latin. Ainsi, le jour était employé au travail de la corderie, le matin et le soir à l'étude. Et déjà, sentant ce qu'exigeait de lui une si haute vocation, il s'efforçait de n'en être pas indigne.

Vers cette époque, le jeune François prit l'habitude de prier tous les soirs à l'église devant une image de la sainte Vierge. Toujours à la même place, longtemps en prière, il fut remarqué par un

noble chrétien, qui l'attendit au sortir de l'église, lui demanda son nom et pourquoi il venait ainsi prier chaque soir. François répond qu'il prie pour son père, mort depuis plusieurs années, que sa mère est pauvre et qu'il a des frères plus jeunes que lui. — Vous aimez donc bien à prier ? — Oui, mais je ne sais pas beaucoup de prières : je dis tout ce que je sais et puis je le répète. — L'inconnu, touché de ces paroles, promit à l'enfant un livre pour le lendemain. De joie, François ne dormit pas, et la journée, comme la nuit, lui parut bien longue. Enfin, l'heure d'aller à l'église arriva. Il reçut le livre ardemment désiré : c'était la *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*. Ne se contenant pas de joie, il montrait son livre à tout le monde. On l'a entendu dire dans sa vieillesse : « Ma bibliothèque est certainement ce que j'ai de plus précieux, mais les trois mille volumes qu'elle contient ne m'ont jamais causé une joie aussi vive que ce petit livre que je conserve encore et que je relis toujours avec un nouveau plaisir. » Ainsi se manifestaient sa vertu et son angélique piété. « Son air modeste m'édifiait tellement, dit une voisine, que j'épais le moment où il passait pour le voir à mon

aise. Bien souvent j'allais chez lui, sous différents prétextes, et quand je savais qu'il était en prière dans sa chambre, je le regardais par une ouverture. Il était si recueilli et me paraissait animé d'une si grande ferveur que j'étais touchée jusqu'aux larmes et que le temps se passait sans que je m'en aperçusse. »

François atteignait sa seizième année et savait à peine les premiers éléments de latin. L'abbé Lecoq ne pouvait donner à son élève que de courts instants, dérobés aux travaux du ministère, et il fallait pourtant activer ses études. La Providence y pourvut. Plusieurs personnes, qui appréciaient François, s'intéressèrent à lui, particulièrement la famille Sauvage, l'une des plus honorables de Saint-Servan (1). Alors, il quitta l'atelier pour se mettre tout à l'étude. Mais il se garda d'oublier ses compagnons de travail. Bien des années s'écoulèrent sans altérer ses sentiments pour eux. Chaque fois qu'il reviendra dans son pays natal, il ne manquera jamais d'aller les voir et de leur adresser des pa-

(1) M. Sauvage avait même résolu de procurer un remplaçant au jeune Langrez si le sort de la conscription lui avait été défavorable.

roles d'une humilité et d'une simplicité toutes chrétiennes.

L'abbé Engerand, vieux chanoine de Saint-Malo, venait d'ouvrir un petit séminaire dans cette ville. Ses premiers professeurs furent l'abbé Vielle et son jeune disciple, M. Jean-Marie de Lamennais (1).

François Langrez fut reçu au petit séminaire. Il y fit de rapides progrès. Son enjouement et sa franchise le faisaient aimer de ses condisciples, et sa piété, sa régularité, son ardeur au travail gagnaient en même temps la confiance et l'affection de ses maîtres.

(1) Ce dernier était fils d'un armateur de Saint-Malo, auquel Louis XVI avait accordé des lettres de noblesse, pour avoir déployé en maintes occasions le patriotisme le plus digne d'éloges.

Voici comment l'abbé Vielle, arrivant de Picardie pour s'embarquer à Saint-Malo, et recommandé à la protection de M. de Lamennais, fit la connaissance du jeune Jean-Marie, qui allait être bientôt son élève et son disciple :

Jean-Marie, en faction à la porte de la demeure paternelle, avise un homme qui regarde d'un air inquiet les porches d'alentour et paraissait craindre de se compromettre. Il l'aborde sans hésiter et lui dit : « Voici la maison. Entrez, Monsieur, votre chambre est prête. — Comment vous appelez-vous, répond l'étranger, dans sa surprise. — Je me nomme Jean-Marie de Lamennais. Ce doit être vous que mon père attend. Vous

L'un d'eux, comme nous l'avons dit, était l'abbé Jean-Marie de Lamennais, prêtre depuis le 21 février 1803 et vicaire à la cathédrale de Saint-Malo en même temps que professeur à l'école ecclésiastique. La maturité de son jugement, sa vive intelligence et son zèle infatigable opéraient des prodiges.

Il distingua promptement le jeune François et lui témoigna dès cette époque une affection particulière. Il ne l'appellera plus que « son cher enfant. »

L'évêché de Saint-Malo ayant été supprimé par le Concordat, François Langrez reçut les ordres

êtes prêtre ; je tenais à vous voir le premier pour vous demander une grâce.

— Laquelle, mon cher enfant ?

— Celle de ne pas vous embarquer et de rester avec nous. Je servirai votre messe tous les jours !

— N'est-ce pas que vous ne nous quitterez plus ? Je serai prêtre aussi, moi ; je me dévouerai à cette religion qu'on veut détruire, et je travaillerai toute ma vie pour que le peuple n'abandonne pas le culte de ses pères (1). »

Une larme descendit sur la joue du prêtre. Il embrassa son jeune introducteur et crut que la Providence lui dictait sa volonté par cette bouche de treize ans.

(1) *Panegyrique de M. l'abbé J.-M. de Lamennais*, par l'abbé BÉLOUINO.

mineurs de Mgr Énoch, évêque de Rennes, le 16 juin 1810. Tout en étudiant la philosophie et la théologie, il enseignait la cinquième. Comme lui, la plupart de ses confrères étaient par nécessité, à la fois élèves et professeurs. Les maîtres manquaient aussi bien que les prêtres, car la guerre faite à Dieu l'est aussi à la science.

L'abbé Langrez, nommé ensuite, malgré lui, professeur de rhétorique, disait plus tard : « Hélas ! on m'a fait enseigner aux autres ce que je ne savais pas moi-même. Je faisais souvent des hérésies scientifiques et littéraires. » — Il avait du moins le talent de se faire aimer de ses élèves, par la bonté et l'aménité de son caractère. Plusieurs lui ont conservé une affection de toute la vie. Sa piété gagnait leur confiance ; ils l'appelaient « pater ! » On vint un jour dans sa classe chercher un élève pour se confesser. Il refuse. L'abbé Langrez lui frappe sur l'épaule en lui faisant signe de le suivre, et lui demande le motif de son refus. L'élève répond qu'il ne se sentait pas assez de courage, et que, du reste, il ne pouvait faire son examen. — Mon ami, que ce ne soit point un obstacle : asseyez-vous un instant, je vais vous aider.

L'examen terminé, l'élève lui dit : C'est justement cela, me voilà préparé ; vite, je vais me confesser. Il ne manqua pas de raconter le fait à ses condisciples, qui vinrent à leur tour prier l'abbé Langrez de leur rendre le même service.



CHAPITRE III

ORDINATION DE L'ABBÉ LANGREZ — SUPPRESSION DE
L'ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-MALO — DÉ-
PART POUR SAINT-BRIEUC DES ABBÉS VIELLE ET
DE LAMENNAIS.

LE 19 décembre 1812, l'abbé Langrez fut ordonné prêtre par Mgr Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc (1). Nous ne dirons rien de sa ferveur, de sa préparation à cette solennelle et absolue consécration de lui-même à Dieu et à son service. Sous la direction de prêtres aussi éminents que les abbés Vielle et de Lamennais, l'âme si bien disposée du jeune lévite s'enracina dans la vertu et s'enflamma d'amour divin : son dévouement, son

(1) M. l'abbé Langrez fut envoyé avec les autres diacres recevoir la prêtrise à Saint-Brieuc et non à Rennes, où il n'y eut pas d'ordination cette année-là.

zèle ardent pour le salut des âmes sont preuves manifestes de ses dispositions intimes.

Mais un événement bien pénible pour l'abbé Langrez, comme pour ses vénérés maîtres, venait de s'accomplir.

Napoléon I^{er} avait porté un décret par lequel il était interdit d'ouvrir une classe et d'enseigner publiquement sans être membre de l'Université ou gradué dans une de ses Facultés.

C'était exclure le clergé de l'enseignement et tenir la jeune génération sous sa dépendance absolue.

L'abbé Jean de Lamennais prêcha la résistance et lutta avec ses collègues.

Mais ils ne firent que prolonger l'agonie, et l'école ecclésiastique de Saint-Malo, fondée au prix de tant de sacrifices et d'efforts, fut fermée en août 1812.

L'abbé de Lamennais réussit à faire nommer directeur du nouveau collège municipal son élève et ami M. Querret, mathématicien distingué et homme profondément religieux.

Celui-ci s'attacha l'abbé Langrez pour l'aider à diriger la maison et professer la seconde et la rhétorique.

En ces tristes circonstances, Mgr Caffarelli appela l'abbé Vielle à la direction du grand séminaire de Saint-Brieuc et choisit l'abbé Jean-Marie de Lammennais pour vicaire général.

Ce départ causa une grande peine à l'abbé Langrez : il perdait son meilleur ami et son confident. A ses plaintes, l'abbé Jean-Marie répond par une lettre du 17 juin 1814 :

« Eh bien, mon pauvre enfant, votre cœur est
» donc dans la tristesse ? Vous souffrez pour vous,
» vous souffrez pour ceux qui ne suivent pas les
» avis pleins de sagesse que vous avez donnés, et
» vous n'avez personne à qui vous puissiez confier
» vos peines, si ce n'est moi que la Providence a
» éloigné de Saint-Malo et qui ne peut vous écrire
» qu'une partie de ce que j'aimerais à vous dire
» dans ces douloureuses circonstances. Ah ! du
» moins, vous êtes bien sûr de l'intérêt que je
» prends à tout ce qui vous touche, et que je n'y
» suis pas moins sensible que vous l'êtes vous-
» même.

» Mais il faut prendre garde, mon cher enfant,
» de nous laisser entraîner par un sentiment trop
» vif, et il faut aimer à offrir au Seigneur les sacri-

» fices qu'il nous demande. *Hilarem datorem diligit*
» *Deus*. Si vous parlez à M. Querret des sujets de
» plainte que vous avez, peut-être le ferez-vous
» trop fortement et en serez-vous fâché ensuite.
» Attendez au moins pour cela le moment où votre
» esprit sera parfaitement calme, où il n'y aura
» plus dans votre âme aucune racine d'amertume,
» et encore consultez Dieu, et n'agissez que pour
» sa plus grande gloire, vous oubliant entière-
» ment vous-même.

» Faites bien attention à ceci : dans la position
» où vous vous trouvez et où la divine Providence
» vous a mis, vous aurez d'autant plus d'autorité
» et d'influence que vous paraîtrez en désirer
» moins.

» Jusqu'ici, vous avez fait tout ce que vous avez
» voulu en suivant cette règle, et je vous engage à
» ne pas vous en écarter. L'amitié n'est pas un
» vain mot, et la puissance de la douceur et de la
» persuasion est beaucoup plus grande et plus
» solide qu'aucune autre. Vous avez affaire à un
» homme dont le cœur est aussi bon que son
» esprit est vif ; gagnez ou plutôt conservez son
» affection, et vous aurez toute sa confiance. Mon

» cher enfant, considérez saint Paul, et voyez
» comme il savait se plier, s'élever, s'abaisser tour
» à tour pour attirer tout le monde à Jésus-Christ.
» Voilà notre modèle, ayons-le sans cesse sous les
» yeux.

» L'établissement auquel vous êtes attaché est
» très important pour la Religion, et il le deviendra
» peut-être encore davantage dans peu de temps.
» Il y a lieu de penser, quoique cela ne soit pas
» certain, que l'évêché de Saint-Malo sera rétabli
» (ceci soit dit pour vous *seul* : *Intelligenti pauca*).
» Attendez les moments de Dieu et continuez de
» travailler à son œuvre avec un dévouement sans
» bornes.

» Je vous attends dans les vacances, et même
» il est possible que je vous voie auparavant.

» Mille choses pleines d'amitiés à tous nos
» jeunes gens; embrassez-les tendrement pour
» moi : Jausions me paraît très content de lui-
» même; êtes-vous content de lui? J'ai parlé à
» M. Millaux de Le Cor et de Bourdelais; il les
» recevra avec plaisir au séminaire après les va-
» cances : recommandez-leur fortement de ma part
» d'étudier et d'étudier encore; un mois de paresse

» peut les retarder d'un an. Embrassez Roger pour
» moi sur ses deux grosses joues, et dites-lui que
» je l'aime de tout mon cœur. Adieu, mon fils;
» *ne vivons que pour Dieu seul*. Dieu seul! Dieu
» seul (1)!

» J.-M. M. »

C'était bien aussi la devise de l'abbé Langrez. En attendant que la Providence apportât quelque changement à sa position, il se préparait avec ardeur à l'apostolat par l'étude de la Sainte-Écriture et des Pères. Déjà, il s'y exerçait en s'occupant d'une manière toute spéciale des jeunes gens qui se disposaient à l'état ecclésiastique. Il venait en aide aux plus pauvres et ne bornait pas son dévouement au collège : son zèle le portait à visiter diverses pensions et à rendre là toutes sortes de services.

C'est au milieu de ces occupations si édifiantes que le trouva une seconde lettre de son saint ami. Elle achève dignement cette esquisse, trop incomplète, de la première phase d'une vie que nous aimerions à connaître plus en détails, car la piété y revêt déjà dans ce lointain une forme singulièrement attrayante :

(1) Lettre inédite.

« Saint-Brieuc, le 5 janvier 1814.

» Je suis désolé, mon cher enfant, d'avoir à
» vous annoncer que le 17 de ce mois, je pars pour
» Paris avec Monseigneur : voilà donc la plus
» douce de mes espérances évanouies, celle de vous
» voir à Saint-Brieuc au commencement de vos
» vacances. Il est encore possible, néanmoins, que
» nous soyons de retour du vingt au vingt-cinq
» septembre, mais je n'ose vous le promettre, et
» cela m'afflige. Je ne suis plus maître de moi, et
» les intérêts du diocèse qui nous appellent dans la
» capitale doivent l'emporter sur toute autre con-
» sidération. C'est un sacrifice que j'ajoute à beau-
» coup d'autres sacrifices, et je ne puis vous ex-
» primer combien il m'est pénible : il faut le
» mettre, mon tendre ami, aux pieds du crucifix
» et l'offrir à notre bon Maître, dont nous devons
» avant tout et par-dessus tout chercher à procurer
» la gloire.

» Dites souvent à nos pauvres enfants combien
» ils me sont chers ; embrassez-les pour moi l'un
» après l'autre, et n'en oubliez aucun. Je les porte

» tous dans mon cœur, et, ne pouvant leur parler,
» je parle à Dieu de cette petite famille qu'il
» m'avait donnée et que j'aimerai toujours d'un
» amour bien sincère. Puissent-ils croître chaque
» jour en sagesse, en piété, en science et se rendre
» dignes de l'état saint auquel ils aspirent !

» Je serai fort aise que vous puissiez donner à
» Depey un emploi qui le mette à même de suivre
» ses études : prenez garde qu'il prenne le goût
» de la toilette et qu'il se livre à la dissipation. Le
» recueillement conserve toutes les vertus : dites-lui
» cela de ma part et recommandez-lui de s'ap-
» pliquer à l'étude avec grande ardeur.

» Ce que vous me marquez de Le C. et B. me
» fait de la peine. Je ne les aurais pas crus capables
» d'un procédé de ce genre. Dieu sera votre ré-
» compense *Magna nimis*. Il est grand temps qu'ils
» aillent au séminaire, et deux mois de vacances
» seront très longs pour eux. S'ils avaient suivi
» mes conseils et les vôtres, ils sauraient aujour-
» d'hui leur philosophie, et ils perdent une année
» par leur faute.

» J'ai fait, il y a longtemps, la commission de
» Mahé, et j'ai chargé M. Querret de lui dire que

» personne ne le connaissait à Montbareil. Votre
» illustre chef aura peut-être oublié de l'en pré-
» venir, et en lui écrivant mardi, je ne manquerai
» pas de faire sentir à son excellence toute l'étendue
» de ses torts.

» J'arrive de Dinan où j'ai vu un instant l'apôtre
» Gilbert (1); j'ai regretté singulièrement et je
» regretterai longtemps de n'avoir pu faire avec
» lui une connaissance plus intime. Il arriva à huit
» heures du soir, nous soupâmes ensemble, on
» parla peu, nous nous embrassâmes ou plutôt je
» lui serrai la main, et en voilà peut-être pour
» l'éternité. Là seulement il n'y a plus de sépara-
» tion, de regrets et de larmes. Allons donc, mon
» cher enfant, allons vite au ciel : *Tædet me vivere.*

» Roger ne me donne pas le plus petit signe de
» vie; il ne m'a pas écrit une seule fois. Em-
» brassez-le, néanmoins, pour moi comme si de
» rien n'était, car je l'aime de tout mon cœur.
» Vous n'avez pas besoin que je vous en dise
» autant, et je m'en félicite, car je serais fort em-

(1) C'était un prêtre français jeté en Angleterre par la per-
sécution de 1793, où il fit un bien considérable et mérita le
nom d'apôtre.

» barrassé pour vous exprimer tous les sentiments
» que je vous ai voués. Adieu, mon fils, que la
» sainte volonté de Dieu soit faite ! Répétons encore
» une fois ces belles et touchantes paroles de notre
» Sauveur : *Pater, non sicut volo, sed sicut tu.* Je ne
» sais plus dire que cela, et si je n'étais obligé de
» finir cette lettre à l'instant, je récrirais encore :
» *Pater, non sicut volo, sed sicut tu* (1). »

Enfin, une troisième lettre nous prouve la
constante affection de l'abbé Jean-Marie de Lamen-
nais pour son jeune disciple, et la touchante sollici-
tude de l'un et de l'autre pour préparer les jeunes
gens à devenir de dignes prêtres.

« Saint-Brieuc, 20 juillet 1817.

» Je serais quatre-vingt-dix-neuf ans sans vous
» écrire, mon cher Langrez, que je ne vous en
» aimerais pas moins; les mouvements du cœur
» ne se mesurent point par ceux de la main, et
» quoique celle-ci soit quelquefois un peu pares-
» seuse, vous auriez grand tort d'en conclure que
» je vous oublie.

(1) Lettre inédite.

» Il serait bien fâcheux que notre excellent ami
» Querret ne voulût pas augmenter le nombre des
» jeunes aspirants à l'état ecclésiastique qui étudient
» chez lui. S'il s'en présente qui aient d'heureuses
» dispositions, je suis persuadé qu'il aura égard
» aux observations que vous lui avez faites : il est
» si bon ! D'ailleurs, les classes seront d'autant
» nombreuses qu'il y aura plus d'écouliers, et il me
» semble même que les classes supérieures seraient
» à peu près nulles, si on n'admettait pas les élèves
» auxquels vous vous intéressez ; eux seuls peuvent
» les fortifier. Quand je verrai M. Querret, je lui
» ferai ces observations.

» Vous allez donc aussi avoir une mission ?
» Tâchez d'en profiter, et à la suite d'organiser
» une congrégation de jeunes gens, c'est le meilleur
» leur et peut-être le seul moyen d'entretenir parmi
» eux la piété.

» Je suis enchanté que Bachelot (1) soit recteur

(1) La mémoire du jeune prêtre dont parle ici l'abbé de Lamennais est en si grande vénération, que nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots : Il transforma toutes les paroisses qu'il eut le soin d'évangéliser ; il fut partout l'homme du dévouement et de la charité. Mais c'est surtout à

» de Saint-Jouan ; c'est là son lot. Le pauvre
» Bachelot doit être bien mécontent de moi, car je
» n'ai pas répondu à sa dernière lettre ; quand je
» saurai qu'il est à Saint-Jouan, je ferai ma paix
» avec lui ; je compte sur l'indulgence de mes
» enfants, quoiqu'ils n'aient jamais eu besoin de
» la mienne.

» Adieu, mon cher ami, je vous embrasse du
» cœur le plus tendre, *au pied de la lettre*. Que
» mon silence, si long qu'il puisse être, ne vous
» fasse jamais douter des sentiments pleins d'affec-
» tion et de dévouement avec lesquels je suis,
» Tout à vous en N.-S.

» J.-M. ROBERT DE LAMENNAIS (1). »

Pleine-Fougères, dont il fut nommé curé en 1827, que ses vertus ont brillé d'un plus vif éclat.

A une rigoureuse pauvreté et austérité pour lui-même, il unissait la générosité pour les autres. Il n'avait qu'un défaut : de la brusquerie ; mais avec quel courage il réparait ses fautes ! Sa mort fut un deuil général, et son tombeau est un lieu de pèlerinage. Des grâces insignes qui tiennent du miracle y sont journellement obtenues.

(1) Lettre inédite.



CHAPITRE IV

MGR DOMBIDEAU DE CROUZEILLES, ÉVÊQUE DE QUIMPER, DEMANDE POUR MISSIONNAIRES LES ABBÉS DUVAL ET BINARD — GRANDE MISSION DONNÉE PAR LES PP. JÉSUITES A QUIMPER — L'ABBÉ LANGREZ NOMMÉ CHANOINE DE QUIMPER — SON PORTRAIT — ADOPTION DES PREMIÈRES PETITES FILLES.

MGR Dombideau de Crouzeilles, évêque de Quimper, voyant avec peine le nombre de ses prêtres insuffisant pour son vaste diocèse, eut la pensée d'avoir des missionnaires qui iraient instruire, convertir, réveiller partout la foi endormie ou ignorante. Dans ce but, il résolut de réunir quelques prêtres que leur zèle apostolique prédisposait à ce difficile ministère. Mais une chose le préoccupait : comment faire vivre ses missionnaires ?

Deux canonicats vinrent à vaquer.

— 31 —

Aussitôt il les offrit à deux prêtres du diocèse de Rennes dignes de son choix : c'étaient les abbés Binard et Duval. Ils acceptèrent et commencèrent à évangéliser les villes de la Cornouaille avec un succès qui justifiait pleinement les espérances de l'évêque.

Ce premier essai encourage Mgr de Crouzeilles à offrir un troisième canonicat, devenu libre, au prêtre que lui désignent ses nouveaux chanoines, à l'abbé Langrez. Le prélat lui écrit aussitôt une lettre qui le jette dans l'étonnement et la perplexité : si les missions l'attirent, le canonicat effraye sa conscience : lui, si jeune, qui n'a rendu aucun service à l'Eglise, comment occuper une place réservée ordinairement à l'âge et au mérite ? Quel droit a-t-il à cet honneur ?

En proie à l'hésitation, il consulte l'abbé de Lamennais, qui lui dit : « Acceptez. » Peu après, l'abbé Langrez reçut de son nouvel évêque cette lettre si honorable :

« Quimper, ce 3 octobre 1819.

» La lettre, Monsieur, que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire ajoute à la vive satis-

» faction que m'a fait éprouver votre consentement à accepter le canonicat auquel je vous ai nommé.

» J'ai prié Mgr le cardinal de Périgord de présenter à l'agrément du Roi, le plus tôt possible, ma nomination. J'espère qu'avant la fin du mois, je recevrai son ordonnance.

» Je n'ai point écrit à mon respectable ami, l'évêque de Rennes, ce n'est pas par humeur de ce qu'il n'a pas répondu à mes lettres. Je ne puis attribuer son silence qu'à l'oubli que son âge et l'état de sa vue ne justifient que trop.

» Mais j'ai dû redouter les observations qu'il pourrait me faire et j'ai usé du droit canonique qu'ont tous les évêques d'attacher à leurs diocèses des sujets étrangers quand ils ont des places à leur donner. Avant la Révolution, l'usage était si bien établi que les évêques prenaient des grands vicaires, nommaient à des bénéfices des sujets étrangers, sans même en écrire aux évêques dont ils dépendaient.

» Je suis sûr que l'évêque de Rennes oubliera aussi facilement que je ne lui ai pas écrit qu'il oubliera qu'il ne m'a pas répondu et qu'il ne m'en conservera pas moins son amitié.

» Je sens, Monsieur, tous les sacrifices que vous faites, mais nous chercherons à les adoucir. Mon chapitre, qui est parfaitement uni à son évêque, partagera la consolation que j'éprouverai à vous recevoir au milieu de nous.

» M. Duval a dû vous faire connaître l'excellent esprit dont il est animé : l'union la plus parfaite règne entre tous les membres. Vous aurez la satisfaction de vous trouver avec deux de vos compatriotes et vous trouverez beaucoup de bien à faire et des âmes bien disposées.

» J'aurai la douleur de ne pas me trouver à Quimper quand vous y viendrez ; je dois aller ouvrir la mission de Brest et faire une tournée de visites qui m'éloignera pendant près d'un mois. Mais tous les membres de mon chapitre se disputeront le plaisir de me remplacer et de vous dire combien ils se félicitent de vous avoir pour confrère.

» Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mon respectueux attachement.

» † P. V., évêque de Quimper. »

Le nouveau missionnaire arriva à Quimper plein de zèle et d'ardeur. Le moment était favorable : les Pères de la Compagnie de Jésus avaient mis en branle toute la ville. L'incrédulité et le respect humain étaient vaincus par le souffle de Dieu : cinq mille fidèles venaient de puiser une vie nouvelle dans les sacrements. L'abbé Langrez arrivait donc fort à propos pour entretenir et développer ce réveil à la vie chrétienne.

Quand Mgr de Crouzeilles aperçut le jeune chanoine, il dit à ceux qui l'entouraient : « Quelle figure angélique ! » paroles qu'il répéta plusieurs fois. C'est, en effet, l'impression qu'il produisait : ses yeux bleus exprimaient la pureté de son âme. Grand, et d'une démarche digne, sa personne imposait. Mais dans l'intimité, il était gai et affable et sa figure ovale, ses traits fins et réguliers ne reflétaient que la plus attrayante bonté. Il y a dans ce vieillard, tel que nous le représente son portrait, la douce autorité de l'âge et de la vertu. Si la figure encadrée de cheveux blancs commande le respect, elle reflète aussi la charité du cœur.

Avoir de l'amour au cœur et rien que de l'amour, telle est la caractéristique de la sainteté.

Ces sentiments si purs, si élevés, si désintéressés sont bien différents de l'amour profane et mondain qui est égoïsme. De ce dernier, on peut dire : Plus on s'aime et moins on aime, moins on aime Dieu et les hommes. Les saints seuls savent véritablement aimer jusqu'à s'oublier et se sacrifier.

« Que ce soit la famille, que ce soit la patrie, » que ce soit le prochain (ou en d'autres termes » l'humanité), il faut toujours la religion pour » apprendre à aimer autre chose que nous- » mêmes, » écrivait dernièrement le comte de Champagny dans son remarquable article sur la société moderne (1).

Toute la vie de l'abbé Langrez prouve qu'il était animé de ces beaux sentiments.

Voyons-le à l'œuvre.

L'un des moyens qui parut le plus efficace aux trois missionnaires pour maintenir les fidèles dans la vie chrétienne fut d'établir à Quimper plusieurs congrégations. L'abbé Langrez eut la direction de celle des jeunes filles. Il voulut, à tout prix, faire de ses congréganistes de sérieuses chrétiennes,

(1) *Correspondant* du 10 novembre 1879.

qui sussent sacrifier les vanités et les plaisirs. Sa sévérité allait parfois un peu loin, et l'on pourrait en citer plus d'une preuve. Il est vrai que la jeunesse est terriblement disposée à pencher de l'autre côté... Sous sa ferme direction, la plupart des congréganistes devinrent l'exemple et l'édification de la ville. Cette œuvre importante marchait de front avec des œuvres capitales : avec les missions et les retraites auxquelles il se dévoua pendant cinquante ans avec un zèle et un dévouement qui ne se démentirent jamais. Ce n'était pas à demi qu'il s'était donné à Dieu et aux âmes : il leur appartenait aux dépens de ses goûts, de son repos, de sa santé, de toutes ces satisfactions légitimes enfin qu'il est si difficile de sacrifier entièrement.

Apôtre, il avait la passion des âmes. Un jour, il en ramena une qui s'était fort éloignée du droit chemin. Plusieurs hommes, furieux de voir leur échapper une compagne de plaisir, se tinrent un soir en embuscade, bien décidés à jeter l'abbé Langrez à la rivière quand il se rendrait de l'église à sa demeure. Il en fut averti et se fit accompagner. Le dimanche suivant, il prêcha sur l'a-

mour de Dieu. Citant le texte de saint Paul : « Rien ne me séparera de l'amour de J.-C., » dit-il, « pas même les menaces des méchants. » Et ce fut toute sa plainte.

Son cœur simple et affectueux le portait à prendre soin des enfants et à les former à la piété. Il profitait de toute circonstance favorable pour les réunir et leur parler le langage naïf et charmant qui convient à leur âge : c'étaient des histoires, des traits de son enfance qu'il leur contait, ou des cantiques qu'il leur faisait chanter.

Pénétré de respect pour leur innocence, il désirait inspirer aux autres ce même sentiment et apprenait à honorer en eux le temple du Saint-Esprit.

Rencontrant une mère qui tenait à la main son enfant de quatre ans, il se met à genoux pour le caresser et l'embrasser par respect pour sa radieuse innocence. Les enfants, disait-il, sont les petits amis de J.-C., qui les appelait et les bénissait sur la terre.

En 1821, l'abbé Langrez alla faire une retraite à la Meilleraie et s'arrêta à Nantes. Il en profita pour visiter l'établissement dans lequel les con-

gréganistes de cette ville faisaient élever des enfants pauvres. Pendant sa retraite, il se demanda s'il ne pourrait aussi faire quelque chose de semblable pour la gloire de Dieu, « et Dieu qui s'était plu, dès sa jeunesse, à posséder son cœur l'embrasa d'un nouveau feu. »

De retour à Quimper, en décembre 1821, il dit, à la première réunion de la congrégation des Enfants de Marie, avoir vu avec grande consolation le bien que faisaient les congréganistes de Nantes, et il leur demanda de les imiter. Peu après, l'abbé Langrez proposa deux enfants pauvres qui furent adoptées et confiées à une pieuse ouvrière. Michelle Guillou fut admirable de soins et de dévouement pour les deux privilégiées. Plusieurs congréganistes allaient tour à tour leur faire le catéchisme : M^{lle} de Moëlien fut de ce nombre. « Dieu voulait, selon l'expression d'une religieuse, qu'elle donnât les premiers soins à ce grain de sénévé qu'elle était destinée à faire grandir. » L'abbé Langrez allait souvent, par une longue route, bénir ces enfants et leur apprendre à aimer et à servir Dieu. Elles répondaient à tant de soins par une grande piété et une tendre reconnaissance.

Mais le zèle de l'abbé Langrez n'était-il pas bien téméraire ? Vouloir élever des enfants sans autres ressources que la générosité de quelques congréganistes, presque toutes de pauvres ouvrières..., n'était-ce pas folie ? Plusieurs le disaient.

On ne voit pas toujours que « le cœur a ses raisons que la raison ne peut comprendre (1). » Mais quand les raisons du cœur appellent la bénédiction de Dieu, qu'importent les blâmes de la sagesse mondaine ? La vue de tant d'enfants exposées, dans leur abandon et leur misère, à perdre une innocence qu'il estimait au-dessus de tout, lui donnait cette hardiesse qui depuis dix-neuf siècles a produit des œuvres prodigieuses.

Ces deux premières petites filles étaient malades et moururent bientôt après dans les sentiments de la plus touchante piété. — Dieu ne veut-il pas toujours les prémices ? A peine commencée, l'œuvre compta deux anges au ciel !

Pour remplacer ces enfants, « un grand nombre d'autres, toutes dignes de compassion, se pressèrent autour du tendre père des orphelins (2). »

(1) Pascal, *Pensées*.

(2) Manuscrit des sœurs.

A cette époque, la ville de Quimper n'avait qu'un externat pour les enfants pauvres, dirigé par les religieuses Ursulines. Les parents sollicitaient sans cesse l'abbé Langrez de recevoir leurs enfants.

Il eût voulu les prendre toutes et se disait : « Si je les fais élever à l'abri des dangers, elles s'appliqueront à la vertu et deviendront de vraies servantes de Dieu qu'elles loueront éternellement. » Cette pensée l'électrisait.

Le cœur possédé de ces grands sentiments a de telles ardeurs, une telle puissance que Dieu n'y résiste pas.

L'abbé Langrez résolut d'essayer cette œuvre, se confiant en la Providence, sans négliger toutefois aucun moyen d'obtenir des secours humains.

Le crédit qu'il s'était acquis par sa vertu lui donna accès partout, et il en profita pour engager beaucoup de personnes à s'unir aux prières et aux bonnes œuvres de la congrégation.

Mais où trouver la capacité et le dévouement nécessaires pour une telle entreprise ?



CHAPITRE V

MARGUERITE LE MAÎTRE, PREMIÈRE FONDATRICE —
SON DÉVOUEMENT ET SON ABNÉGATION — SON
BEAU CARACTÈRE.

APRÈS quelques vaines tentatives, l'abbé Langrez fit choix de Marguerite Le Maître (1) que la Providence elle-même sembla lui désigner.

Toute sa vie elle avait désiré être religieuse, et cependant elle resta de longues années au service de M^{lles} de Moëlien, donnant, comme une autre Armelle, l'exemple d'une grande vertu dans cette humble position.

Marguerite était congréganiste; elle avait passé plusieurs années à Quimper avec ses maîtresses, initiée à toutes leurs bonnes œuvres. Elle les quitta

(1) On présume qu'elle était née à Hennebont en 1792. Son père était garde forestier à la Noë (Morbihan).

cependant dans le dessein d'entrer comme sœur converse au Sacré-Cœur de Quimper où on l'avait acceptée. Ses adieux faits à sa famille, qui habitait Saint-Brieuc, elle se présenta au couvent où on lui répondit alors qu'elle ne pouvait être admise. Sa faiblesse et sa mauvaise santé, sans doute, déterminèrent cette nouvelle décision : elle était asthmatique depuis l'âge de dix-huit ans.

La pauvre Marguerite alla confier sa peine à l'abbé Langrez, qui l'avait déjà dirigée pendant quatre ans.

Pour toute consolation, il lui répond : « L'arrêt » est sans appel et le mal sans remède : soumission parfaite à la volonté de Dieu !... Mais voici » une œuvre de charité qui commence ; je ne » sais s'il est dans les desseins de Dieu qu'elle » réussisse. Voulez-vous essayer ? Assurément les » tribulations ne vous manqueront pas. » Elle accepte avec allégresse. Et ce fut la pauvre cuisinière malade, le rebut d'un couvent, qui entreprit cette œuvre difficile. Elle sera la pierre fondamentale d'une nouvelle congrégation.

Marguerite Le Maître avait trente ans. Grande, extrêmement maigre, le teint pâle, les joues

creuses, les yeux noirs, vifs et perçants, ordinairement baissés, telle était Marguerite sous son costume de paysanne d'Auray. Malgré ses apparences austères, elle avait dans la physionomie — ce rayonnement de l'âme — la beauté supérieure que donne la vertu et qui attire les cœurs.

Toutefois, ce ne fut pas sans répugnance qu'elle accomplit son sacrifice : elle avait toujours désiré la solitude, et l'ordre des Trappistines avait eu de l'attrait pour elle. On dit que Dieu donne souvent de ces grands et saints attraites à des âmes d'élite, afin qu'elles aient un généreux et continuel sacrifice à lui offrir...

Pendant ce temps, que faisait à Saint-Brieuc l'abbé de Lamennais, le conseiller et l'ami de l'abbé Langrez ? Son biographe nous dit que : « Puissant par la plume, puissant par la parole, » puissant par l'énergie et la sagesse administrative, il porte à lui seul depuis cinq ans le poids » d'un diocèse. » Le 11 janvier 1815, Mgr Caffarelli était mort, emportant les regrets et la vénération de tous, et l'abbé Jean avait été nommé par le chapitre vicaire capitulaire. — Ce ne fut

qu'en 1822 qu'un évêque fut nommé à Saint-Brieuc. A cette époque, l'abbé Jean, appelé au vicariat de la grande aumônerie, se disait un pauvre *dégommé* (1) dans une lettre inédite adressée à l'abbé Langrez.

« *A la Chesnaye, le 13 janvier 1822.*

» MON CHER AMI,

» Je suis bien sensible à votre bon souvenir et
» aux choses aimables que vous dites à un pauvre
» *dégommé*, qui s'estime très heureux et très honoré de l'être, mais qui pourtant tient beaucoup
» à ce que les sentiments de ses vieux amis soient
» toujours pour lui les mêmes : il y attache d'autant plus de prix qu'il a moins d'honneurs et
» de titres. — Les vôtres, mon cher enfant, sont
» inamovibles : je ne parle pas seulement à M. le

(1) Il s'agit de sa renonciation au grand vicariat de Saint-Brieuc. L'expression « *dégommé* » empruntée au vocabulaire populaire est synonyme de *destitué*. M. J. de Lamennais ne l'emploie qu'en plaisantant, car il ne fut point destitué; loin de là : sa démission en date du mois d'août ne fut définitivement acceptée qu'au mois de janvier suivant 1821.

» Chanoine, à qui personne ne peut enlever sa
» place, mais à mon fils bien-aimé qui en a pris
» une depuis longtemps au fond de mon cœur,
» qu'on ne saurait non plus lui ravir. Je me félicite
» bien de vous avoir déterminé, ainsi que Duval,
» à vous fixer à Quimper; il n'y a rien de si doux
» que de travailler sous les ordres d'un évêque
» tel que le vôtre.

» Dites, je vous prie, mille choses tendres de
» ma part à l'abbé Duval et réservez-en mille
» autres pour Binard quand il sera de retour de
» ses missions étrangères.

» Adieu, mon cher enfant; vous savez si je vous
» aime!

» J.-M. DE LAMENNAIS.

» P.-S. — Les détails de la mort de M. Gilbert
» sont admirables; il reçut le saint viatique à
» genoux sur le plancher de sa chambre, quoique
» dès lors ses forces fussent presque épuisées. —
» Mais Binard vous racontera tout cela. »

Du célèbre prêtre « puissant en œuvres et en paroles, » revenons à l'humble Marguerite.....

En 1823, elle devint la mère de sept ou huit enfants que M^{lles} Kerincuff reçurent dans un appartement du rez-de-chaussée de leur maison.

Aussitôt, toute au service de ses enfants, elle fait régner le plus grand ordre dans cet autre Nazareth, dont quelques lits et quelques chaises composaient l'ameublement. La même pièce était à la fois cuisine, parloir et chapelle, parloir surtout, car les visites étaient fréquentes et il fallait que Marguerite fût toujours aux ordres de tout le monde, et spécialement de M^{lles} du Boisguéhéneuc et Dufeigna-Keranforêt, qui avaient le titre de directrices et autorité sur elle.

Elle eut à vaincre bien des difficultés : seule, au milieu de tant d'enfants ignorantes et maladroites. Leur travail était refusé ou blâmé. Chaque jour c'étaient de nouvelles sollicitudes, car il fallait vivre pourtant et vivre par le travail. L'habile et intelligente activité de Marguerite suppléait à tout, et sa douceur n'en parut pas même altérée. Reine Coadou qui la visitait souvent, dit qu'il n'eût jamais été en son pouvoir, au milieu de tant de tracasseries, de recevoir tout le monde avec un visage serein, même céleste, si elle n'avait été

soutenue par une vertu puissante. On ne la quittait jamais sans être pénétré de respect pour cette sainte femme ; mieux encore, sans se sentir disposé à devenir meilleur.

« Je la fus voir un jour, continue Reine Coadou (1), dans ce petit réduit où régnait le plus grand ordre. Elle était entourée d'enfants, son visage respirait la joie et le bonheur. Alors, je compris que le désir de faire la volonté de Dieu en toutes choses était récompensé, dès cette vie, par cette paix promise aux âmes de bonne volonté. C'est le cri du cœur : *Mon Dieu, donnez-moi la paix* ; mais on croit difficilement qu'on se la procure, en embrassant ce qui répugne le plus à la nature. Parmi ces enfants, plusieurs avaient de bien mauvais penchants, des caractères difficiles, toutes ne répondaient pas au dévouement de la servante de Dieu. Mais rien ne la rebutait, elle était toujours pleine d'espérance. Si elles n'étaient pas ici, disait-elle, plusieurs auraient commis des fautes graves dans le monde. Ne suis-je pas bien

(1) Devenue la Mère Sainte-Thérèse, troisième supérieure de la congrégation.



heureuse si je puis faire éviter un seul péché mortel? »

Ainsi le péché, ce souverain mal, ce suprême désordre aux yeux de la foi et même de la raison, était ressenti par Marguerite comme une souffrance personnelle et profonde. Sentir moins vivement l'offense qui nous est faite que l'injure faite à Dieu, c'est le propre des amis de Dieu, c'est le criterium de la sainteté. Mais le grand nombre des chrétiens ne s'en émeut pas, et chez eux, autour d'eux, le péché prend droit de cité. A chaque instant, il blesse cruellement les âmes qui nous sont chères, il nous coudoie, il s'assied à notre table, il s'en va çà et là dans notre entourage, il blasphème à nos oreilles, il habite notre maison, il nous enserre de toutes parts... Et nous n'y pensons pas. Nous avons si peu d'énergie contre lui, j'allais dire contre nous, contre ceux qui le commettent chez nous, par suite de notre vouloir ou de notre laisser faire !

Assurément, les enfants de Marguerite commettaient des fautes, mais, en général, elles profitaient à si bonne école. Non seulement son exemple y contribuait, mais aussi les conseils et les exhortations de l'abbé Langrez. Elles prirent l'air de sim-

plicité et de candeur qui était le propre caractère de leur maîtresse, et en plusieurs, on admira des changements prodigieux. Les parents étaient heureux du bien fait à leurs enfants ; chaque jour c'étaient de touchantes instances pour obtenir de nouvelles admissions.

En 1826, Marguerite fut rappelée quelques jours dans sa famille par la mort de son père. Assurément ce fut un grand brisement pour un cœur affectueux et bon comme le sien. Lorsqu'on a un si grand et un si généreux dévouement pour des enfants étrangers, que ne doit-on pas ressentir pour de proches parents, pour un père, une mère, à qui on doit tout, après Dieu ; pour des frères et des sœurs qui ont même vie, même cœur, même foyer avec nous ?

Néanmoins elle passa près des siens le moins de temps possible, ne croyant plus pouvoir disposer d'elle-même. Elle s'était donnée aux enfants pauvres, résolue de les servir toute sa vie.

Sa famille, qui habitait Saint-Brieuc, mit tout en œuvre pour la retenir. Son frère était un prêtre de mérite, comme le prouvent les positions qu'il a

occupées (1). Il avait fait construire une petite maison à la campagne et voulait que Marguerite y restât vivre en repos avec sa sœur. Les plus vives instances, la promesse d'une vie libre et tout au gré de sa dévotion, rien ne put l'ébranler. Elle mettait à plus haut prix que cette indépendance, la pratique des conseils évangéliques. Rude pratique ! L'œuvre n'étant pas constituée, chacun prenait le droit de la conseiller et de la réprimander. Marguerite en souffrait, mais se gardait bien de laisser voir combien de tels procédés lui étaient pénibles. Au milieu de ces contradictions, elle était d'une étonnante égalité de caractère... On la voyait entretenant tout le monde avec la plus grande affabilité, comme si elle n'eût recueilli que des éloges.

Rare et difficile vertu, celle de l'oubli de soi-même ! Elle la possédait pourtant à ce point qu'on n'a jamais su ce qui lui était cause de souffrance. Son air calme reflétait la paix de son âme. Elle

(1) L'abbé Le Maître a été recteur de Plédéliac, proviseur au lycée de Pontivy, et, en août 1828, vicaire général de Mgr de la Romagère. Il est mort vicaire général à l'évêché de Saint-Brieuc, le 7 février 1833.

avait pour unique but, ne craignons pas de le répéter, de contenter Dieu, en lui laissant le soin de la contenter elle-même. Et ainsi elle trouva « la racine de la perfection. »

Tant de vertu devait être admiré. Hélas ! ce fut le contraire. La conduite de l'abbé Langrez fut censurée, blâmée de diverses manières, ses meilleures actions mal interprétées et sa réputation noircie par la calomnie, tandis que la simplicité de Marguerite était tournée en ridicule. Mais ceux qui connaissaient ces nobles âmes en jugeaient bien autrement.



CHAPITRE VI

INSTALLATION DES ENFANTS DANS LA MAISON DE
M^{ME} CHEVALIER — JOIE ET RECONNAISSANCE DE
MARGUERITE — LES ENFANTS ADOPTÉES SONT AU
NOMBRE DE QUARANTE — ZÈLE ET INDUSTRIE DE
L'ABBÉ LANGREZ, DES DIRECTRICES ET DE MAR-
GUERITE — SA MAXIME POUR LA GLOIRE DE DIEU
— PROPAGATION DE LA FOI — ENTRÉE A LA PRO-
VIDENCE DE REINE COADOU.

LA petite œuvre était donc en voie de prospérité en 1826, et l'asile offert par M^{lles} Kerincuff devenait tout à fait insuffisant. Alors, M^{me} Chevalier proposa le rez-de-chaussée de sa maison, dont le principal appartement pouvait contenir trente lits. Cette proposition fut accueillie avec empressement. Le local disposé, la pauvre Marguerite (c'est le nom qu'on lui donnait communément) vint avec « son petit troupeau »

prendre possession de la nouvelle demeure qui leur parut un palais.

La pieuse femme excitait ses enfants à la reconnaissance envers Dieu et lui rendait elle-même mille actions de grâces.

L'abbé Langrez bénit le second asile de la charité, et il y ménagea un oratoire.

Les enfants se multipliaient; elles furent bientôt au nombre de trente; il fallait faire vivre cette famille. Ce fut alors que l'abbé Langrez déploya toute son industrieuse charité. Les directrices, M^{lles} du Boisguéhéneuc, Dufeigna et de Moëlien furent consultées et décidèrent d'organiser une loterie pour laquelle elles déployèrent un zèle admirable, demandant de si bonne grâce qu'on ne pouvait leur refuser. Aussi disait-on que les visites et les politesses de l'abbé Langrez et de ces dames voulaient dire : *Ouvrez vos bourses.*

— On ne s'en fâchait pas, car Dieu avait ouvert les cœurs et montrait visiblement que cette œuvre lui était agréable. En même temps, Marguerite installa avec ses enfants un commerce de mercerie sur la place Saint-Corentin. Telles étaient les saintes habiletés de cette âme admirable

qui montait sans cesse vers le ciel par les actions les plus petites et les plus humiliantes à l'orgueil mondain. Qui remarquait, si ce n'est pour la mépriser, cette pauvre fille portant ça et là sa boutique ? Et cependant quelle grandeur de sentiment, quelle beauté surnaturelle cachaient de si infimes apparences !...

Marguerite parlait avec une irrésistible éloquence du bonheur de s'oublier, de se sacrifier. La célèbre maxime de saint Ignace l'enchantait ; elle l'a fait sienne ; elle en est un vivant commentaire : « Tout pour la plus grande gloire de Dieu. »

Elle avait de grands et continuels désirs du salut des hommes. Si, dans son humilité, elle se croyait indigne et incapable de tout bien, elle savait aussi que les désirs de ceux qui font la volonté de Dieu sont récompensés comme les œuvres, et qu'à chacun de nous il est loisible, ne serait-ce que dans le secret de son être, de contribuer au salut des âmes.

Dans le monde matériel, tout se transforme, rien ne se perd, a dit un célèbre chimiste. Rien ne se perd, non plus, dans l'ordre moral : pas plus

un soupir de notre cœur qu'un atome de l'univers.

« Dieu vit un peu dans tout et rien n'est peu de chose. »

Le dévouement de Marguerite ne se limite pas à son œuvre personnelle. Aucune autre ne lui est étrangère ; elle a des prières et des éloges pour toutes ; mais son grand sens et sa belle intelligence la portent principalement vers la propagation de la foi. Elle y contribue, non seulement par son argent, mais encore par l'offrande d'elle-même : travail, souffrances, humiliations, rien ne lui coûte dans ce but.

Ainsi, cette humble fille avait de larges horizons, ce qui manque trop souvent à la piété. Il y avait de l'au delà dans cette âme... Son cœur l'emportait loin de son clocher, de sa Bretagne ; elle se transportait en pensée vers ces tribus sauvages, ou parmi ces immenses peuples d'Orient, si dégradés, si malheureux parce qu'ils ne connaissent pas J.-C. Et parmi ces dégradés, elle voyait sans doute la plus méprisée, la femme, cette chose du maître, sa bête de somme, son esclave, vouée à l'ignorance et aux vils plaisirs...

Peu intelligente et bien ingrate est la femme chrétienne qui n'estime pas assez le respect dont l'Église la fait entourer et le bonheur de chaque instant de son existence rachetée, pour n'être pas dominée par le besoin de contribuer à délivrer son sexe dans les contrées où il reste inférieur et dégradé.

A la dernière Exposition universelle, un tableau nous attirait. Il représente le campement d'une famille arabe au désert. Le ciel est bleu, le sable aride est enflammé sous les rayons ardents ; ça et là quelques brebis ruminent ou pâturent. La tente est dressée : des femmes, des enfants à demi couchés à son ombre, avec les animaux domestiques... Lui, le chef de la famille, a étendu une natte, ôté ses chaussures, découvert sa tête... Il est en prière, et vraiment beau dans son attitude. Debout, immobile, les mains élevées, les yeux fixés au ciel, on sent que tous ses soupirs, toutes ses pensées, tous les battements de son âme vont ailleurs. — Mais à la femme, un tel honneur est interdit : elle ne converse pas avec Allah... La voyez-vous, reléguée avec les chiens?... Telle est la loi du Coran.

Marguerite savait apprécier le bienfait de la Rédemption !

A cette époque, les habitants de Quimper étaient en général dans l'admiration de l'œuvre naissante. L'adoption des enfants indigentes avait touché les cœurs : pauvres et riches s'empressaient d'apporter leurs offrandes. La maison devint donc en 1828 une véritable Providence, et c'est alors qu'on l'appela de ce beau nom. Dieu lui-même, en diverses circonstances, montra qu'il voulait directement y pourvoir. Un jour que les aumônes manquaient, l'enfant chargée de préparer le souper vint avertir Marguerite qu'il ne restait plus qu'une poignée de farine. Elle répondit de la faire cuire, qu'elle donnerait un peu de bouillie à chacune sur du pain. La farine, mise à cuire, augmenta de telle sorte qu'à l'étonnement général toutes furent rassasiées et qu'il en resta. Toutes aussi s'empressèrent de rendre grâce à Dieu de sa visible protection.

« Heureux et mille fois heureux ceux qui » mettent en Dieu seul leur confiance et se dé- » vouent pour les pauvres, ils puisent dans un » trésor inépuisable : Dieu pourvoit à tous leurs

» besoins. Combien de fois la pauvre Marguerite
» ne médita-t-elle pas ces paroles : Cherchez le
» royaume de Dieu et sa justice et tout le reste
» vous sera donné par surcroît ! C'est en deux
» mots toute sa vie : contenter Dieu en toutes
» choses et lui abandonner le soin de pourvoir
» à ses besoins et à ceux de sa famille adoptive.
» Dépendre en tout de la Providence, était à ses
» yeux une chose ravissante, tant son âme était
» éprise d'amour pour la sainte pauvreté.

» Ses entretiens électrisaient plusieurs jeunes
» personnes et leur faisaient désirer de lui être
» unies pour partager ses travaux et prendre son
» esprit ; mais cette sainte pauvreté qui a tant
» de charmes pour les âmes vraiment spirituelles
» les alarmait quelquefois. Il me souvient d'une
» d'elles, si éprise de la vertu de Marguerite,
» qu'elle n'eût pas voulu la quitter ; mais elle
» fut rebutée par son extrême pauvreté et celle
» de la pauvre famille (1). »

On conduisait alors les enfants aux instructions
et aux retraites données pour elles au Sacré-Cœur.

(1) Manuscrit de la Mère Sainte-Thérèse.

Entre les instructions elles travaillaient. On voyait
donc arriver Marguerite et ses enfants portant de
grands paniers d'ouvrage. L'attitude, les vêtements,
les grossiers travaux, tout respirait la
pauvreté... Rien de plus touchant de voir à la
tête de ces enfants cette humble fille, vêtue d'une
vieille robe de molleton, d'un tablier et d'un châle
de serge noire, devenue jaunâtre. L'hiver, une
pelisse râpée complétait ce vêtement de l'indigence
radieuse. Ce costume de Marguerite fut
adopté par les deux personnes qui vinrent en 1829
se mettre sous sa conduite et partager son dévouement.

L'une était d'une douceur et d'une amabilité
qui charmèrent Marguerite. Elle rendit de grands
services.

L'autre, Reine Coadou, était une jeune ouvrière
d'une rare vertu, d'un esprit supérieur. Mais ce
ne fut pas sans de grands combats qu'elle consolida
sa foi chancelante, soumit sa volonté à Dieu et se
détermina à cette vie de perfection qu'elle n'atteignit
qu'à force de générosité et de victoires remportées
sur une nature très riche et très vivante, et par cela même plus difficile à dompter.

Elle a décrit dans quelques pages intimes et très attachantes, ce long et difficile combat, que son cœur droit et aimant, soutenu par une conscience très délicate, eut à livrer contre un esprit indépendant et trop rebelle au joug de la foi. Celui-ci étant enfin vaincu, le fruit de la victoire fut la vocation religieuse.

Son attrait la portait vers un cloître, croyant qu'avec son caractère enjoué et ses vingt ans il lui fallait des grilles; mais, d'autre part, Marguerite la captivait... Ses perplexités étaient donc grandes et une préoccupation d'un autre ordre venait s'y joindre : elle n'avait pas de dot.

Reine fit maintes prières, s'adressa à la sainte Vierge pour connaître la volonté de Dieu à laquelle elle sacrifiait d'avance ses goûts et ses désirs.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Enfin, un jour, M. Le Moine, avoué à Quimper, chez qui elle travaillait, lui demanda si elle avait le désir d'être religieuse. A sa réponse aussi positive qu'empressée, « j'ai, lui dit-il, un certain crédit près la supérieure du Calvaire et 600 fr. pour votre trousseau. » On ne peut décrire la joie de

la jeune fille. Elle touchait enfin au moment tant désiré et elle voyait un envoyé du ciel dans son bienfaiteur. Mais une pensée la tourmentait : « Si je vais au Calvaire, disait-elle, je vais être probablement obligée d'acquiescer quelque science qui pourra flatter mon orgueil. » Elle s'en alarmait. Et puis, pensait-elle encore, les enfants des riches trouvent toujours des institutrices; je préfère des enfants pauvres. Alors elle résolut de s'offrir à la Providence, mais non sans avoir à combattre mille difficultés que la vivacité de son imagination lui rendait insurmontables. L'une des plus sérieuses était la crainte que la multitude de ses occupations fût un continuel obstacle à son union à Dieu, l'unique objet de ses désirs.

Enfin, de guerre lasse, elle fit cette prière : « Vous êtes trop bon, mon Dieu, pour permettre que je me trompe; je vais me proposer..., et mon admission sera pour moi la manifestation de votre volonté adorable. »

A sa demande, l'abbé Langrez répondit qu'on n'avait pas besoin d'ouvrières, mais que pour les pénibles travaux elle pourrait être utile; qu'il en parlerait aux directrices. Reine Coadou éprouva

une grande joie de cette réponse, car son abnégation et son humilité lui donnaient l'attrait des derniers emplois.

D'une grande beauté, et vraiment la « reine de la jeunesse de Quimper, » elle avait dix-huit ans, lorsque, revenant un soir de sa journée, elle s'aperçut qu'on la suivait dans les allées désertes de Loc-Maria... Effrayée, Reine pensait, en cas de danger, à se jeter dans la rivière, lorsqu'elle vit une dame dont la présence la rassura... Mais un peu plus loin, nouvelle frayeur ! Pour arriver chez elle, il fallait traverser un carrefour ; or, un groupe de jeunes gens s'y trouvaient et paraissaient vouloir lui barrer le passage. Son énergique caractère n'hésite pas ; elle passe gravement au milieu d'eux, et tous saisis de respect, s'écrièrent d'une voix unanime : « La vertu n'a pas peur. »

Lorsqu'on sut à Quimper que cette belle Reine songeait à se faire la compagne de la pauvre Marguerite, ce fut un blâme général. Il n'y eut que son protecteur, M. Le Moine, qui l'encouragea de cette singulière façon, qui peint au vif l'idée qu'on avait alors de la Providence : « Puisque tu as envie d'être religieuse, va-t-en avec ces imbéciles-là...

ça pourrait bien devenir quelque jour un couvent, et tu serais supérieure là dedans (1). »

Le 11 juillet 1829, Reine entra dans la pauvre maison, où chacun disait qu'elle ne resterait pas. — Pour elle, ce fut un jour de bonheur.

Rien ne saurait peindre l'union de ces filles (car dès lors on les appela les filles ou les bonnes filles de la Providence). C'était à qui ferait les choses les plus pénibles ; mais le droit d'ancienneté accordait à Marguerite ce privilège.

Fallait-il prendre un parti ? Aucune ne voulait décider. L'abbé Langrez nomma supérieure Marguerite Le Maître.

(1) En effet, elle fut nommée trois fois supérieure. Elle a gouverné la congrégation pendant quinze ans.



CHAPITRE VII

SOUSCRIPTION ET ACQUISITION DE L'ENVIVAN —
ATELIER DES ENFANTS — JOURNÉE DE MARGUE-
RITE.

LE père de la pauvre famille désirait perpétuer l'œuvre naissante, que Dieu bénissait au milieu de mille contradictions. Elle progressait, mais toujours à l'état précaire, et pouvait manquer d'abri d'un jour à l'autre. Où trouver de l'argent pour acheter une maison ?

Un jour de réunion, l'abbé Langrez parla avec sa simplicité ordinaire et dit aux congréganistes : Vous voyez que Dieu bénit les sacrifices que vous avez faits et inspirés aux autres en faveur des petites orphelines..., mais nous ne pouvons en rester là ; il faut assurer l'existence de notre œuvre. Voulez-vous faire une souscription ? Recommandons cette affaire au bon Dieu.

— 65. —

Il réunit ensuite le Conseil et, malgré quelques oppositions, il fut décidé qu'on tenterait une souscription. Grande fut la joie ! La souscription atteignit bientôt douze mille francs. Mgr de Poulpiquet donna deux mille francs. M^{lles} du Boisguéhéneuc et Dufeigna-Keranforêt déployèrent en cette circonstance tout le zèle qui les animait et ajoutèrent leurs largesses à la contribution d'un grand nombre. M^{lles} de Moëlien furent, comme d'habitude, dévouées et généreuses. On demanda mille francs, à titre d'emprunt, à M^{lle} Célinie de Moëlien : elle envoya deux cents francs de plus, comme don. Quelques jours après, elle s'accusait d'avoir osé prêter aux pauvres et abandonnait la somme entière.

Enfin, bon nombre de personnes s'empressèrent de seconder les vues du saint fondateur, qui leur inspirait une grande vénération.

La volonté de Dieu était trop clairement manifestée : il fallait y correspondre. On convint d'acheter une maison, au bord de la rivière, près Saint-Primel. Le marché allait être conclu, lorsque M^{lle} Vio, membre du Conseil et femme d'une grande vertu et d'un grand jugement, dit que

M^lles Debon, à qui appartenait l'Envivan, se décideraient peut-être à vendre. En effet, elles cédèrent leur propriété pour le prix de douze mille francs. Le lendemain, on leur en offrait vingt mille, mais la Providence en avait disposé.

Cette propriété se composait de plusieurs champs, d'une prairie et d'une maison dans le plus entier délabrement. L'abbé Langrez s'occupa aussitôt de faire les réparations indispensables et ne se donna plus aucun repos.

Marguerite, ses deux compagnes et trente enfants vinrent donc prendre possession de l'Envivan en 1829. Les enfants ne tardèrent pas à atteindre le nombre de quarante-cinq. Toutes travaillaient dans le même appartement à divers travaux manuels.

Nous aimons à regarder les scènes de la vie de famille, si bien reproduites par nos peintres ; à saisir la nature sur le vif, selon le train ordinaire des choses. Arrêtons-nous donc un instant devant cet intérieur si intéressant dans sa simplicité. C'est bien la vie réelle et pratique, la vie calme et ordonnée, ce tous les jours, enfin, tel qu'on le voudrait en chaque famille chrétienne.

Les lingères sont seules à une table. Un peu

plus loin, voyez ces vingt petites filles qu'on fait tricoter : elles sont assises sur des bancs qui forment un carré, au milieu duquel est la tailleuse et ses ouvrières. A certains jours, une table est dressée pour blanchir la dentelle. Plus loin, les repasseuses ont établi domicile sous le grand escalier. Dans la vaste cheminée de l'antique manoir breton sont deux petites filles qui tournent le rouet. — N'est-ce pas un gracieux sujet pour un artiste, que ce vieux granit des siècles passés, sous lequel la vie s'est groupée jadis dans toutes ses phases et ses contrastes, abritant aujourd'hui une famille nouvelle (celle du Christ), et ces deux enfants qui représentent, sans le savoir, le fameux emblème du Temps ?

Les heures ont la valeur qu'on leur donne. Quel prix n'avaient pas devant le Maître du temps les journées de Marguerite !

— Entrons dans sa vie pratique et ne craignons pas les détails vulgaires : nos actions les plus humbles participent à la grandeur de nos sentiments.

Marguerite se levait dès quatre heures du matin. Ses prières dites, elle allait traire les vaches et les conduire aux champs. De retour, elle mettait le lait

et la crème dans des pots, et, le jour où une enfant barattait, elle se chargeait de pétrir le beurre avec un talent particulier. L'été, elle se rendait au jardin cueillir les fruits, et, tout préparé et bien disposé, une enfant allait vendre le lait et les fruits. « Il ne manquait pas d'acheteurs. »

Fallait-il boulanger, Marguerite se chargeait de la plus rude besogne et travaillait de toutes ses forces. Grâce à tant d'énergie et d'activité, elle finissait toujours son travail un quart d'heure avant la messe de huit heures, qu'elle entendait à Saint-Mathieu. C'est dans la sainte communion, reçue chaque jour, que son âme puisait une force invincible. On la voyait devant le Saint-Sacrement comme un ange en adoration : là était sa vie.

L'intimité avec Dieu est la félicité du ciel commencée.

« Elle me paraissait dès lors, dit Reine Coadou, » une véritable adoratrice. C'était une de mes » plus grandes consolations de prendre à l'église » la place de Marguerite ou de la regarder » lorsqu'elle y était. Je me sentais portée à mé- » priser les faux biens de la terre pour travailler » à acquérir le trésor de la pauvre Marguerite. »

Après une assez longue action de grâces, où elle avait puisé la force et le courage nécessaires, elle revenait à ses occupations, quelquefois si nombreuses qu'elle trouvait à peine le temps de déjeuner. Elle avait à visiter les ouvrages, à ordonner le dîner, à faire lire les enfants l'une après l'autre pendant qu'elle travaillait. L'après-midi, c'était le catéchisme. Elle le commençait à trois heures, après le chapelet, et toujours en travaillant. C'était encore Marguerite qui taillait tous les vêtements, montrait à faire des chaussons de lisière. Elle filait avec perfection et réparait les dentelles avec un rare talent.

Rien n'effrayait son courage. Préparer la nourriture des animaux, couper l'herbe était son fait de tous les jours.

« J'étais dans l'admiration, dit Reine, de son » adresse à manier la faucille : dans quelques » minutes elle coupait une grande quantité d'herbe. » Je n'ai jamais vu une activité si grande ni un » courage si intrépide. »

Le tas de paille est-il renversé par une tempête, Marguerite, sans s'émouvoir, se met à le refaire avec une telle vigueur bretonne, qu'après deux

heures de travail on la vit, tout à coup, sur cette rustique pyramide, à l'étonnement général.

« Vous pensez peut-être qu'au milieu de tant d'affaires, la pauvre Marguerite devait avoir l'air préoccupé et soucieux. Nullement. Quelqu'un venait-il apporter de l'ouvrage ou visiter la maison (car les visites étaient fréquentes), on eût dit qu'elle n'avait rien à faire, donnant uniquement toute son attention aux personnes qu'elle entretenait, sans oublier ce qui pouvait leur être agréable ou les édifier. Aussi, ceux qui avaient quelques rapports avec elle en tiraient toujours profit. Les mondains eux-mêmes subissaient l'influence de sa vertu, ils disaient : « Cette fille n'est pas ordinaire. » Les enfants la chérissaient, quoi- qu'elle leur imposât à toutes un grand respect. »

Toujours de même humeur, douce et contenue, on la voyait au milieu de ses enfants, dans une paix profonde, chanter des cantiques en tournant son fuseau. « Le père de la famille » avait inspiré le goût de ces chants qui, bien choisis, élèvent à Dieu et ont tant de charme.

Assurément la vertu de Marguerite n'était pas toute naturelle : c'était une habitude acquise à

force de combats et de vigueur puisée en Dieu.

« C'est une vertu exquise (nous dit un bon juge » du XVI^e siècle, fort raisonneur et philosophe), » celle qui se maintient en ordre jusque dans son » privé. Chacun peut avoir part au bastelage et » représenter un honneste personnage en l'escha- » faud ; mais au dedans et en sa poitrine, où » tout nous est loisible, où tout est caché, d'y » estre réglé, c'est le point. Le voisin degré, » c'est de l'estre en sa maison, en ses actions » ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre » raison à personne, où il n'y a point d'estrade, » point d'artifice. »

Marguerite l'avait atteint, ce point d'une si difficile conquête ; aussi sa présence était une joie, car rien n'est aimable comme la vertu intelligente et bien pratiquée. Sans elle, les récréations languissaient, tant elle était ingénieuse à distraire les enfants et à inventer des jeux. Elle les faisait danser, dansait avec elles, ou leur chantait des chansons comiques qui montraient la simplicité et la candeur de son âme. Tantôt encore c'étaient des histoires pour égayer. Et cependant, redisons-le, Marguerite n'avait pas d'attrait pour l'enfance,

elle était naturellement grave, aimait le silence et la solitude ; mais elle était à Dieu, à son service et heureuse de lui sacrifier à tout instant ses attraits. Ainsi, sa vie était un sacrifice continu, en union avec les mérites de son Sauveur. Mais le croirait-on ? Elle ne se contentait pas de tant de travaux, de fatigue et de souffrances, elle en ajoutait encore de son plein gré. Cette pauvre Marguerite, sans égard pour sa mauvaise santé, portait habituellement une ceinture de crin.

N'est-ce pas chose admirable et étonnante que cette soif d'expiation dont est altérée cette multitude qui, depuis dix-neuf siècles, contemple avec amour le corps sanglant du Sauveur ! Quel souffle divin les anime ! Depuis saint Paul, disant : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, » jusqu'à l'humble vie qui nous occupe, que de sacrifices généreux ! Que de victoires remportées par l'esprit sur « l'homme animal ! » C'est l'expression de l'Écriture.

« On demande quelquefois, dit le comte de » Maistre (1), à quoi servent ces austérités terribles,

(1) *Considérations sur la France*, p. 42.

» pratiquées par certains Ordres religieux ; autant » vaudrait précisément demander à quoi sert le » Christianisme, puisqu'il repose tout entier sur » ce même dogme agrandi, de l'innocence payant » pour le coupable. »

Marguerite était naturellement timide. Elle vainquit par vertu cette timidité qui vient souvent de l'amour-propre. S'étant offerte à Dieu pour être méprisée, comptée pour rien, les hommes ne l'occupaient plus. La grandeur du Maître qu'elle servait dominait toutes ses pensées. Les personnes élevées en dignité lui imposaient surtout parce qu'elle savait, selon la parole de l'apôtre, « que toute autorité vient de Dieu. » Toutefois, elle les entretenait en toute simplicité et sans trouble.

La grandeur de Dieu !... Elle l'aimait, elle l'adorait ; loin de lui inspirer de la crainte, cette pensée la remplissait de joie et d'espérance. Lorsque le tonnerre grondait, Marguerite, du haut de la maison, contemplait le ciel en feu et jouissait des grandes commotions de la nature, image de la puissance souveraine du Dieu Créateur.



CHAPITRE VIII

VIE RELIGIEUSE DES TROIS PREMIÈRES FILLES DE LA
PROVIDENCE — LEUR UNION — ESPRIT QUI LES
ANIME — ÉPREUVE ET CONSOLATION — EUGÉNIE M.

PAR esprit de pauvreté et d'union, les filles de la Providence avaient voulu prendre le costume de Marguerite.

C'était le jour de Noël 1829. Dès lors, le nom de *sœurs* leur fut donné par les enfants.

Elles avaient fait en particulier vœu de chasteté et voulurent pratiquer plus parfaitement la pauvreté et l'obéissance par une soumission complète aux directrices (1). Tout fut mis en commun et elles ne disposaient de rien sans permission. A l'exemple

(1) Elles renoncèrent même aux 90 francs qu'elles recevaient chacune en particulier pour leur entretien.

de saint Joseph travaillant pour élever l'enfant Jésus, elles devaient travailler pour leurs enfants et honorer en elles la sainte enfance du Sauveur. Une union intime avec la sainte famille de Nazareth, sous la protection de laquelle était l'œuvre dès sa naissance, leur fut recommandée.

Les trois sœurs ne pouvaient se réunir que de neuf à dix heures du soir. Pendant cette heure, tout en travaillant, Marguerite ne négligeait rien pour réjouir et édifier ses compagnes.

Parfois elles se demandaient ce que deviendrait l'œuvre et chacune disait son sentiment. Celui de Marguerite était de s'abandonner à Dieu.

Une autre disait : « Si nous avions de l'argent, nous pourrions avoir un plus grand nombre d'enfants, bâtir une chapelle... » A quoi Marguerite répondait : « Nous sommes au service de Dieu et devons faire ce qui dépend de nous pour donner plus d'étendue à l'œuvre, en conformant nos désirs à sa sainte volonté. Si cela ne réussit pas, pourquoi nous tourmenter parce qu'on ne peut faire un bien que Dieu ne veut pas ?

» S'il le voulait, il en donnerait les moyens. N'est-ce pas vanité de s'inquiéter ? Travaillons à

l'œuvre qui nous est confiée avec le même zèle que s'il s'agissait du monde entier... Et puis, réjouissons-nous de voir les autres œuvres prospérer, et à l'occasion donnons-leur notre appui, prendre à cœur son œuvre *propre*, parce qu'elle est *sienne*, c'est vanité! »

« Dans une telle disposition, ajoute Reine Coadou, on ne craint pas les déceptions et les plus alarmantes nouvelles. »

Tout à coup, l'ouvrage manqua et vainement les sœurs en demandaient de tous côtés. Des bruits fâcheux s'accréditèrent contre la Providence; et ce qui était le plus pénible pour les sœurs, c'est que les personnes les mieux intentionnées les crurent. On disait qu'elles épuisaient les ressources de la ville et que bientôt les pauvres seraient sans aumônes et les ouvrières sans travail. Ces alarmes étaient-elles justifiées? Depuis, cinq ou six établissements de charité se sont fondés à Quimper; les pauvres n'ont pas été délaissés, ni les ouvrières sans travail.

Quoi qu'il en soit, Marguerite eut besoin d'un grand courage pour ne pas trop s'affliger : sa confiance en Dieu resta inébranlable. — Ce fut

l'épreuve de plusieurs mois. — Enfin, Dieu qui ne voulait pas anéantir son œuvre, mais éprouver ses fidèles servantes, les consola. Les bruits malveillants cessèrent d'eux-mêmes et plusieurs personnes donnèrent du travail. Depuis cette époque, jusqu'en 1849, la maison de la Providence n'en a pas manqué.

L'abbé Langrez prit alors un plus grand nombre d'enfants et transforma à ses frais un appartement en chapelle. Depuis le 21 novembre 1829, fête de la Présentation, le saint sacrifice y fut célébré, la parole de Dieu souvent annoncée; tout le monde était dans la joie et la Providence devient une sorte de Paradis.

Ce fut en cette même fête que les filles de la Providence firent une consécration par laquelle elles se dévouaient à l'éducation des enfants pauvres. Une enfant leur passa un anneau au doigt en disant : « Souvenez-vous, ma sœur, que vous devenez l'épouse de J.-C. et la servante des pauvres. » Sur cette bague étaient gravés trois cœurs, symbole de leur union avec la sainte Famille.

L'année suivante, rien ne manquait pour la célébration de la fête patronale. — Le curé de

Saint-Mathieu avait donné l'étoffe d'une chasuble, l'abbé Langrez son calice, M^{lle} Célinie de Moëlien un ostensor. Le Saint-Sacrement fut exposé. Quel jour de bonheur, s'écrit Reine Coadou; le souvenir ne s'en est jamais effacé!

Cependant, le petit oratoire était bien pauvre, mais « pour aimer Dieu et jouir de sa présence, » répétait Marguerite, peu importe le lieu où il daigne résider. Quand on contemple son Dieu dans la petite maison de Nazareth uni aux deux premiers adorateurs de la terre, Marie et Joseph, la pauvreté a des charmes, disait-elle encore. »

Toutefois, Marguerite appréciait et jouissait de la beauté et de la richesse des églises; elle admirait avec bonheur les vastes et magnifiques monuments élevés à Dieu par la foi de nos ancêtres. Tout ce qui parle aux sentiments religieux l'enchantait : nos jolis clochers, le son joyeux des cloches, la solennité du culte. Elle prenait une large part aux fêtes de l'Église, à toutes les réjouissances communes aux chrétiens. — La famille religieuse de Marguerite jouissait alors d'une paix laborieusement acquise; jamais on ne sent mieux les charmes

de la nature sereine et calme qu'après les jours d'orage.

Déjà les enfants atteignaient le chiffre de quarante-cinq, et plusieurs, parmi elles, étaient des modèles de vertu, en particulier Eugénie M., dont la famille souffrait d'une cruelle misère. A force d'instances et d'importunités, elle obtint « du père des pauvres » son admission à la Providence. Elle ne savait comment témoigner sa reconnaissance à ses maîtresses et ne paraissait pas s'apercevoir des services qu'elle rendait. Active et diligente en tout, et jamais au préjudice de la paix de son âme et de la sérénité de son visage, elle était la fidèle imitatrice de sœur Marguerite.

Ses continuelles courses en ville n'altérèrent jamais sa piété ni sa docilité; on n'eut même pas à lui reprocher une faute volontaire pendant les huit ans qu'elle passa à la Providence. Eugénie se montrait toujours candide, sincère, d'une grande délicatesse de conscience aussi bien que de sentiment.

Retirée de la profonde misère où sa mère, ses frères et sa sœur étaient restés, elle se montra toujours pleine de tendresse et de dévouement

pour eux. Elle tendait les bras à son père qui avait une affreuse loupe au visage, elle le comblait de caresses. C'était pour elle une véritable peine de ne pouvoir leur venir en aide. Cette chère enfant se trompait, elle les aidait à vivre, dans la plus haute acception du mot. Faire vivre, ce n'est pas seulement donner du pain, c'est encore et surtout donner de son cœur.

Un jour on vint lui dire que sa mère était bien malade, et je l'accompagnai chez elle, selon l'usage, dit la Mère Sainte-Thérèse. Nous entrâmes dans le galetas. C'était une odeur infecte. La pauvre femme n'avait plus figure humaine. Dès que cette enfant aperçut sa mère, elle se précipita dans ses bras et la tint longtemps embrassée; lui couvrant le visage de larmes, elle la faisait revivre sous les étreintes de sa tendresse.

A vingt ans, Eugénie entra au service et resta ce qu'elle avait été à la Providence : vertueuse, dévouée, active et habile au travail. Quelques années après, elle se maria à un ouvrier d'une excellente conduite et très bon chrétien. Mère de plusieurs enfants, elle les élève dans l'honneur et la piété, et exerce autour d'elle la plus heureuse

influence. Toujours pleine de zèle et de charité pour ses anciennes compagnes, elle les reçoit chez elle et ne craint pas d'interrompre ses occupations et de faire à pied de longues courses pour les bien placer.

Ce ne fut pas seulement cette enfant qui profita de l'éducation de la Providence. Toutes ses compagnes sont dans le monde, dit la Mère Sainte-Thérèse, des femmes chrétiennes et de bonnes domestiques, qui ont mérité l'estime par leur probité et leur excellente conduite. Plusieurs, d'une piété éclairée et d'une grande pureté de conscience, pleuraient un léger mensonge, comprenant l'injure que le péché fait à Dieu et le ravage qu'il fait dans l'âme.

N'est-ce pas rendre un grand service à la société, qui n'en eut jamais tant besoin qu'à l'heure présente, que de former des domestiques, des femmes de devoir et de dévouement, de bonnes mères de famille? — En retour d'une vie de sacrifices, c'est toujours la seule récompense que désirent les sœurs et celle aussi qui leur est donnée par la généralité de leurs enfants.

Grande était la consolation du fondateur et de

Marguerite lorsqu'ils voyaient quelques beaux épis plus chargés que les autres, récompense du ciel et prémices joyeuses de la future moisson.

Pendant que l'abbé Langrez s'occupait à Quimper de son œuvre naissante, il n'était point oublié à Saint-Servan. L'estime et l'affection de ses compatriotes firent une tentative pour l'appeler à diriger le collège de leur ville. Ce fut en cette circonstance que M. l'abbé Vielle lui écrivit la lettre suivante :

MON CHER AMI,

« Vous avez dû apprendre la mort du pauvre R.,
» et l'état déplorable dans lequel il laisse sa nom-
» breuse famille. On ne vous aura point laissé
» ignorer le désir, l'ardent désir qu'ont les Saint-
» Servanais de relever son établissement. Quelle
» joie, quelle satisfaction pour eux s'ils vous
» voyaient à sa tête ? Pourriez-vous, mon cher
» ami, ne point vous rendre à leur vives instances,
» si toutefois la nature de vos engagements à
» Quimper n'y met point obstacle ? Ah ! sans
» doute, vous vous intéressez d'une manière toute

» particulière au bonheur de vos concitoyens, vous
» vous intéressez au maintien de la religion. Voici
» le vrai moment de signaler votre zèle et votre
» dévouement, s'il en fut jamais. Certes, vous ne
» pouvez mieux soutenir et faire fleurir notre
» sainte religion, qu'en formant la jeunesse à la
» vertu, en gravant profondément dans son cœur
» l'amour du devoir. Veuillez donc bien examiner
» sérieusement la chose devant Dieu. Je ne me
» dissimule nullement la grandeur de l'entreprise.
» Mais aussi, voyez son importance.

» Eh ! que ne pouvons-nous pas avec le secours
» du ciel ?

» Le temps ne me permet pas d'insister davan-
» tage. J'abandonne le tout à vos réflexions, per-
» suadé que je suis des sentiments qui vous
» animent pour la plus grande gloire de Dieu. Je
» vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que vos
» chers confrères. Adieu.

» Votre affectionné

» VIELLE, *sup.*

» Saint-Brieuc, le 30 juin 1823. »

Nous ne connaissons pas la réponse de l'abbé Langrez, mais il ne lui fut pas difficile de persuader à son vénérable ami, que tant d'œuvres commencées à Quimper ne pouvaient être abandonnées.



CHAPITRE IX

ESPÉRANCE BRISÉE — JOIE INATTENDUE — M^{LE} OLYMPE
DE MOËLIEN — SA FAMILLE ET LE CHATEAU DE
KERDRAIN — SON ARRIVÉE A LA PROVIDENCE.

EN 1831, la sœur Marguerite eut un moment de bonheur, en recevant deux jeunes ouvrières; mais elles ne restèrent que peu de temps à la Providence, et la petite société semblait stérilisée faute de vocations. C'était une dure épreuve.

Pendant que Marguerite et ses filles n'étaient occupées qu'à adhérer à la volonté de Dieu, sa Providence préparait celle qui était choisie pour seconde, mais principale fondatrice. Ainsi est la vie, mélange d'espérances brisées et de joies inattendues, ensemble merveilleusement préparé pour la sanctification des âmes par l'action de grâces et par l'abnégation.

Cette élue de la Providence fut M^{lle} de Moëlien, fille de M. Guy de Moëlien-Vieux-Châtel, né à Brest en 1751, et major des vaisseaux du Roi, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis.

Par son mariage avec sa cousine, fille unique de M. de Moëlien-Gouandour, il réunit les deux branches de Moëlien, d'ancienne extraction, dont le chef, Sébastien de Moëlien, figure à la réforme de 1668.

Ils eurent un fils et trois filles. M^{lle} Olympe était la seconde. Née à Quimper le 8 juillet 1786, elle fut baptisée dans l'église cathédrale de Saint-Corentin.

Dès 1640, la famille de Moëlien-Gouandour compte un membre de la plus éminente vertu (1).

Non seulement elle a le bonheur d'avoir un saint dans sa généalogie, mais encore elle peut s'honorer de posséder des membres distingués, à divers titres : deux furent conseillers au Parlement de Bretagne.

Nous nous bornerons à dire quelque chose de l'intrépide Bruno de Moëlien, frère de notre chère

(1) Voir, aux appendices, une notice abrégée sur l'abbé de Moëlien-Gouandour.

fondatrice. Ils avaient même vaillance : l'une combattit les combats du Seigneur, l'autre fit ses preuves sur les champs de bataille du Morbihan.

M. Rio, dans son livre de la *Petite Chouannerie*, raconte ce glorieux fait d'armes :

« Les chouans venaient d'éprouver un échec près d'Auray et s'y précipitaient en désordre. Leurs ennemis les poursuivirent, mais ils payèrent chèrement leur victoire. A l'entrée de la ville, un dernier effort, peut-être le plus héroïque de tous, fut tenté par un gentilhomme d'Auray, M. de Moëlien, qui, se mettant à la tête de quelques braves, animés comme lui par le courage du désespoir, alla barrer le chemin à la colonne ennemie, et après avoir été renversé trois fois par les baïonnettes des grenadiers, se releva trois fois tout sanglant pour combattre encore, jusqu'à ce que, percé de cinq ou six blessures d'où le sang coulait avec abondance, il tomba comme mort sur le pavé de la rue, où il fut laissé pour tel (1). »

Et plus loin :

« Moëlien, quoique percé de sept coups de baïonnette et d'un coup d'épée, n'avait pas suc-

(1) *Petite Chouannerie*, par A. Rio, p. 335.

combé à ses blessures, grâce à l'héroïsme de sa fille, qui, voyant de loin son danger, était venue se jeter au milieu de la mêlée et avait imploré à genoux, sur le pavé sanglant, la pitié du général Bigarré (1). »

Ici l'historien fait erreur. Ce n'était pas la fille unique de M. de Moëlien, alors âgée de huit ans, qui de la plate-forme de la vieille tour de Kerdrain assistait au drame sanglant de la prise d'Auray par le général Bigarré et au glorieux fait d'armes de M. de Moëlien, chef de bataillon de l'état-major dans l'armée royale de l'Ouest, mais bien sa sœur, M^{lle} Olympe de Moëlien, notre fondatrice. Elle se précipita dans l'horreur du champ de bataille, où son frère gisait parmi les morts et les blessés, pour l'arracher aux mains de l'ennemi (2).

(1) *Petite Chouannerie*, par A. RIO, p. 345.

(2) M. de Moëlien était entré à l'âge de treize ans au service du Roi, au régiment d'Hector (décembre 1793). Un courage si précoce, un fait d'arme tel qu'il faut remonter dans nos annales au plus beau temps de la chevalerie pour en trouver de semblables, accompli en face de toute l'armée de l'Ouest, attesté publiquement (1) par les généraux et le commandant de

(1) Nous avons entre les mains tous ces beaux états de service et ces attestations.

M^{lle} Olympe de Moëlien, depuis son enfance, désirait d'être religieuse.

Arrivée à l'âge de raison pendant la tourmente révolutionnaire, nous ignorons où et quand elle fit sa première communion. Elle fut confirmée à dix-sept ans. C'était, disait-elle, l'époque de sa conversion. C'était du moins celle où elle se donna à Dieu plus complètement. Loin d'elle désormais ces rêves de bonheur terrestre qui ont tant de charmes et de puissance à vingt ans!...

Parfois, son frère s'amusa à la tourmenter et à lui dire : « On te mariera, Olympe, on te

l'armée, de Sol de Grisolle, le marquis de la Boëssière, le général de Cadoudal, le chevalier de Margadel, resta pourtant longtemps sans récompense. Enfin, en 1821, il devint chevalier de la Légion d'honneur. En 1825, le Roi fit remettre au comte de Moëlien (1) une épée d'honneur, par le marquis de Coislin, pair de France, et le nomma chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1828.

Ayant donné en 1825 un terrain pour élever le monument du champ des martyrs de Quiberon, il reçut une lettre du duc de Damas où nous lisons ces lignes : « Ainsi, dans toutes les circonstances on vous trouve prêt à servir le Roi de votre épée ou à honorer la mémoire des héros qui ont versé leur sang pour défendre la monarchie et la religion. »

(1) C'est le titre qui lui est donné dans le procès-verbal du marquis de Coislin.

mariera. » Et la naïve jeune fille de se mettre à pleurer.

« Quel est donc ce Jésus qui ravit, vingt siècles après sa mort, des cœurs de vingt ans, écrivait naguère M. Cochin au comte de Montalembert, si ce n'est le Maître des cœurs ?

» Dieu vivant, présent, si présent dans ces heures-là qu'on croit sentir son haleine qui nous échauffe et son doigt qui nous touche !

» Que sont tous les romans sur la vie de Jésus à côté de ce Jésus en vie ? »

Alors, c'en est fait, la victoire est complète, ô divin conquérant :

« Et dès qu'on t'aperçoit, on veut t'appartenir (1). »

Nous avons le regret d'ignorer les particularités de l'enfance et de la jeunesse de M^{lle} de Moëlien. Nous savons que la plus grande partie de sa vie se passa à Kerdrain, terre de sa famille, située à l'extrémité d'Auray. Tout ce qui entoure le manoir était autrefois champs, prairies et jardins. La rue qui s'étend jusqu'à la propriété n'existait pas.

(1) De la Prade.

On entrait par une avenue qui traversait les vergers, et la porte principale, toujours ornée de trophées de chasse, conduisait par la grande cour à la maison. De la cour on passait dans un vaste jardin, puis dans un petit parc, aux arbres séculaires, devant lequel s'étendait une vaste prairie.

Le manoir est bâti en pierres de taille; deux grands salons sont au rez-de-chaussée. C'est avec un respect attendri que nous sommes entrée dans ces appartements, où la Mère Olympe a vécu; que nous nous sommes arrêtée dans ce salon, où tant de souvenirs touchants revivent par la pensée. Elle passait là ses journées laborieuses, là, son âme ardente montait vers le ciel, là, tant d'actes de vertu ont été accomplis, connus de Dieu seul et de ses anges !

Du donjon, la vue plonge sur le vallon de Reclus, l'étang de Poulben, la rivière d'Auray, que les vieux bois ombragent et resserrent. Pendant les grandes marées, on se croit devant un très beau lac, autrefois parcouru par des barques de pêcheurs, plus nombreuses qu'aujourd'hui.

Les quelques personnes qui ont bien voulu nous renseigner, en rappelant leurs lointains sou-

venirs, ne tarissent pas en éloges sur M^{lles} de Moëlien.

« J'étais bien jeune, dit le chanoine Aléosse, quand je connus les demoiselles de Moëlien : jamais je n'en ai perdu le souvenir ; leur bonté, leur amabilité donnaient hardiesse aux plus petits. Toujours très simples et très modestes, elles appelaient par leurs noms de baptême tous ceux qui les approchaient. Les petits enfants, les pauvres, les malades étaient l'objet de leurs soins les plus constants.

» Travailler pour les pauvres et la décoration des églises, les occupait plus que ces mille riens dont s'occupent les femmes d'aujourd'hui. D'une piété exemplaire, tous les jours elles assistaient à la messe, aux grand'messes du Saint-Sacrement le jeudi, à tous les offices du dimanche. Elles étaient admirables à voir à l'église. Alors les jeunes enfants se plaçaient sur la première marche du chœur ; assis, ils avaient ces demoiselles en face. Combien je me souviens de l'impression que me causaient ces deux saintes demoiselles ! Toujours recueillies, elles avaient les yeux fermés ou fixés sur leur livre.

» Je me rappelle, comme si c'était hier, les regrets qui s'exprimaient si haut quand on apprit la mort de M^{lle} Célinie et, quelque temps après, le départ de M^{lle} Olympe. Prêtres et laïques s'en plaignaient. J'entendais M. Herviaut l'exprimer en paroles qui se gravèrent dans ma mémoire : « Voilà une perte pour tous à Auray, mais surtout pour les malades et pour les pauvres. » Jugeant M^{lle} Olympe par ce qu'elle était pour les malades de ses fermes, je puis affirmer qu'une mère ne prodigue pas de soins plus affectueux et plus touchants.

» Je la vois encore avec sa sœur au lit de mon oncle, Louis Lecorre. Au retour de l'église, avant d'entrer au manoir, elle venait demander comment s'était passée la nuit. Bientôt après, elle revenait portant ce qu'elle avait cru nécessaire, utile, agréable. Elle-même consolait, encourageait, pansait, quand besoin était. Mais surtout, qu'elle fut bonne pour lui dans la préparation qu'elle lui fit pour recevoir le Saint-Viatique ! Elle alla à l'église afin d'accompagner le Saint-Sacrement, et si elle ne le suivit pas au retour, c'est qu'elle resta pour l'aider à faire l'action de grâces.

» Elle avait transformé l'appartement en oratoire. Et ce que j'ai vu là, je sais qu'elle le faisait pour tous ceux qui avoisinaient son château (1). Alors comme aujourd'hui, on peut répéter avec cet ami de Kerdrain :

- » Le chemin qui conduit jusqu'à votre demeure
- » Est battu, me dit-on, par le pauvre à toute heure.
- » Les anges ont écrit l'histoire du manoir,
- » Et votre nom béni sous le chaume le soir. »

M^{lle} de Moëlien était petite, mais fort agréable de toute sa personne. Elle avait le teint frais, les yeux bleus, les cheveux châtain clair. Sa gravité était toujours tempérée par le sourire de la bonté et de l'intelligence, et parfois par de l'entrain et de francs éclats de rire.

L'abbé Langrez vit pour la première fois M^{lle} Olympe de Moëlien pendant une retraite qu'il donna à Quimperlé en 1829. Mais avant cette époque, elle lui était probablement connue par son éminente vertu. Alors, elle priait Dieu avec toute l'énergie de sa foi de lui manifester sa volonté définitive comme le dernier mot de l'énigme de sa vie. Elle eut l'inspiration de s'adresser à l'abbé

(1) M. l'abbé Aléosse, chanoine de Vannes.

Langrez, qui devina une âme fortement trempée et ne la ménagea pas.

M^{lle} de Moëlien reconnut l'Esprit de Dieu dans sa direction et lui accorda toute sa confiance. A partir de ce moment, elle eut souvent recours à ses conseils. Heureuse du bien qu'il lui avait fait, M^{lle} de Moëlien voulut après la retraite lui en témoigner sa reconnaissance. Elle alla donc l'en remercier. L'abbé Langrez lui répondit : « Je vous avoue, Mademoiselle, que cette démarche me surprend : vous n'avez point du tout à me remercier ; j'ai fait pour vous ce que j'aurais fait pour tout autre. Vous n'ignorez pas que mon ministère m'oblige à ne considérer que les âmes, et vous savez qu'elles ont toutes la même valeur. » Cette réponse, comme elle le disait plus tard, la déconcerta un peu, mais ne fit qu'augmenter l'estime qu'elle avait pour lui.

Depuis cette époque, ces deux âmes, que des circonstances providentielles allaient réunir, préparaient cette conformité de vues et de sentiments nécessaire pour toute œuvre durable et importante.

Leurs relations se continuèrent donc fidèlement. Lorsque les travaux de l'apostolat laissaient un

peu de liberté à l'abbé Langrez, il passait quelques jours dans la famille de Moëlien, qui s'estimait très heureuse de le recevoir. Malgré la brièveté de son séjour à Kerdrain, il trouvait le temps de visiter les lieux célèbres des environs, pleins de glorieux et funèbres souvenirs, et les communautés religieuses, où il prêchait et confessait dès qu'on l'en priait. Jamais l'abbé Langrez n'était plus satisfait que lorsqu'il trouvait du bien à faire.

Il ne quittait jamais la famille de Moëlien les mains vides. On savait qu'une pensée dominante l'occupait : sa famille d'adoption. Déjà elle commençait à grandir : plusieurs années d'existence, une propriété acquise ; c'était déjà quelque chose... Mais l'avenir ?...

M^{lle} de Moëlien, arrivée au moment où elle allait enfin satisfaire cet attrait qui ne laisse ni trêve ni repos aux âmes que Dieu appelle à la vie religieuse, fut frappée au cœur par un événement aussi cruel qu'inattendu.

Sa belle-sœur, M^{me} de Moëlien, mourut, et comme elle connaissait le mérite et la vertu de sa chère Olympe, elle lui fit promettre d'élever sa

filles, enfant au berceau, jusqu'à son établissement dans le monde.

M^{lle} Olympe n'avait garde de refuser à une sœur mourante cette suprême consolation. Elle le lui promit donc et devint la mère de sa nièce.

Si la difficulté donne du prix aux actions, quel ne fut pas celui d'un pareil sacrifice ?

Il allait être de vingt-cinq ans !

Pendant vingt-cinq ans, chaque jour aux prises avec cette soif d'immolation dont l'idéal attrait lui était montré dans la vie religieuse, elle dut opposer constamment ses engagements à ses nobles désirs.

Le P. Lacordaire dit, dans la biographie d'Ozanam, « qu'il était d'un siècle où l'on ne sait pas attendre. » M^{lle} de Moëlien donne la preuve du contraire.

Trop souvent ne prenons-nous pas de vaines ardeurs pour de la vertu, de fébriles impatiences pour l'amour du sacrifice ? Pour elle, c'était encore Dieu qu'elle voyait sous l'emblème du devoir ; c'était Dieu qu'elle entendait aimer et servir en ce fraternel dévouement, en cette tendresse maternelle pour sa petite Joséphine ; et elle y mit toute

son âme. Cette enfant seule pourrait dire de quelle sollicitude elle fut l'objet et combien peu elle sentit qu'elle était orpheline.

Elle avait quelque chose du caractère de son père. Rieuse, avec une joyeuseté qui s'épanouissait sur sa figure, entraînée par ces dispositions à ne voir la vie que par son côté amusant, elle eut dans ses tantes une prédication constante et gracieuse de la bonté, de la modestie, de la nécessité du travail. Le contraste était parfois saisissant ; mais bientôt le vif sentiment de ses devoirs la faisait se modeler sur ses vénérées tantes.

Quand sa nièce eut atteint dix ans, M^{lle} de Moëlien la mit en pension au Sacré-Cœur de Quimper et vint elle-même habiter cette ville avec sa sœur, M^{lle} Célinie de Moëlien, et Marguerite Le Maître, leur fidèle servante.

M^{lle} Olympe profita donc de son séjour à Quimper pour se mettre sous la direction de l'abbé Langrez. Elle prêtait généreusement son concours à l'œuvre naissante, mais n'entendait rien faire de plus, son attrait l'appelant ailleurs.

Cependant, comme elle l'a avoué ensuite, la pensée de la Providence de Quimper la troublait

quelquefois, mais elle la repoussait bientôt avec son énergique volonté. Elle voulait un couvent avec des grilles, avec l'adoration du Saint-Sacrement. Et quel violent désir la pressait de s'y enfermer ! « Un couvent, ô mon Dieu ! quel paradis ! » écrivait-elle à son amie M^{lle} Dufeigna... Mais j'en suis si indigne, le bon Dieu me le fait bien sentir. »

Le temps que dura l'éducation de sa nièce lui parut donc bien long. Mais elle avait trouvé le plus efficace remède à ses souffrances intimes dans le travail et le dévouement sous toutes ses formes. Ses journées étaient partagées entre la prière, le travail et la visite des pauvres. Les relations mondaines lui étaient à charge et elle s'en affranchissait le plus possible. Les pauvres l'occupaient constamment ; il n'y en avait aucun qui recourût vainement à sa charité. Sa fortune et les sacrifices qu'elle s'imposait lui procuraient le bonheur de pouvoir beaucoup donner.

M^{lle} Olympe s'employait surtout à orner les autels pauvres et trouvait en ce soin satisfaction à son attrait et à sa dévotion pour la Sainte-Eucharistie. Rien n'était assez beau, à son gré, pour

Celui qui s'est confié à nous si complètement. Elle recherchait le lingé le plus fin, les étoffes les plus belles, pour broder en or fin des bourses et des ornements d'église, auxquels elle travaillait avec bonheur.

Le zèle ardent qu'elle y mettait se révèle dans presque toutes ses lettres à M^{lle} Dufeigna.

Le 19 mai 1830, elle écrivait :

« Avec quel plaisir maintenant je vais garder le salon de Kerdrain ! Demain, je monte mon métier et je vais au moins me dédommager du temps perdu. »

Et quelque temps après : « Je n'ai pas voulu manquer de vous dire un mot aujourd'hui, car demain je me récrée de mon métier ; rien ne me fera le quitter, tant j'en ai jeûné depuis longtemps. »

Le 11 novembre 1831 : « ...Je suis toujours pressée ; je voudrais finir la bourse de la Providence, mais il me manquera quelques jours. Sans la maladie de Célinie et mes tourments, elle eût été finie pour le 21. Envoyez-moi le modèle du saint Ciboire. Si la noce de Joséphine ne se fait pas encore, je pourrai peut-être le broder. Je le voudrais bien. »

Elle aimait « cette fatigue, » qui lui était douce, tant était grand son amour pour Jésus-Christ ! Son travail animait sa ferveur et sa ferveur activait son travail. Après ces journées si laborieuses, M^{lle} de Moëlien ne s'accordait de repos que devant le tabernacle, près de Celui qui toujours, selon la parole du psalmiste, répand dans l'âme la jeunesse et la joie.

Le Saint-Viatique était-il porté à quelque mourant, elle ne manquait jamais de l'accompagner, quelle que fût la distance, et le prêtre, dit-on, se retournait parfois pour la bénir.

Il ne fallait rien moins que plusieurs heures d'adoration pour contenter son cœur. Et encore, ne quittait-elle l'église que lorsque le moment était venu de la fermer. Mais l'âme ne demeurait pas moins près du tabernacle, faisant cette veillée de l'amour dont il est parlé au *Cantique des Cantiques* : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Elle ne dormait guère, en effet, si, comme on le croit, elle avait l'habitude de se lever à minuit pour passer une heure en prières. Lorsque le jour paraissait, elle éprouvait grande satisfaction, regardant comme perdu le temps donné au sommeil.

Elle s'habillait promptement et se rendait à l'église chercher chaque jour la sainte communion. « Dieu est partout, disait-elle, il remplit tout de son immensité; mais dans nos tabernacles, Jésus-Christ est là véritablement, Homme-Dieu, tel qu'il fut sur la terre. » Et cette foi vivifiait son âme et la ravissait.

Quelques paroles échappées de ses lèvres nous en ont appris quelque chose. Mais le secret de son cœur était généralement caché. — Ne nous en plaignons pas, car un jour, dans la lumière de la gloire, il nous sera révélé. « Un poète a dit qu'au jugement dernier, tous les hommes auraient comme des corps de verre, qui laisseraient pénétrer les regards de tous dans le cœur de tous. Si cette fiction est pleine de vérité pour le jour de la justice, elle l'est surtout appliquée au règne de l'amour. La transparence des âmes est un des spectacles du ciel : nulle pensée ne se voile dans les splendeurs de l'éternelle union (1). »

Malgré son goût prononcé pour la retraite et le recueillement, personne ne sut mieux se con-

(1) *Dogme de la Pénitence*, par Mgr Gerbet, chap. vi, p. 256.

traindre que M^{lle} de Moëlien, pendant les vingt-cinq ans qu'elle consacra à sa nièce.

Que de fois elle eut à sacrifier au devoir ses plus chères dévotions!

« Elle m'a dit elle-même, dit Reine Coadou, que bien des fois, lorsqu'elle devait présider un déjeuner, elle sacrifiait sa visite du matin à l'église. Mais alors le désir brûlant de s'unir à Dieu lui faisait parfois user d'un pieux stratagème. Elle se mettait à table, servait ses convives, les entretenait de sujets pour eux d'un vif intérêt, prenait de temps à autre quelque chose sur son assiette, le portait à sa bouche et réussissait à sauver les apparences... Puis, dès qu'elle le pouvait, elle allait communier à la chapelle voisine.

» Alors, dit Reine Coadou, plus heureuse que le pauvre dévoré par la faim, à qui on aurait préparé un somptueux repas, elle recevait « le pain de vie. »

Le moment de rompre avec le monde arriva enfin par le mariage de sa nièce avec M. de Kerret. Le soir même du mariage, elle fit ses adieux à la famille, au château de Kerdrain.

A cette époque, sa sœur M^{lle} Célinie, frappée

tout à coup d'apoplexie et de paralysie ne tarda pas à succomber. Ce fut une grande douleur; M^{lle} de Moëlien perdait une sœur bien-aimée, la confidente de ses joies et de ses peines, l'associée de ses bonnes œuvres; la compagne de toute sa vie!

La voilà donc enfin libre de disposer d'elle-même. Qu'allait-elle faire? Elle voulait être religieuse chez les Bénédictines du Temple qui font l'adoration perpétuelle et n'avait jamais voulu autre chose.

Mais Paris était encore en proie à la révolution; la religion en butte à la haine, les couvents étaient menacés, l'inquiétude régnait partout!

Le P. Valentin, auquel s'était adressée M^{lle} de Moëlien, lui conseilla d'attendre que l'ordre fût rétabli avant d'entrer chez les Bénédictines. Il l'engageait aussi à demander, en attendant, un appartement dans la maison de la Providence de Quimper dont elle était la bienfaitrice.

Grande fut la joie des sœurs en apprenant son arrivée. Elles se persuadaient si volontiers que Dieu leur envoyait M^{lle} de Moëlien pour constituer leur maison!

L'abbé Langrez leur dit : « L'intention de M^{lle} de Moëlien n'est pas de rester à la Providence. Mais si Dieu veut qu'elle y reste, il manifestera sa volonté. Priez, afin que vous la conserviez, si Dieu vous la destine. »

Dans les premiers jours de mars 1833, vers onze heures du soir, M^{lle} de Moëlien arriva donc. La joie des trois filles de la Providence était à son comble, tandis que la tristesse était peinte sur la figure de celle dont la présence causait une si vive satisfaction. En posant le pied sur le seuil de la porte, M^{lle} de Moëlien fut saisie d'une douleur profonde. C'était l'heure du combat.

Une voix intérieure lui avait dit : « Tu ne sortiras jamais d'ici. » Elle en frémit. Sainte Thérèse, en une circonstance semblable sentit se disloquer tous ses os. La volonté si arrêtée de M^{lle} de Moëlien d'entrer chez les Bénédictines, son goût pour la vie contemplative et cachée, pour une vie d'obéissance dans une maison religieuse organisée s'affirmèrent avec force, tandis qu'elle éprouvait la plus vive appréhension pour le gouvernement et les affaires d'une maison à peine fondée.

Elle était seule, à genoux dans sa chambre, en

proie à une sorte d'agonie : je suis libre, se disait-elle, et pourquoi consentirais-je à demeurer ici ? Et puis la conscience à son tour imposait les droits de Dieu. — Comment vouloir malgré sa volonté ? — Ces révoltes, ces craintes, ces angoisses de toutes sortes tinrent deux heures durant M^{lle} de Moëlien dans leur cruelle étreinte. Elle se releva, la volonté quasi soumise à l'immolation entrevue ; mais cette première nuit, elle dormit peu ; « Seigneur, disait-elle avec le Dieu du Calvaire, éloignez de moi ce calice, cependant que votre volonté se fasse et non la mienne. »

Ce fut alors probablement qu'elle prononça ce grand *fiat*. Écrit plus tard dans sa petite chambre, il fut la devise de toute sa vie :

Non mea, sed tua voluntas fiat.



CHAPITRE X

ÉPREUVES DE M^{lle} DE MOELIEN — ELLE SE FIXE A
LA PROVIDENCE — ELLE EST NOMMÉE SUPÉRIEURE
— CONSTITUTIONS NOUVELLES — COSTUME RELIGIEUX.

LE lendemain de son arrivée, dès le matin, M^{lle} de Moëlien était à la chapelle. Un grand jour se levait pour les sœurs de la Providence.

Elles avaient été privées jusque-là, par leur extrême pauvreté et leurs nombreuses occupations, de la présence de l'Eucharistie. M^{lle} de Moëlien leur procura cette grâce insigne, et elle-même, lampe symbolique et adoratrice fidèle, ne quitta plus guère son unique trésor.

Pourtant la paix ne se faisait pas en son âme. Elle passa une longue année dans l'angoisse et les larmes. Ses yeux devinrent si enflés qu'elle ne

pouvait plus s'appliquer aux travaux manuels qui, dans le monde, étaient sa plus chère et plus attrayante occupation.

Elle vivait dans sa petite chambre de ce seul désir : être religieuse adoratrice du Saint-Sacrement. Combien lui étaient pénibles les nouveaux délais s'ajoutant à vingt-cinq ans d'attente. « Si au moins, disait-elle, ces bonnes filles de la Providence me permettaient de partager un peu leurs exercices ! (1) »

L'abbé Langrez pensait que Dieu destinait M^{lle} de Moëlien à fonder l'œuvre de la Providence qui n'était encore qu'ébauchée. Mais elle, qui avait un autre attrait, hésitait beaucoup. Enfin, elle se décida, sur le conseil même de l'abbé Langrez, à s'en remettre au Père Valentin, son directeur d'Auray, alors exilé en Espagne.

Sa décision devait être acceptée comme l'expression de la volonté de Dieu. De nombreuses prières

(1) Comme pensionnaire, elle était soumise à Marguerite Le Maître, son ancienne domestique, devenue supérieure, et celle-ci ne la gâtait pas toujours. Une fois, M^{lle} de Moëlien lui demanda la permission d'assister aux conférences qui étaient faites à Marguerite et à ses compagnes. Cette permission lui fut refusée.

commencèrent pour obtenir la lumière, et M^{lle} de Moëlien y joignit des mortifications de toutes sortes.

Le Père répondit que l'incertitude où elle était d'être reçue chez les Bénédictines à cause de son âge et de sa mauvaise santé, jointe aux difficultés du séjour à Paris, à cette époque troublée, le persuadait que Dieu, qui se sert de tous les événements pour accomplir ses desseins, voulait qu'elle fondât une maison d'adoration en Bretagne.

Cette décision combla de joie les sœurs ; celle de l'abbé Langrez, quoique plus contenue, n'était pas moins vive. Ce fut pour M^{lle} de Moëlien comme un ordre du ciel, et, ainsi fixée, elle se mit à l'œuvre (1).

Bientôt un plus grand acte d'abnégation lui fut prescrit. Elle fut nommée supérieure par l'abbé Langrez, malgré ses répugnances. Ce choix fut ratifié par Mgr de Poulpiquet le 10 mars 1833. Ainsi lui échappait le rêve de toute sa vie : l'obéis-

(1) C'est à cette époque, 1832, que le choléra ravagea la ville de Quimper. Alors M^{lle} de Moëlien et son amie, M^{lle} Dufeigna, s'enfermèrent pendant trois semaines à l'hôpital, où l'on transportait les malades de la ville.

sance religieuse. Elle eut beau protester de toutes ses forces et affirmer que même la plus jeune sœur convenait mieux pour le gouvernement. Il lui fallut commander pour obéir.

Elle ne put pourtant s'empêcher de se plaindre au P. Valentin de l'avoir jetée dans des embarras et des difficultés de toutes sortes, où elle craignait bien, disait-elle, de perdre le recueillement et la paix de l'âme. Elle en reçut cette réponse :

« Vous voilà donc fondatrice, supérieure, que » sais-je ? Que d'honneurs, et en plus que de » mérites ! Est-ce donc vous seule qui portez tout » cela ? Dieu n'est-il pas toujours là pour nous » aider ?

» N'était-il pas temps de commencer à vivre un » peu pour les autres ?

» Ne songer qu'à soi, à son repos, à sa dé- » votion, est-ce l'héroïsme de la charité chré- » tienne ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a » aimés et que nous devons lui rendre amour » pour amour ?

» Vous m'objecterez l'exemple de Marie, qui a choisi la meilleure part, et moi je vous proposerai celui de Jésus-Christ lui-même, celui des

» apôtres, celui d'un saint François-Xavier, d'une » sainte Thérèse et de mille autres saints et » saintes. Mêler la vie active à la vie contempla- » tive, l'office de Marthe à celui de Marie, c'est » là, sans le moindre doute, ce qu'il y a de plus » parfait.

» Remerciez donc le bon Dieu, qui, sans le » moindre égard à vos répugnances naturelles, » vous a mise à la tête d'une nombreuse et inté- » ressante famille que vous sanctifierez et qui vous » sanctifiera vous-même. »

Les sœurs et les enfants donnèrent à M^{lle} de Moëlien le nom de Mère, qu'elle méritait si bien par sa sollicitude. Elle s'imposa une soumission absolue au fondateur, et toutes ses actions devinrent ainsi le vivant commentaire de sa devise favorite : « Non ma volonté, mais la vôtre, ô mon Dieu ! » Cet esprit de dépendance n'était pourtant pas naturel à celle que nous n'appellerons plus que la Mère Olympe, caractère énergique et déterminé.

Ces faits se passaient en février 1833 ; pendant ce temps, Marguerite Le Maître avait été appelée à Saint-Brieuc par un second et bien douloureux

événement de famille : la mort de son frère, vicaire général de Mgr de la Romagère. Ce fut un rude coup pour Marguerite.

A son retour, elle trouva la Mère Olympe investie de tous les pouvoirs qu'elle avait eus elle-même auparavant, mais dont elle ne parut plus se souvenir.

De leur côté, les directrices de la congrégation, qui avaient montré beaucoup de dévouement à l'œuvre, M^{lles} du Boisguéhéneuc et Dufeignakéranforêt, comprirent que leur mission était finie et ne s'occupèrent plus directement de la maison. Le titre de bienfaitrices leur est resté, avec toute la reconnaissance des sœurs.

La jeune congrégation se trouvait à l'étroit ; de nouvelles constructions furent entreprises par la générosité de la Mère Olympe, qui consacra tous ses revenus à sa nouvelle famille.

L'abbé Langrez s'occupa spécialement de ces importants travaux, aussi était-il fort embesogné, et de maintes manières. Il fallait agrandir la maison, construire la chapelle, élever des murs de clôture, et ne pas négliger ce qui est au-dessus de tout et ce que les travaux matériels font si facilement

oublier : le ministère des âmes. Son activité et sa sagesse suffirent à tout.

Le fondateur voulut que, dans la maison de la Providence, toute chose rappelât par sa simplicité que cette maison ne s'était élevée et ne devait se soutenir que par le travail et l'aumône.

La bénédiction de la première pierre de la chapelle remplit de joie la Mère Olympe. Elle renouvelait sans cesse, avec d'ardents désirs, cette prière du psalmiste : « Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je le lui demanderai : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. »

La Mère Olympe n'avait alors que deux coadjutrices. Quelques mois après, trois jeunes ouvrières s'offrirent. L'une d'elles, âgée de vingt-trois ans, unissait à un excellent jugement un talent particulier pour la conduite des enfants, avec un esprit d'humilité et d'obéissance à toute épreuve.

Quand elle eut passé six mois dans la maison, la Mère Olympe disait à son sujet : « Il n'y aurait » aucun inconvénient à permettre des vœux perpétuels aux personnes de cette trempe. » La supérieure devait faire une particulière attention

à ce qu'elle lui prescrivait, car elle était d'une soumission aveugle. Quel que fût le ton pris vis-à-vis d'elle, elle faisait à la lettre ce qui lui était indiqué. « Les examens et les raisonnements, » disait-elle, sont pour les supérieurs et l'obéissance pour les inférieurs. » C'est à l'école de l'obéissance qu'elle se prépara au commandement. Successivement maîtresse générale des enfants, maîtresse des novices et supérieure de la fondation de Recouvrance, elle gouverna avec sagesse, douceur et dévouement.

La chapelle put être bénite par Mgr de Poulpiquet en décembre 1834. Ce prélat se montra, comme son prédécesseur, constamment bienveillant et généreux pour l'œuvre de la Providence. Il en prenait soin lui-même et donnait aux sœurs des avis toujours suivis avec respect et docilité.

Ce fut un beau jour pour toutes, sœurs et enfants, que la bénédiction de cette chapelle. La Mère Olympe demandait à Dieu que bientôt il y fût adoré nuit et jour, ainsi qu'elle l'avait désiré toute sa vie.

Elle s'occupa ensuite avec l'abbé Langrez et sœur Sainte-Thérèse, son assistante, du vêtement

religieux du nouvel institut, car jusque-là, les filles de la Providence étaient restées fidèles au costume de Marguerite. Il fut choisi en tout esprit de pauvreté et d'austérité; chaque objet fut adopté ou déterminé dans sa forme par une pieuse analogie. Ainsi, le cordon qui retient la pèlerine des sœurs leur rappelle les cordes qui lièrent Notre-Seigneur. La Mère Olympe tenait beaucoup au bandeau, qui lui indiquait, disait-elle, son aveugle soumission à Notre-Seigneur Jésus-Christ... N'aurait-elle pas voulu être toute cachée en lui!...

Au mois de septembre 1835, l'abbé Langrez réunit la communauté naissante, alors composée de sept novices et de trois postulantes, pour leur communiquer une règle qu'il avait rédigée avec la Mère Olympé. Il ne la donnait qu'à titre d'essai, laissant au temps et à l'expérience de la perfectionner; il recommanda néanmoins une grande fidélité à l'observer.

Les différents emplois de la maison furent ensuite distribués; ils étaient nombreux pour chacune, si nous en jugeons par les fonctions de la Mère Olympe.

Outre la charge de supérieure, elle fut économiste,

sacristine, infirmière et maîtresse générale des enfants. Nous le savons, il n'y a pas plus grande activité, ni vie plus laborieuse que dans les couvents. C'est vraiment là qu'il faut aller apprendre l'emploi et le prix du temps.

Nonobstant, la Mère Olympe trouvait encore le moyen d'usurper les plus humbles emplois. Elle voulait quelquefois conduire les vaches aux champs et à l'abreuvoir sur la grande route de Locronan (1).

Nous aimons à comparer cet esprit de simplicité et d'humilité à celui qu'animait une grande âme, l'une des plus saintes de notre siècle, M^{me} Barat. C'est toujours le même esprit, l'esprit de Dieu qui les inspire, malgré la diversité de circonstances, de temps et de lieux. M^{me} Barat aimait à monter la colline (2) où paissaient les vaches et les brebis et à prendre pour une heure la place de la sœur chargée de les garder. Un matin même elle alla demander à un petit pâtre la grâce de le remplacer auprès de son troupeau, pendant que lui-même irait servir la messe de communauté. Elle se fit

(1) Manuscrit de la Mère Sainte-Thérèse.

(2) De la maison de campagne de Talignano, près Turin. — Vie de M^{me} Barat, t. II, p. 214.

donc bergère jusqu'au retour de l'enfant. « Cela, » disait-elle le soir, m'a fourni un bon sujet de » méditation. Je pensais à Jésus, le véritable pasteur, et en voyant quelle peine j'avais à retenir » mes brebis dans les bons pâturages, je lui disais : » O Seigneur! que je vous plains d'avoir affaire » à tant de brebis rebelles et mauvaises comme » moi! »



CHAPITRE XI

ABNÉGATION DE LA MÈRE OLYMPE, SON HEUREUX
CARACTÈRE — VIE ACTIVE ET VIE CONTEMPLATIVE
— PRISE D'HABIT — EN 1836, M^{RE} DE POUL-
PIQUET VIENT ÉTABLIR L'ADORATION.

LES petits sacrifices journaliers ne sont pas les moins pénibles ni les moins méritoires, et c'est à les supporter patiemment que se reconnaissent les âmes vraiment courageuses.

A cette époque, les sœurs avaient à combattre de singuliers ennemis : la maison tout entière fut infestée de punaises. Quels ravages elles exerçaient chaque nuit à la Providence ! Il fallut y mettre fin : une énergique décision fut prise. Mais ce fut un désagréable moment ! Plus de lit, plus d'abri, que quelques pièces infectées par les fumigations.

Les enfants couchaient dans un grenier.

Les sœurs étaient encore plus mal : la Mère Olympe, une sœur et une enfant infirme passaient la nuit à la cuisine.

La supérieure veillait à tout, et chaque objet désinfecté était soigneusement visité par la Mère Olympe avant de rentrer dans la maison.

Tout le temps, dit la sœur Sainte-Thérèse, la Mère de Moëlien était admirable ; sa gaieté ne se démentit jamais. On eût dit que toute sa vie elle eût été sans gîte, couchant ça et là. Elle n'eut jamais une plainte, ni même l'air contrarié.

« Les sacrifices multipliés qu'il lui fallait faire » lui paraissaient des riens auprès de ce qu'elle » s'était proposé.

» Son exemple ne servait pas peu à ranimer le » courage de ses petites sœurs adoptives. Il y a » quelque chose de ravissant à être témoin de si » rares vertus. On a peine à se persuader que les » personnes les plus haut placées dans la société » puissent descendre au point de s'égaliser à leurs » serviteurs (1). »

Les œuvres de la Mère Olympe disaient à toutes

(1) Manuscrit de la Mère Sainte-Thérèse.

mieux que ses paroles : Aimez-vous comme je vous aime. La sœur Sainte-Thérèse raconte que sa mère, qui habitait seule une petite chambre, tomba malade, et elle demanda (alors qu'aucune règle ne s'y opposait) la permission de passer la nuit près d'elle.

La Mère Olympe qui avait passé la journée près des malades de la ville, lui dit : « Je vais aller avec » vous, afin que nous puissions la mieux soigner. » Elles allèrent donc, et, après avoir réussi à réchauffer la pauvre malade, la Mère Olympe dit à la sœur Sainte-Thérèse : « Couchez-vous maintenant, puisqu'il y a un lit, et dormez : je vais » veiller votre mère; soyez tranquille... » Mais la Mère Olympe, elle, ne dormait ni ne mangeait.

« J'étais toute confuse, continue la sœur Sainte-Thérèse, et cependant je me laissais persuader, » afin de pouvoir mieux travailler le lendemain. »

Quant à la Mère Olympe, elle recommença, malgré cette nuit sans sommeil, une laborieuse journée.

La cérémonie de la prise d'habit eut lieu le 20 janvier 1835, après une année de postulat faite sous la direction de l'abbé Langrez. La Mère

Olympe avait subi elle-même cette épreuve. Il en fut ainsi de celle du noviciat qui allait suivre et qui dura quatorze mois.

Tant de délais apportés à ses vœux étaient un dur sacrifice. Elle pria même au bout d'une année l'abbé Langrez de l'admettre à la profession. « Je pense, lui répondit-il, que sainte Madeleine de Pazzi vous valait bien, et elle a fait quatorze mois de noviciat. »

Cependant, la Mère Olympe n'avait point attendu son noviciat pour pratiquer la pauvreté religieuse. Pendant les deux ans qui précédèrent sa prise d'habit, elle n'avait eu pour coiffure qu'un chapeau noir qui était devenu tel, dit la sœur Sainte-Thérèse, que la plus pauvre personne n'eût pas voulu le porter. Le même deuil lui avait servi tout ce temps. Elle ne voulait rien s'acheter pour la cérémonie de la prise d'habit; elle se contenta de dire gaiement qu'elle était une pauvre que Dieu allait revêtir de ses livrées. Pendant qu'à ses frais l'on bâtissait la chapelle, la maison et les murs de clôture, elle manquait de linge : « Vous serez obligées de m'en donner, disait-elle aux sœurs, puisque vous m'avez reçue sans trousseau et que je n'ai pas d'argent pour en acheter. »

La Mère Olympe voulut que tout fût en commun dans la maison. Ce n'est pas qu'elle aimât naturellement à porter des objets qui avaient été à l'usage des autres; mais elle était convaincue que tout ce que l'on fait contre soi-même sert à entretenir le feu de l'amour divin. Elle n'eut jamais d'autre règle (1).

A cette époque, quelques personnes entrées sans vocation quittèrent la Providence. L'une d'elles disait un jour à l'austère supérieure : « Ma » Mère, maintenant nous mangeons de gros pain; » mais nous allons travailler, et plus tard la maison » sera plus à l'aise. » La fondatrice répondit : « Si la maison est plus à l'aise, nous aurons plus » de pauvres, mais nous ne vivrons pas moins » pauvrement. »

Après avoir tout quitté, la Mère Olympe retrouva, selon la parole évangélique, le centuple dans l'affection de ses sœurs et de ses enfants.

Ces affections surnaturelles, si pures, immuables dans leur principe, n'ont pas à craindre les oscillations de celles inspirées par l'intérêt ou des motifs

(1) Manuscrit.

humains. Elles croissent jusqu'au dernier soupir et se retrouvent encore en Dieu. « Commerce » tout délectable, dit la sœur Sainte-Thérèse, qui » ne peut être compris que des âmes religieuses. » Il est beau de s'aimer ainsi pour Dieu et en Dieu par une abnégation de soi-même.

Cette affection généreuse, dit encore la sœur Sainte-Thérèse, reçoit dès ici-bas sa récompense; à force d'efforts et de vertu, elle devient comme naturelle et remplit l'âme de consolations. Les sacrifices réitérés que certains caractères sont obligés de s'imposer deviennent faciles; c'est par eux qu'on acquiert la charité universelle.

Les affaires et le travail absorbaient la majeure partie du temps de la Mère Olympe et l'empêchaient de se livrer à son gré à l'adoration du Saint-Sacrement. Trop souvent et à son grand regret Jésus-Christ était seul. Mais elle s'imposait le devoir d'aider les sœurs surchargées de travail, et de gagner de ses mains quelque chose pour ses enfants adoptives.

Combien admirablement la vie religieuse sait unir les douceurs de la vie mystique avec les besoins de notre existence matérielle ! L'homme

est retenu dans l'ordre présent et doit s'y conformer ; mais de fortes aspirations le portent sans cesse à s'élever plus haut. Il appartient à deux mondes et il ne peut fournir sa carrière que par la combinaison harmonique de sa double activité. Il ne faut donc pas que l'existence présente absorbe tous nos efforts. La vie religieuse nous offre cette belle harmonie ; elle a cette puissance d'aspirations, de vouloirx généreux et de dévouement à laquelle le laïcisme essayera vainement d'atteindre.

L'adoration ne se faisait pas encore à la Providence. Devant cette prison du tabernacle où l'amour enchaîne le Dieu vivant, il est besoin d'autre chose que d'une lampe, fragile symbole. Ce sont des cœurs enflammés et des adorateurs prosternés qu'il faut dans le silence de nos églises. Ce rêve de l'amour avait été réalisé ailleurs. L'adoration paroissiale du Saint-Sacrement était depuis longtemps établie dans le diocèse de Quimper, à la demande du Révérend Père Huby, par Mgr René du Louet (septembre 1651). Bientôt après, Mgr de Rosmadec l'établit dans son diocèse et l'inaugura lui-même dans sa cathédrale de Vannes.

Mais l'adoration paroissiale ne saurait être perpétuelle dans le sens absolu, et durer toute la nuit.

D'autres âmes l'avaient compris, et avides, comme la Mère Olympe, d'atteindre le plus parfait, elles avaient constitué une garde d'honneur près du Dieu de nos autels.

Ce fut une reine de France qui prit l'initiative de cette œuvre capitale de réparation et de reconnaissance. Anne d'Autriche l'avait établie à Paris dans un couvent des Bénédictines et choisit la Mère Mathilde (Catherine de Bar) pour en être l'âme.

En la fête de l'Annonciation, 1653, la reine fit à la chapelle du couvent, un cierge en main, amende honorable au Saint-Sacrement. Depuis, les sœurs se succèdent jour et nuit en adoration.

Telle était l'œuvre que l'abbé Langrez et la Mère Olympe voulaient établir dans la maison de la Providence. Dieu se plut à bénir leurs désirs et à disposer les esprits.

Mgr de Poulpiquet vint donc au mois de mars 1836 présider à l'inauguration de cette œuvre dans la chapelle de la Providence et recevoir, avec les vœux

des sœurs, la promesse de s'y consacrer aussi bien qu'à l'éducation des enfants pauvres.

En cette même année, la Mère Olympe fut providentiellement garantie d'un grave accident.

Montée sur l'autel pour orner le tabernacle et tout absorbée dans ce soin, elle recula dans le vide et tomba à la renverse ; quoique blessée à la tête, elle se releva aussitôt pour se prosterner devant le Saint-Sacrement, tandis que son sang coulait. Transportée à l'infirmerie, sa sœur, M^{me} de Pluvié lui demanda si elle n'avait pas cru mourir. — « Non, dit-elle, parce que j'ai défendu » à la mort d'approcher jusqu'à ce que l'adoration » perpétuelle soit établie dans cette maison. »

Elle l'établit en effet, mais il ne lui fut pas donné de jouir absolument de ce bonheur. Les sœurs étaient encore trop peu nombreuses pour que l'adoration de nuit et de jour pût se continuer sans interruption. Et ce ne fut qu'en 1843, hélas ! huit jours après la mort de la Mère Olympe, que cet ardent désir de toute sa vie devint une réalité.

Voilà donc quarante ans que la ville de Quimper possède devant Dieu cette puissante médiation ; vingt-huit ans que la ville de Brest a ces âmes

pures et suppliantes, pour apaiser la justice et attirer la miséricorde.

Si nous avons la moindre notion de la valeur de tout acte surnaturel, nous serons saisis d'admiration et de reconnaissance pour cet immense bienfait. Que deviendrions-nous donc, nous autres profanes et mondains, si avec la Victime du Calvaire, des âmes saintes ne priaient et ne se sacrifiaient pour faire contrepoids à notre vie égoïste et coupable ?

Tandis que nous sommes à notre repos, à nos intérêts et à nos fêtes, d'autres sont auprès du Sauveur. Pendant que le crime veille, l'innocence et la vertu veillent aussi.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme !
La prière du juste est l'encens des mortels.
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels (1).

Les adoratrices sont comme l'ange du Dante :
« Il vit un ange les mains jointes vers le Seigneur, et cet ange semblait dire à Dieu : « Rien autre chose que toi ne m'occupe. »

(1) Lamartine — La Chartreuse.



CHAPITRE XII

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE SŒUR MARGUERITE
— MORT DE M^{LLE} DUFEIGNA ET MALADIE DE
M^{LLE} DU BOISGUÉHÉNEUC — PROGRÈS DE LA MÈRE
OLYMPE DANS LA PERFECTION — SES ÉPREUVES —
SON OBSERVANCE DE LA RÈGLE — SES SOUFFRANCES
— SA SOLLICITUDE POUR LES ENFANTS.

Nous l'avons dit, sœur Marguerite s'était effacée devant sa chère maîtresse. Toujours vaillante et active, elle s'occupa des enfants jusqu'à ses derniers moments.

Sentant sa fin prochaine, elle voulut une dernière fois voir sa bonne mère et ancienne maîtresse que la maladie clouait aussi sur le lit en ce moment. Elle se leva donc péniblement, se traîna jusqu'à cette mère vénérée, pour entendre encore sa voix et recevoir d'elle les dernières consolations. La

— 129 —

Mère Olympe fut touchée jusqu'aux larmes de la visite inattendue de la pauvre mourante.

Dieu se plaît singulièrement à éprouver ses élus. Marguerite avait souffert toute sa vie d'un asthme qui lui causait des humiliations et des tortures physiques et morales. Toujours douce et satisfaite, elle vit la mort arriver comme une libératrice ; elle lui sourit avec une joie dont elle ne pouvait modérer les transports, et qui lui donnait des scrupules. L'abbé Langrez la trouvant un jour tout en larmes : « Qu'avez-vous donc, ma sœur, » lui dit-il ? — « Mon Père, j'ai un si vif désir de mourir pour aller à mon Jésus, que je crains là quelque chose d'humain qui lui déplaît. » Il fallut la rassurer. Pendant qu'elle était au plus mal, les ouvriers en exhaussant la maison faisaient un bruit insupportable. La pauvre malade en souffrait beaucoup, mais ne se plaignait pas. Une fois pourtant elle protesta humblement contre un tapage d'un autre genre : les enfants pendant une récréation avaient envahi le grenier au-dessus de sa chambre. Et Marguerite de dire avec son bon sens ordinaire : « Je crois que c'est un bruit que je ne suis pas obligée d'entendre. »

Elle renouvela avec ses vœux les actes de consécration à l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement et à l'éducation de ses enfants bien-aimées, et, après avoir reçu les derniers sacrements, entourée des plus tendres soins, comblée des grâces dernières que l'Église prodigue à ses enfants, elle s'endormit de ce sommeil du juste dont le réveil est au ciel. C'était le 27 mai 1837.

La douleur de la famille fut très grande en perdant sa première fondatrice. Le bruit de sa mort se répandit promptement, et, dans la ville comme au couvent, tout le monde disait : C'est une sainte.

M^{lle} Rose Dufeigna, cette amie dévouée de la maison de la Providence et de la Mère Olympe, succomba aussi cette année-là après une douloureuse maladie. Elle s'était prodiguée au service des pauvres. Il fallait la voir avec une enfant parcourant les rues, quêtant et recevant jusqu'aux morceaux de viande que des bouchers lui donnaient au passage. « Lui aurait-on offert un fagot, dit la Sœur Sainte-Thérèse, qu'elle l'eût emporté joyeusement. » Sa mort fut belle comme sa vie. Elle mourut victime de sa charité, enlevée par une

fièvre typhoïde contractée en soignant une enfant. Il est juste que son nom se trouve dans ce récit pour recevoir un hommage d'admiration et de reconnaissance.

M^{lle} du Boisguéhéneuc, son amie et son associée en bonnes œuvres, fut réduite vers la même époque à un état de langueur qui ne fit plus de sa vie qu'une longue souffrance. Première directrice de la congrégation, elle avait pris la part la plus active à l'adoption des enfants pauvres d'abord, puis à la fondation de la maison de la Providence dont elle était le plus ferme appui. C'est même en son nom que fut achetée la propriété de l'Envivan. Outre ce service, elle en rendit tant d'autres qu'on ne saurait les énumérer. M^{lle} du Boisguéhéneuc est donc une des principales bienfaitrices de l'œuvre, et elle est aussi une des premières dans le souvenir et la reconnaissance des sœurs. Ce fidèle témoignage lui en fut donné jusqu'à sa mort qui arriva le 8 juin 1875. Sa vie n'avait été qu'une suite de bonnes œuvres, et la ville de Quimper ne doit pas plus l'oublier que M^{lle} Dufeigna.

La Mère Olympe, sur qui retombait tout le poids du gouvernement, n'y avait que de la ré-

pugnance. Timide et humble, loin d'aimer à se produire, elle voulait rester cachée. Plus d'une fois elle entendit cette parole de son directeur : « Il faut passer par là ou pas de communion. » Quand il y avait quelque chose à reprendre dans la maison, elle recevait, en qualité de supérieure, toutes les réprimandes. — Mais enfin, mon Père, je suis donc le bouc émissaire ? lui demandait-elle parfois. — Oui, le bouc émissaire, répondait-il.

Notre Mère Olympe observait la règle aussi religieusement que possible, bien qu'elle ne fût pas, de son vivant, approuvée par l'autorité épiscopale ; mais les sœurs étaient peu nombreuses et la régularité était difficile à obtenir à cause des travaux. Quelques-unes se dispensaient alors du lever de quatre heures. La Mère Olympe en gémissait et ne permettait pas aux coupables de cette infraction l'heure d'adoration de la nuit. « On ne mérite pas de veiller pour l'Adoration, disait-elle, quand, pour l'avantage de la vie régulière, on ne se lève pas à l'heure prescrite. » Elle donnait l'exemple, et se leva dès quatre heures du matin jusqu'à la dernière année de sa vie, encore lui fallut-il un ordre pour mettre fin à une rigueur que ses infirmités et

ses grandes souffrances auraient dû lui interdire depuis longtemps. On l'a trouvée, le matin, assise sur les marches de l'escalier, ne pouvant se traîner jusqu'à la chapelle. Il faisait nuit et une sœur qui s'y rendait sans lumière se heurta à quelque chose et, dans son effroi, jeta un cri. Qu'était-ce donc ? C'était la Mère Olympe qui était restée là, ne pouvant aller plus loin. Depuis ce jour l'abbé Langrez lui défendit le lever de quatre heures.

Nous le voyons, elle était d'une bien grande énergie. Elle portait le poids de la supériorité avec l'intrépidité de son caractère. Aux âmes fortement trempées dans la foi et l'amour divin sont réservées de grandes souffrances... Celles de la Mère Olympe furent continuelles depuis la mort de Marguerite. Dieu voulut qu'elle vécût encore six ans avec les sœurs et les enfants pour les édifier de plus en plus par des exemples de virilité chrétienne et de patience. Les épreuves spirituelles lui vinrent aussi. L'abbé Langrez lui dit un jour qu'elle ne devait pas se croire capable de gouverner convenablement la maison, quoique supérieure ; qu'à vrai dire, elle n'était bonne à rien. Et tout en lui laissant son titre, il lui retira pour

huit jours la permission de donner des dispenses aux sœurs ou de leur indiquer ce qu'elles avaient à faire.

Un autre jour, l'abbé Langrez s'aperçut que l'appartement où elle recevait était soigneusement ciré : il fit mille difficultés pour y entrer. « C'est un trop grand luxe pour des pauvres... Je craindrais de salir... Mes souliers sont crottés. » La leçon fut comprise et la Mère Olympe en profita.

Son humilité et son esprit de dépendance la portaient à demander les plus petites dispenses. Si la fièvre la retenait un jour au lit, à peine se sentait-elle mieux, qu'elle « se mettait guérie, » selon son expression, et reprenait son train de vie ordinaire. Aussi avait-elle un talent particulier pour empêcher les autres de se préoccuper d'indispositions légères.

Elle disait avec enjouement « que les sœurs de l'Adoration n'ont pas le temps d'être malades. » L'était-on réellement, alors elle donnait tous les soins possibles, avec une grande tendresse.

Pendant longtemps elle se réserva la charge d'infirmière, disant que c'était son attrait. Il est vrai qu'elle s'y entendait fort bien : elle devinait les besoins des malades et sentait leur mal.

Comme son dévouement, son activité s'étendait à tout. Elle était le mouvement et la vie de la maison, et toujours la première à tous les exercices. Elle avait un extérieur recueilli, modeste, digne, un peu grave, surtout avec les étrangers ; mais cet air imposant tombait vite, et la glace n'était pas difficile à rompre, pour peu qu'on lui témoignât de la confiance. Pendant la récréation des sœurs, la Mère Olympe était d'une gaieté charmante et communicative. Remarquait-elle quelque front soucieux : « Allons donc, ma sœur, point de tristesse ; peut-on se troubler quand on est religieuse adoratrice du Saint-Sacrement ? Que peut-il nous manquer ? »

C'est dans cette même pensée, qu'ouvrant la porte de la tribune aux personnes qui visitaient la Providence, elle disait : « Je vais vous montrer le trésor de la maison. » Et le tabernacle frappait les regards.

« Notre Mère aimait la vie commune et la société des sœurs, aussi elle n'allait au parloir, pendant la récréation, que s'il le fallait absolument. A son retour, elle disait, en s'adressant au Christ placé sur la cheminée : Mon Dieu, comme je me

suis ennuyée avec ce vilain monde ! Je ne suis bien qu'avec mes sœurs. »

De temps à autre, la Mère Olympe allait *mettre en train* les récréations des enfants. Toute maternelle à leur égard, elle ne souhaitait rien tant que de les voir humbles, simples et satisfaites de la condition où Dieu les avait fait naître.

La simplicité était à ses yeux une vertu maîtresse dans l'éducation de l'enfance : elle la voulait partout. « M'ayant surprise, dit une sœur, donnant des avis trop relevés, elle me dit : « C'est bien merveilleux, cela, ma sœur, les enfants ne comprennent pas toutes ces perfections-là. » Bien faire chaque chose en pratiquant le règlement, voilà tous ses sermons.

Parfois les enfants allaient avec leur ouvrage passer quelques instants dans sa chambre. Au lieu de les interroger, elle préférait les laisser parler avec abandon ; elle devinait leur caractère, indiquait la manière de les conduire.

La Mère Olympe aurait souhaité ne jamais punir ; mais elle n'hésitait pas à remplir ce devoir quand il le fallait. Une désobéissance formelle, par exemple, ne trouvait jamais grâce devant ses yeux.

Cette fermeté savait s'unir à la bonté, même pour les enfants les plus décourageantes. Elle mit sous sa protection l'une d'elles, pleine de mauvais instincts, et qu'on voulait renvoyer. « J'ai pris cette âme, disait-elle, et je la garde, car ce serait une trop bonne proie pour le diable. »

Elle lui donnait des soins particuliers, la faisait garder par une sœur, et à force de dévouement et de charité elle finit par réussir à la corriger. Les deux lettres que nous avons d'elle font preuve de cette tendresse toute maternelle. En voici une de trois pages :

« MA CHÈRE ENFANT,

» Toutes les fois que je fais une retraite vous
» êtes toujours présente à ma pensée : le Seigneur
» semble me dire que votre pauvre âme est en
» mauvaise route et que le bon Pasteur la cherche
» en vain. Toujours infidèle à la grâce, cette
» pauvre brebis, en risque de se perdre, n'est pas
» encore sur les épaules de ce bon Pasteur. Voyez
» comme il se donne de la peine pour une brebis
» égarée... Regardez-le quand il l'a trouvée...

» Que faut-il donc que je fasse, mon enfant, pour
» obtenir de Dieu votre retour au bercail?... Mes
» prières continuelles n'ont pas encore obtenu
» cette grâce; cependant Dieu aujourd'hui anime
» mon courage. Je vais m'associer à des âmes
» plus ferventes que moi; je vais intéresser en
» votre faveur les sœurs et vos compagnes. Elles
» ne sauront pas pour qui; mais vous et moi, mon
» enfant, nous le saurons bien.

» Au moins, vous ne me refuserez pas ce qu'un
» Juif n'a pas refusé à un ami, de dire tous les
» jours un *Souvenez-vous*, et de porter cette
» médaille pendant la neuvaine qui commencera
» demain. Toutes mes communions seront pour
» vous, mes adorations, mes prières, mon office,
» mes œuvres de piété. — Hélas! le peu d'habi-
» tude que vous avez de la prière vous a peut-être
» fait oublier cette belle prière à votre tendre
» Mère : je vous l'envoie donc. — Oui, mon
» enfant, j'irai jusqu'à l'archiconfrérie, qui obtient
» tant de miracles. Je vous ferai recommander
» aux prières des associées. Si tant de prières
» n'obtiennent pas ce que mon cœur désire, il
» ne me restera plus qu'à gémir sur votre résis-
» tance à tant de grâces.

» Vous me direz pourquoi tant de sollicitude
» en ce moment? Pourquoi, mon enfant? Ah!
» c'est que nous approchons des grands mystères
» de notre Rédemption; c'est que nous allons
» bientôt nous asseoir à la même table et manger
» l'agneau pascal ensemble. Avant ce temps qui
» approche si promptement, je voudrais vous voir
» avec l'enfant prodigue dire à Dieu, avec la
» même contrition du cœur : Mon père, j'ai
» péché contre le ciel et contre vous. Oh! comme
» vous entendriez vite ces paroles consolantes :
» Mon fils était mort et il est ressuscité.

» Vous vous étonnerez peut-être, mon enfant,
» des pensées que Dieu me donne sur votre état.
» En voici encore une fois la raison, car je vous
» l'ai déjà dite : à votre âge un cœur et une
» conscience purs sont toujours près de Dieu. Les
» sacrements fortifient cette union, la piété vient
» toujours avec le calme et la paix d'une bonne
» conscience. Quel est donc l'obstacle qui vous
» prive de ce don précieux? Je ne vous cache pas,
» mon enfant, que je vous ai observée quand vous
» êtes allée recevoir le sacrement qui confirme le
» caractère de chrétien pour notre sanctification

» ou notre condamnation. Hélas ! depuis ce jour,
» je vous ai vue toujours la même : autant d'éloignement pour la prière et le service de notre
» bon Maître. Consolez son cœur et le mien en
» vous préparant à le recevoir à Pâques dans un
» cœur pur. Ah ! ne soyons pas de nouveaux
» Judas. Quoi ! nous irions recevoir Jésus à sa
» table sainte pour le crucifier de nouveau ? Nous
» prendrions un marteau pour enfoncer des clous
» dans ses mains et dans ses pieds adorables ?
» Bien plus encore, nous enfoncerions de nouveau
» la lance dans ce tendre cœur, asile des épouses
» de Jésus ? Non, mon enfant, loin de moi une
» pensée si affligeante. — Marie, mère des pêcheurs, priez, priez, et que votre divin Fils attendisse un cœur si froid et si indifférent à tout ce
» qu'il a souffert pour le sauver !

» Si je passe avec vous une partie de ma retraite,
» mon enfant, vous y verrez au moins la tendre
» sollicitude de votre mère, et son amitié pour
» vous.

» Sœur OLYMPE. »

Seuls les saints savent aimer avec ce dévouement et ce désintéressement incomparables.



CHAPITRE XIII

AIMABLE CARACTÈRE DE L'ABBÉ LANGREZ — SA GÉNÉROSITÉ ET SA GRANDEUR D'ÂME — LA FONDATRICE DE LA MISÉRICORDE A QUIMPER.

L'ABBÉ Langrez était gai et affable ; il goûtait la plaisanterie et ne s'en offensait jamais. Enfant, il était aimé de ses condisciples et de ses maîtres ; professeur, de ses élèves et de ses confrères ; prêtre, il le fut de tous ceux qui le conquirent. Un des membres de la famille de Beaufort confirme ce témoignage d'une manière bien flatteuse :

« L'abbé Langrez a été chapelain à Beaufort pendant sept ans, à l'époque où il était professeur au petit séminaire de Saint-Malo. Jeune alors, rempli d'esprit et de gaieté, il faisait le charme de la famille de Beaufort les deux jours

» qu'il y passait. C'était un homme on ne peut
» plus aimable qui réunissait toutes les qualités :
» sainteté, esprit, bonté, mémoire, beaucoup de
» cœur; enfin, c'était un saint charmant.

» En quittant Saint-Malo, M. Langrez alla à
» Quimper où il fut nommé chanoine. Lorsqu'il
» revenait dans ce pays, tous ses confrères l'en-
» touraient et étaient heureux de le voir. »

A Quimper, on connaissait aussi son heureux naturel et l'on en profitait. Une fois, à la table de l'évêché, un des chanoines s'entendit avec Monseigneur pour faire ressortir sa tempérance et amuser les convives. La conversation étant animée sur un sujet qui intéressait vivement l'abbé Langrez, on servit du kirsch; il en prit un peu. Aussitôt on substitua adroitement au sien, un petit verre contenant de l'eau. Dès qu'il l'eût bu, Monseigneur lui dit : « Ah ! Père Langrez, comme vous y allez, comme vous avez cela ! — Comme de l'eau, Monseigneur. — Et tout le monde d'applaudir et de le plaisanter. — Mais ce ne fut pas sans peine qu'on le persuada qu'il avait bu de l'eau.

Quelquefois l'abbé Langrez prenait sa revanche. Un jour de fête à la Providence, où ses amis étaient

invités à dîner, les sœurs eurent l'ordre de mettre gravement sur la table une soupière mystérieuse. L'abbé Langrez déclara qu'on ne toucherait à ce mets qu'à la fin du repas. De là, grande intrigue ! Que contenait cette nouvelle boîte de Pandore ? Enfin on l'ouvrit, et tout à coup de bondir six charmants petits lapins blancs sur les convives stupéfaits et riant aux éclats.

L'aimable et gai chanoine était fort aimé de la jeunesse et particulièrement des séminaristes. Il n'y avait pas, sans lui, de fête au séminaire. Une fois ses jeunes amis obtinrent qu'il les accompagnât à la promenade. Leur complot était d'offrir à l'abbé Langrez des boucles d'argent. Mais comment les faire accepter ? car il pratiquait une rigoureuse pauvreté. Ils convinrent entre eux, puisqu'il ne se fâchait jamais, de le faire se mouiller les pieds pendant la promenade. Cette première victoire remportée, à force de harceler le bon chanoine, il finit par consentir à changer de chaussures. Entouré d'une double haie de séminaristes, il n'aperçut qu'une fois le tour joué les beaux souliers neufs à boucles d'argent.

Mais ce n'était pas seulement de souliers dont il

aurait fallu le munir de vive force. On ne pouvait le décider à s'acheter les choses les plus indispensables. Que de peine pour le séparer de ses vieilles soutanes râpées et de ses vieux chapeaux !

L'abbé Langrez savait unir, sur ce point, le plaisant au sévère, bien que Boileau n'eût certes pas prévu cette application de son précepte.

Une sœur raconte qu'un jour il lui dit en riant : — Connaissez-vous, ma sœur, les deux merveilles de la maison ? — Non, mon Père. — Eh bien ! je vais vous l'apprendre : la première c'est la porte cochère (elle était si vermoulue que les enfants, dans la rue, s'amusaient à y enfoncer des morceaux de bois et des billes). — Et la seconde, demanda la sœur ? — Vous ne savez pas laquelle ? Devinez alors. Elle eut beau chercher... — « Mais c'est ma soutane, qui ne finira jamais. » Elle était tellement réparée que l'aiguille n'y entraît plus et qu'il fallait toute l'industrie des sœurs pour la repriser chaque semaine. Les soutanes hors de service données au couvent servaient à réparer les siennes. Il se réjouissait de porter ainsi quelque chose ayant appartenu à ses confrères, qu'il estimait meilleurs que lui. Il porta même une soutane fort peu de sa taille

avec contentement, disant que c'était celle de son fils spirituel.

Aussi, à sa mort ne laissa-t-il que quelques cahiers et sa bibliothèque, qui lui était très chère, et qu'il ne garda toutefois que faute de pouvoir la vendre pour aider à payer la fondation de Brest.

Le cœur généreux de l'abbé Langrez était ouvert à tous ; mais ceux dont le salut était en péril ou qui souffraient avaient un droit spécial à son plus affectueux dévouement. Il avait des paroles qui calmaient la douleur, et celui qui était dans la peine trouvait toujours en lui un ami bon et compatissant. Sa charité empressée s'étendit aux bonnes œuvres de la ville de Quimper pendant près de quarante ans.

Les éléments du bien ne manquent pas d'ordinaire, dans un pays où la religion a de profondes racines : ce qui fait défaut c'est plutôt une main habile, dévouée et prudente à la fois, qui les rassemble.

L'abbé Langrez réunit les âmes généreuses et animées de l'antique ferveur, en un foyer d'activité commun. Depuis longtemps, il appelait de

ses vœux et de son crédit l'organisation de la Société de Saint-Vincent-de-Paul à Quimper. Une fois établie, en 1838, sous la haute protection de Mgr de Poulpiquet, il offrit sa maison pour les réunions.

Elles s'y tinrent, en effet, dans les premiers temps, et ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent jamais d'y assister, apportant généreusement son esprit de foi et de charité, le bienfait de son expérience et son ardeur au service des malheureux.

« Plusieurs pommiers ne se nuisent pas dans le même verger, disait-il ; le bon Dieu donne l'accroissement aux uns et aux autres. » Ce n'était pas seulement en paroles que l'abbé Langrez avait cette largeur de vue ; il prouva que son cœur était d'accord avec son esprit.

C'est en partie à cette magnanimité qui s'élève au-dessus des faux calculs d'intérêt personnel et de l'étroite et vulgaire prudence mondaine, que la ville de Quimper doit le bienfait d'une maison de la Miséricorde. Mgr Sergent y était opposé. Lorsque la Mère Thérèse, fondatrice de l'œuvre de la Miséricorde de Laval, se présenta devant moi,

dit-il, pour obtenir l'autorisation de fonder son œuvre, j'étais fixé d'avance sur la réponse que j'allais lui faire.

Elle me parla dix minutes. Au bout de ce temps elle m'avait convaincu, et je ne trouvai plus de réplique. L'évêque en référa à son conseil.

Le lendemain, Monseigneur apprit à la fondatrice qu'un des membres, fondateur lui-même d'une institution d'orphelines, avait réfuté ceux de ses collègues qui, dans l'intérêt de son institution, s'opposaient à la nouvelle fondation, par cette parole de foi : « Jamais les œuvres de Dieu ne se nuisent. » Elle put donc venir au plus tôt s'établir à Quimper.

Ce n'était point assez pour l'abbé Langrez d'avoir plaidé au conseil la cause de la Mère Thérèse ; il fut un de ses admirateurs, et l'ami de son œuvre. Dans l'une de ces visites qu'il lui rendait souvent, il lui exprima le désir de la voir trouver un local spacieux pour la fondation nouvelle, avant son départ pour Laval. « Je m'en suis occupée, répondit-elle, mais sans avoir pu réussir ; il paraît que l'heure de la Providence n'est pas venue. Toujours quelque signe me la fait connaître. Aus-

sitôt qu'elle me sera manifestée, j'achèterai sans crainte et sans balancer. »

La veille du jour où elle devait partir, l'abbé Langrez se souvint tout à coup, pendant son souper, que la propriétaire d'un immeuble dont la convenance n'était pas douteuse était disposée à le vendre à une communauté. Aussitôt, interrompant son repas, il se rend, malgré l'heure avancée et la distance, près de la Mère Thérèse, et lui dit qu'il vient de se rappeler la parole relative à la vente du domaine de Kernisy. Frappée de cette dernière circonstance qui lui parut être un indice de la volonté de Dieu, la Mère Thérèse consentit à ajourner son départ (1).

Le lendemain, cette femme d'une sainteté éminente et d'une valeur prodigieuse alla jeter un coup d'œil sur le domaine de Kernisy qui bientôt après devenait sa propriété.

Le désintéressement est une partie de la magnanimité, il s'élève au-dessus du « moi haïssable » pour nous agrandir. Quand il est dans une âme au service d'une noble cause, il provoque toujours

(1) T. II, pp. 458 et 459. *Vie de la Mère Thérèse.*

l'admiration. — Qu'est-ce donc quand il vibre pour Dieu ?

L'abbé Langrez donna plus d'une preuve de cette haute vertu et de sa soumission à la divine Providence; il lui laissait le soin d'envoyer des sujets à sa congrégation. Souvent consulté sur la vocation, jamais il ne parlait de la maison fondée par lui, il indiquait toujours les autres. Pendant quatorze ans, il se garda de dire un mot pour faire entrer une jeune fille à l'Adoration.

En 1849, au milieu de la nuit, un violent incendie éclata près du couvent. On entendait le pétilllement des flammes; elles jetaient des tourbillons de feu et de fumée si épouvantables qu'on croyait le couvent embrasé. Une sœur courut à la maison de l'abbé Langrez. Sans s'émouvoir, il répondit à la nouvelle de l'incendie : *Benedicamus Domino*, et la sœur de répondre : *Deo gratias*. Le lendemain on lui demanda s'il avait cru réellement le feu à la maison. — Oui, sans doute, puisqu'on me le disait. — Comment donc avez-vous répondu *Benedicamus Domino*? — « Parce qu'il faut bénir » Dieu de tout. Cette petite communauté n'est-elle pas son œuvre? S'il lui plaît de la détruire

» ne faudra-t-il pas dire toujours : Que votre
» volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

Ces paroles rappellent celles de saint Ignace. Il
ne lui aurait fallu, disait-il, qu'un quart d'heure
d'oraison pour faire à Dieu le sacrifice de la Com-
pagnie de Jésus.



CHAPITRE XIV

DÉVOUEMENT DE LA MÈRE OLYMPE POUR LES ENFANTS

— SA MALADIE — SON AMOUR POUR L'EUCHA-
RISTIE — SA MORT — RÈGLE DES SŒURS —
DEUX LETTRES INÉDITES DE L'ABBÉ JEAN-MARIE
DE LAMENNAIS.

Toujours occupée des enfants, la Mère Olympe
aurait voulu que, par leurs qualités et par leurs
vertus, elles répondissent à son maternel dévoue-
ment. Elle gémissait de leurs défauts, s'appliquant
surtout à combattre l'amour-propre et la vanité.
Nos défauts sont, en effet, des portes ouvertes au
tentateur. Avec quel art perfide il envahit l'âme !
*« Lorsqu'on appartient au diable par un cheveu, dit
Lessing, on lui appartient par tout le corps. »*

Corriger et transformer les enfants, grande et
difficile tâche !

Si beaucoup d'orphelines appartiennent à d'excellentes familles chrétiennes, il n'en est pas ainsi de toutes, et les sœurs se doivent de préférence aux plus abandonnées, à celles dont les parents sont livrés au vice et dont la misère est le moindre mal.

Telle de ces enfants n'a vu dans la famille que l'abrutissement de l'ivrognerie et de la paresse, le mensonge sous toutes les formes, et particulièrement comme moyen d'escroquerie. Telle autre n'a entendu que le blasphème et d'affreux propos, ou ne connaît que les menaces et les paroles de colère... pis encore, les mauvais traitements : car le vice conduit à la brutalité la plus hideuse. Combien l'âme se serre en pensant, qu'à l'heure présente, se trouvent ainsi, dans les bas fonds de la société, tant d'êtres innocents qui n'ont jamais entendu le doux parler de la raison et du cœur !

C'est donc, parfois, à la dégradation, que ces pauvres enfants sont soustraites, pour être remises à la pureté de la religieuse. Comment donc faire pour redresser ces mauvais instincts, ces caractères indomptés, cette grossièreté native ou acquise ? Quel travail pour défricher ces âmes plus rebelles à la culture, que nos landes bretonnes !

Il faut éveiller ces consciences, leur donner le vif sentiment du bien et du mal, de l'honnête et du juste. Avant de leur parler le beau langage des vertus évangéliques, il faut bien poser, tout d'abord, les assises des vertus naturelles : la sincérité, la franchise, la fidélité à sa parole, le respect de soi-même et d'autrui, le culte enfin de l'honnête, trop méconnu à notre époque. Ces vertus naturelles ne sauraient être trop développées en nous, trop inculquées aux enfants, trop mises en estime : elles sont la base de l'édifice chrétien. Aussi bien, Dieu a-t-il gravé cette loi dans la conscience de l'homme, avant de la promulguer sur le Sinaï. Peut-être n'avons-nous pas assez souci de ces qualités fondamentales, auxquelles rien ne supplée : « Je veux bien que vous soyez un saint, disait M^{me} Swetchine ; mais je veux que vous soyez avant tout un honnête homme (1). »

(1) La même pensée inspire une belle page sur les moines, qu'il n'est pas inutile de proposer ici à tous ceux qui élèvent des enfants ou dirigent des hommes. « Ils ne croyaient pas que la piété, l'orthodoxie, la sainteté même pussent jamais dispenser de l'honneur et de la probité. Quand cette misère se faisait jour, quand des prélats ou des religieux se montraient indifférents ou infidèles aux devoirs de la vie publique, aux

Ce n'est pas assez de corriger les défauts et de développer les vertus naturelles, il faut encore établir en chaque conscience l'action personnelle ; « Dieu n'a fait personne pour n'être point à soi ; Dieu n'a pas fait le pouvoir pour posséder les intelligences et les volontés ; mais pour qu'il les instruisse, pour qu'il les excite et les aide à bien faire. Tout l'homme doit être son propre auteur : cela signifie qu'il doit s'*augmenter lui-même* (1). »

Si l'éducation, dit Mgr Dupanloup, est avant tout une œuvre de respect et d'autorité, elle est

obligations de l'honnête homme, aux lois de l'humanité, de la reconnaissance, de l'amitié, ils s'en indignaient et savaient très bien les signaler et les flétrir dans leurs annales. On les voit sans cesse placer les vertus naturelles, les services rendus à la cité, à la société humaine à côté de ces merveilles de la pénitence et de l'amour de Dieu qu'ils ont si soigneusement enregistrées, et l'on aime à suivre, à travers les âges, la nombreuse série de moines aussi actifs que pieux, aussi courageux que fervents, à qui revient de droit le court et noble éloge décerné par la Chronique saxonne à un abbé qui se distingua pendant les orages de la Conquête normande : « Ce fut un bon moine et un honnête homme, aimé de Dieu et des honnêtes gens (*). »

(*) *Les Moines d'Occident*, Introduction, p. xli.

(1) Abbé Rouillot, *Études sociales*, 1^{re} série ; chez Pousielgue.

donc aussi une œuvre de formation personnelle. S'il faut que l'enfant obéisse et respecte ses maîtres, il faut aussi qu'ils lui apprennent à bien penser, à bien vouloir et à bien agir par lui-même.

En éducation, les difficultés abondent : c'est une navigation entre tant d'écueils ! Si l'autorité cède trop de ses droits, c'est le désordre et la révolte ; si elle serre trop les rênes, les enfants comprimés deviennent des dissimulés ou des automates, incapables, laissés à eux seuls, de porter le poids de la liberté et de la responsabilité.

« Il faut avant tout et comme premier but, nous » dit un auteur anglais, développer et diriger la » volonté de l'enfant, l'enrôler comme le principal » soldat, comme le plus efficace de tous les coo- » pérateurs dans l'éducation qu'on lui donne. On » ne peut être corrigé, perfectionné que par soi- » même ; l'initiative, le *self-government*, la règle » morale ne doit pas être appliquée du dehors, » mais surgir du dedans. »

Revenons à la vénérée fondatrice.

La douloureuse maladie de la Mère Olympe avait coïncidé avec la mort de Sœur Marguerite.

« La tumeur dont je souffre, demanda-t-elle un

» jour au médecin, pourrait-elle dégénérer en
» cancer? — Cela se pourrait, lui fut-il répondu,
» mais alors ce sera la volonté de Dieu. —
» J'aime cette sainte volonté, répliqua énergi-
» quement la Mère Olympe. » Et son assistante
d'alors (1) qui nous citait cette parole, ajoutait
avec la simplicité qui s'ignore : « En l'entendant,
je me disais : Moi aussi je voudrais l'aimer cette
sainte volonté! »

On ne l'entendit jamais se plaindre. Oubliant
ses souffrances, elle allait jusqu'à en plaisanter :
« Le mal ne dit plus rien; il est comme un
mouton. »

Pendant les absences de l'abbé Langrez, les
sœurs étaient quelquefois privées de la sainte
Messe. La Mère Olympe « dont la foi se nourris-
sait de tout, » baisait alors son alliance, dévotion
qui lui était familière, en disant : « Qu'il est bon
de vous être uni, ô divin Époux! Tout est profi-
table à l'âme qui vous aime. »

Le cœur, disait-elle encore, sait toujours adorer.

Cette adoration, elle souhaitait vivement l'établir

(1) La Sœur Sainte-Thérèse.

en réalité et sans interruption. Toutes les ardeurs
de son âme s'en allaient vers le Dieu du taber-
nacle. Il ne lui fut pourtant pas accordé de satis-
faire ici-bas cette seule et sublime ambition de
toute sa vie. C'était une grâce qu'elle devait faire
descendre du ciel sur sa chère maison. Huit jours
seulement après sa mort, l'adoration devint abso-
lument perpétuelle, car jusque-là elle n'avait pu
être prolongée au-delà de deux heures du matin.

Combien la sainte fondatrice souhaitait de passer
aux pieds de Jésus-Christ une de ces heures de
nuit! Parfois, l'abbé Langrez mettait des bornes
à ses désirs, et après quelques jours de « priva-
tions, » on la voyait aller solliciter humblement
la permission de reprendre son heure.

Ce puissant amour pour l'Eucharistie se mani-
festerait sur son visage, qui était éclairé d'une joie
céleste, les jours où le Saint-Sacrement était exposé.
Les sœurs en étaient frappées et se le disaient
tout bas.

Ce même amour pour Jésus-Christ lui inspira
encore de terminer tous les exercices de piété par
cette prière, élan du cœur et de la reconnais-
sance : « Loué, aimé, adoré soit le Très-Saint-

Sacrement de l'autel — A jamais ! » Ce cri du cœur, ce souhait de séraphin, doit retentir harmonieusement, dans le silence et le mystère du tabernacle, en Celui qui est là, vivant et personnel, vraiment Dieu et vraiment homme dans l'unité de sa divine personnalité.

Jésus-Christ et les pauvres étaient ses deux grands attrait. Nous le voyons dans une lettre que, quatorze mois avant sa mort, elle écrivait à M^{lle} Joséphine L., qui demandait son admission dans la nouvelle communauté.

« ... Je désire que le Seigneur qui vous a
» donné ce saint désir le confirme en vous. Venez
» donc au plus tôt dans sa maison vous unir aux
» adoratrices.

» Il est bien doux, je vous assure, d'être choisie
» pour réparer les outrages que Jésus reçoit dans
» le Saint-Sacrement. Il est, selon moi, bien doux
» aussi ce glorieux titre : « Servante des pauvres. »

» Recevez, Mademoiselle, l'assurance du désir
» que j'ai de vous connaître et de devenir votre
» sœur dans le cœur de Jésus.

» Votre servante,

» Olympe DE MOËLIEN. »

De si vives aspirations vers Dieu devaient être bientôt pleinement exaucées. L'appel définitif se fit entendre. Au squirre qui la clouait à la croix, s'ajouta une fluxion de poitrine.

Dans ces derniers jours de souffrance, elle refusa absolument de revoir sa famille, même M^{me} de Kerret, malgré sa grande affection pour celle qu'elle appelait toujours sa « chère fille. » — « J'ai fait à Dieu, dit-elle, le sacrifice de ma famille, je veux mourir au milieu de mes sœurs. » Elle exprima le désir d'être enterrée dans la même tombe que Marguerite Le Maître.

M^{gr} Graveran vint la voir. Dans sa surprise et sa reconnaissance, elle lui dit : « Quel honneur vous faites, Monseigneur, à une pauvre fille de la Providence ! Je ne mérite pas cette faveur. »

De son lit, elle pouvait apercevoir le tabernacle, et ses yeux y étaient toujours fixés, appelant de tous ses désirs le divin Sauveur, qui venait souvent s'offrir à elle dans la communion.

« N'y a-t-il plus de remède pour moi, demandait-elle au médecin ? — Non, Madame, il n'y en a point. » Aussitôt, renouvelant le sacrifice de sa vie qu'elle avait déjà plusieurs fois fait à Dieu, elle

se prépara par un redoublement de ferveur à paraître devant Lui. Ce moment ne tarda pas.

Le soir qu'elle reçut l'Extrême-Onction, elle n'avait pas de mots pour exprimer sa vive espérance de voir enfin Celui qu'elle avait tant aimé. Elle souffrait pourtant beaucoup, mais la joie dominait. « Qu'on est heureux, disait-elle, de mourir dans un couvent, on meurt dans la maison du Seigneur ! »

Dans ces suprêmes instants, elle offrit à Dieu ses souffrances pour obtenir à ses sœurs « *l'esprit et l'amour de la règle.* »

A neuf heures du soir, elle dit à la sœur Saint-Arsène : « Adieu, ma chère amie, faites prier pour moi : je vais mourir cette nuit. Quelle belle nuit ! »

La foi avec sa toute-puissance, l'amour avec ses rayons ardents, le recueillement d'une adoration séraphique faisaient une auréole à la sainte mourante.

Elle parla peu à partir de ce moment. Mais vers six heures, s'adressant subitement à son assistante : « Sœur Reine, suis-je en agonie ? — Oui, ma Mère ; unissez-là à celle de N.-S. — Donnez-moi mon crucifix. » — Et le saisissant entre ses mains

jointes, elle le baisa avec transport jusqu'à la fin.

A sept heures, l'abbé Langrez la quitta pour aller célébrer à son intention le saint sacrifice ; mais il revint bientôt lui faire ses recommandations pour le ciel et lui suggérer ces pensées et ces sentiments qui sont les derniers de la terre.

A huit heures moins dix minutes, dans un calme parfait, elle s'endormit dans le Seigneur. La Mère Sainte-Thérèse lui ferma les yeux. C'était le 13 décembre 1843.

Ainsi quitta-t-elle à cinquante-sept ans sa chère famille religieuse, en lui laissant l'impérissable exemple de ses vertus.

La mort cause ordinairement quelque effroi, surtout aux enfants ; il n'en fut pas ainsi de notre bonne et regrettée Mère, dit le manuscrit des sœurs. Les plus petites se plaisaient près d'elle et ne se lassaient pas de la considérer. On y respirait une sorte de paix et de joie céleste.

Son corps fut exposé pendant plusieurs heures à la grille du chœur, afin de contenter la piété publique, qui faisait instance pour la voir.

Ses obsèques furent faites, comme elle l'avait désiré, en toute simplicité et pauvreté. Mais le

clergé, en grand nombre, donna par sa seule présence, une véritable solennité à la funèbre cérémonie.

Par respect pour sa volonté dernière, la Mère de Moëlien fut inhumée avec Marguerite Le Maître, sa servante. Sur sa tombe, une simple croix de bois portait ces paroles : « Elle a passé en faisant le bien. »

Chacun répétait : c'est une sainte ! « Je n'ai jamais été si touché à aucun enterrement, disait quelqu'un, tout le monde y pleurait. »

Bien grande surtout était l'affliction de la communauté. Elle se composait alors de onze sœurs de chœur, de quatre sœurs coadjutrices et de soixante-dix enfants.

L'abbé Langrez sentit cette perte plus que personne. Près du lit de mort, prosterné aux pieds du crucifix, il avait adoré la divine volonté et s'était relevé plein de courage.

Le 21 décembre Mgr Graveran vint présider à l'élection d'une supérieure. Le premier acte de la nouvelle élue fut, par le conseil du fondateur, de rendre l'adoration absolument perpétuelle, pour accomplir le plus grand désir de la Mère Olympe.

Toutes les sœurs en furent heureuses, et Dieu a béni leur dévouement. Depuis lors, elle s'est faite sans interruption, jour et nuit.

L'année suivante, l'abbé Langrez tomba malade au retour d'un voyage à Saint-Servan. Ne pouvant aller jusqu'à elles, les sœurs vinrent à lui. Ses paroles empruntaient à la souffrance une autorité et une pénétration singulières. — Il fut si heureux de revoir sa chère famille qu'il lui dit : « Je suis » disposé à vous accorder tout ce que vous me » demanderez. » Cette demande, quelle sera-t-elle ? Sera-ce quelque relâche à l'observance de la règle ? Une trêve dans le lever de la nuit ? Un jour de repos et de douce joie ? — Ce fut l'autorisation d'ajouter à l'office récité chaque jour, le *Te Deum* et le *Benedictus*.

Le second désir exprimé par les sœurs fut de donner le nom de Père à celui qui l'était à tant de titres. Le troisième, d'avoir un nom de religion au lieu de leur nom de famille.

Aussitôt guéri, l'abbé Langrez mit tous ses soins à compléter la règle et s'aider des conseils du P. de Saint-Alouarn et de son ami, l'abbé Jean-Marie de Lamennais, qui lui écrivit la lettre suivante :

« C'est une grande consolation de pouvoir faire
» un peu de bien en passant par ce triste monde.
» Vous jouissez de cette consolation-là et Dieu
» bénit vos œuvres d'une manière admirable.
» Qu'il en soit loué et remercié dans le ciel par
» les saints anges des petits enfants dont vous êtes
» devenu le second père ! Pour que votre œuvre
» se consolide, il faut que les personnes qui s'y
» consacrent fassent des vœux, qu'elles aient une
» règle. On imprime en ce moment celle que j'ai
» donnée à mes filles de Saint-Brieuc, et dont j'ai
» revu, corrigé et augmenté les articles depuis
» seize ans, à mesure que l'expérience m'instrui-
» sait. Je vous en offre bien volontiers un exem-
» plaire, afin que vous preniez tout ce qui peut
» vous convenir, en évitant toutefois, de copier
» mot pour mot, non à cause de moi, mais à cause
» de mes filles, dont cette œuvre est la propriété,
» plutôt que la mienne. Je serai heureux d'avoir
» contribué pour quelque pauvre petite chose, au
» bien qui se fait par vos soins à Quimper.

» Je vous adresse aussi un exemplaire de la
» règle des Frères. Parmi les instructions qui com-
» posent la majeure partie de ce recueil, peut-être

» en rencontrerez-vous qui vous seront utiles.
» Usez-en comme il vous plaira, regardez-les
» comme à vous et n'ayez à cet égard aucun
» scrupule (1). »

La *Règle* fut donc revue avec soin. Mais le prudent supérieur attendit encore l'épreuve de l'expérience et du temps, avant de solliciter pour elle l'approbation épiscopale. D'ailleurs, rien ne pressait : le fondateur n'avait qu'à se louer de l'excellent esprit qui animait les sœurs, de leur vaillance et de leur abnégation religieuses. Parfois il se plaisait à dire : « Avant qu'il y eût une règle écrite pour cette petite congrégation, il en existait une avec laquelle je maniais toutes les volontés : « Obéissance prompte et sans réplique ou pas de communion. »

En 1844, la nouvelle congrégation, alors appelée Providence, reçut un legs généreux de la comtesse de Chabrol (2), née du Haffont. Veuve et sans enfant, elle voulut, à sa mort, venir en aide à l'œuvre

(1) Lettre inédite.

(2) Le comte de Chabrol fut conseiller d'État et ministre de Louis XVIII.

qui lui paraîtrait, à Quimper, le mieux mériter ses sympathies.

M. de Chamaillard, interrogé à ce sujet, lui parla de l'orphelinat de l'abbé Langrez qu'il avait vu se développer dans des conditions si difficiles et si touchantes.

Sur ces renseignements, la comtesse de Chabrol légua à « l'hospice-providence » un don qui arrivait bien à propos, pour la pauvre maison.

Mais ce mot *hospice-providence* attira l'attention des administrateurs de l'hospice civil et causa quelques contestations. Il fallut prouver que la maison de la Providence était seule de ce nom à Quimper, et bien celle qu'entendait désigner la testatrice. Pour faire reconnaître, par le Gouvernement, les droits de la congrégation et s'entendre aussi avec les héritiers, l'abbé Langrez dut se rendre à Paris. Il fut assez heureux pour s'y trouver avec M. de Chamaillard, qui, toujours dévoué aux intérêts de la congrégation, l'aïda de son savoir et de son expérience des affaires.

Grâce donc à sa charité, la comtesse de Chabrol ne pourra jamais être oubliée : elle vit dans le cœur et la reconnaissance des sœurs.

Avant de quitter Paris, l'abbé Langrez alla voir M. Féli de Lamennais, qu'il avait connu et aimé. Il en reçut un bon accueil et l'invita à venir avec lui passer quelque temps à Quimper. L'invitation ne fut pas repoussée ; mais, au moment de partir, il trouva la porte de M. de Lamennais soigneusement fermée. Le malheureux révolté contre l'Église avait trouvé des chaînes...

L'abbé Langrez dut reprendre seul et bien affligé le chemin de la Bretagne. Il parla de son chagrin et de sa démarche à son fidèle ami, au frère malheureux, qui lui répondit la lettre inédite que nous allons citer.

« Ploërmel, le 5 mai 1845.

» TRÈS CHER AMI,

» Un de mes frères, auquel M^{lle} Pauline de la
» Villemarqué avait écrit au sujet de son petit
» protégé, lui a répondu il y a peu de jours, et lui
» a fait connaître les conditions à remplir par cet
» enfant pour être admis : nos charges si nom-
» breuses et si pesantes ne nous permettent malheu-
» reusement pas de le recevoir gratuitement : nous

» ne pouvons d'ailleurs montrer des états qu'à un
» très petit nombre d'enfants et, en général, nous
» n'accordons cette faveur qu'à ceux qui ont passé
» un certain temps en pension ici.

» Je vous félicite du gain de votre procès, et
» surtout que vous l'avez gagné sans plaidoirie :
» dans ce temps-ci, il est rare que les affaires
» du genre de la vôtre s'arrangent de cette ma-
» nière-là, quand surtout il s'agit des établisse-
» ments religieux.

» Hélas ! ce que vous me dites de mon pauvre
» frère m'était déjà connu ! De pareils égarements
» sont prodigieux et je ne puis y penser sans que
» mon cœur se brise : la prière est ma seule con-
» solation et ma seule espérance !

» Notre bon M. Ruault est loin d'avoir mon
» humeur voyageuse : cependant je sais combien
» il serait heureux de vous voir chez vous, et
» plus d'une fois je l'ai engagé à faire ce petit
» pèlerinage. *La dévotion* ne manque pas, mais pour
» lui, sortir de Ploërmel, ce n'est pas une petite
» affaire. — Il n'en est pas de même de votre ser-
» viteur : j'arrive de Paris, et sous très peu de
» jours je roulerai de nouveau par les grands che-

» mins. Si je vais au ciel, comme je l'espère,
» j'aurai fait bien des lieues avant d'arriver.

» Adieu, mon bon ami, je vous embrasse *ex toto*
» corde.

» L'abbé J.-M. DE LAMENNAIS. »

En cette même année 1845, la *Règle* des sœurs fut approuvée par Mgr Graveran. Depuis peu, la congrégation jouissait aussi d'une existence civile : elle avait été reconnue par le Gouvernement, sous le titre d'Adoration perpétuelle, définitivement adopté. C'est le nom que nous donnerons désormais à la congrégation.



CHAPITRE XV

SOINS SPIRITUELS ET TEMPORELS DE L'ABBÉ LANGREZ
POUR LES RELIGIEUSES — TRANSLATION A LA CHA-
PELLE DE L'ADORATION DU CERCUEIL DES FONDA-
TRICES — DISCOURS DE L'ABBÉ DUFEIGNA.

F AIRE des saintes ! Tel était l'idéal que l'abbé Langrez poursuivait en chacune de ses religieuses, et, pour y atteindre, il leur disait : « Si vous n'êtes pas des saintes, vous n'êtes rien ; non, vous n'êtes rien. Vous n'êtes pas du monde, puisque vous y avez renoncé ; vous n'êtes pas religieuses, puisque vous n'en avez que l'habit. Vous n'êtes que des bonnes d'enfant. »

« Observez la règle, toute la règle, mais rien que la règle, » leur disait-il souvent. Tel était le précepte et le moyen, selon lui, d'acquérir la perfection religieuse. « Je suis exigeant, avait-il,

— 171 —

parce que je désire voir les sœurs parfaites... » Il disait encore, parfois, avec une sorte d'orgueil paternel : « Je ne ménage pas mes bonnes têtes ; je sais de quoi elles sont capables. »

Toutefois, son zèle était toujours accompagné d'une bonté vigilante. Il recommandait aux sœurs de prendre soin de leur santé : « Votre santé n'est pas à vous ; elle est à Dieu, aux enfants, à la communauté. » S'il remarquait un visage fatigué : « Ma sœur, disait-il, je vous ordonne, je vous ordonne, entendez-vous bien, de demander à l'économe du vin de ma cave. » — Or, sa cave, dont il faisait, le cas échéant, si grand état, contenait à sa mort trente-huit bouteilles de vin.

Une autre fois, c'est une jeune novice, appuyée contre un arbre, qu'il signale comme souffrante à la Mère du noviciat. « Il faut, dit-il, lui porter le vin de Malaga reçu en cadeau, afin de hâter sa guérison. »

Il disait encore aux religieuses : « Tout ce qui est ici n'est ni à vous ni à moi ; c'est aux pauvres. Prenez donc bien garde de laisser perdre la moindre chose, pas même un bout de fil. Vous devez être les économes des pauvres. Pour moi, ajoutait-il,

je ferais même vendre les vases sacrés pour les nourrir, si c'était nécessaire... »

Cet esprit de pauvreté était observé même à la chapelle, où il ne permettait que le luminaire suffisant. « Dieu sait bien, disait-il, que c'est la chapelle des pauvres; il faut par des prières ardentes remplacer la flamme des cierges. »

L'allée de peupliers parallèle à la rivière était la promenade habituelle des sœurs. Quelques-unes eurent l'idée d'en marquer les extrémités par une croix et une statue de la sainte Vierge, pour aller, disaient-elles, de Jésus à Marie. Cette idée plut à l'abbé Langrez, qui aimait à entretenir par tous les moyens les sentiments religieux de sa chère famille. Elle fut bientôt réalisée. Une croix avec un grand Christ fut plantée solennellement à la clôture d'une retraite. Et depuis, chaque vendredi saint, les sœurs vont en procession adorer cette croix et renouveler leur vœu d'obéissance, en lisant l'inscription : « *Jésus obéissant jusqu'à la mort de la croix, rendez mon obéissance semblable à la vôtre.* »

Ce symbole et ce gage de résurrection et de gloire domine maintenant le cimetière des sœurs

qu'elles obtinrent plus tard (en 1859) d'avoir dans leur enclos.

L'abbé Langrez se plaisait à répéter souvent aux sœurs qui avaient des difficultés avec les enfants, ce qu'il disait à Marguerite Le Maître au début de la fondation : « Prenez courage et rappelez-vous les paroles de saint François-Xavier : Il n'aurait pas regretté d'être allé aux Indes pour gagner à Dieu une seule âme. Dites-vous donc : l'œuvre n'aurait-elle fait éviter qu'un seul péché, que nous devrions nous estimer heureuses. »

Nous ne saurions trop nous dire chaque jour que le salut aussi bien que la perfection sont œuvres de volonté. — Que faut-il faire pour devenir une sainte, demandait un jour la sœur de saint Thomas d'Aquin à ce grand docteur ? — *Le vouloir.* « Il dépend donc de nous non seulement de nous sauver, mais de nous rendre dignes d'être reçus dans une de ces demeures de la maison de notre Père, où on le connaît de plus près, où on l'aime plus ardemment, où on l'approche plus souvent, où les joies accidentelles du paradis sont plus vives, où l'on voit tout de plus haut, où l'on comprend tout plus parfaitement, où, pour tout dire en

un mot, notre félicité plus intense chante plus haut les louanges de son Créateur (1). »

Assurément, c'est bien ce bonheur au-dessus de tout entendement et de toute parole que s'efforcent de conquérir chaque jour les sœurs par la pratique fervente des vertus religieuses.

En toute circonstance, l'abbé Langrez leur recommandait le calme et le silence. Le moyen de calmer les enfants, même dans leur grande dissipation, n'est pas de parler, disait-il. Conservez votre sang-froid, ne parlez pas du tout si cela se peut, surtout si vous vous sentez émues. Mais il recommandait aussi fortement de ne point laisser passer une désobéissance : « Vous seriez blâmables, si, pour vous épargner la peine de les reprendre, vous laissiez parfois les enfants faire ce qu'elles veulent ; mais aussi sachez saisir l'occasion, et attendre par exemple que la colère de l'enfant soit passée pour la corriger plus efficacement.

» Il faut bien les convaincre que leur vie doit être toute d'abnégation et leur donner pour exemple

(1) *Entretiens aux femmes du monde*, princesse de Sayn Wittgenstein.

celle de Notre-Seigneur qui a été toute d'obéissance jusqu'à sa mort. »

Il voulait que les sœurs conservassent leur dévouement et leur affection pour les enfants qui, les ayant quittées, n'avaient pas de plus grande joie que de revenir près de leurs Mères : « Ayez, mes sœurs, toujours grand soin de ces enfants ; soyez bonnes pour elles ; recevez-les avec joie, promenez-les au jardin ; attirez-les près de vous par votre zèle et votre douceur. Que votre charité s'augmente, s'il se peut, à leur égard ; aimez-les comme de vraies mères ; soutenez-les par vos conseils, afin que les bons principes puisés dans cette maison soient conservés par elles au milieu du monde. »

Son dévouement s'affirmait sans cesse dans les grandes comme dans les petites choses. — Un jour qu'il visitait une sœur malade, il lui demanda si elle n'avait pas faim. Elle lui répond que non, ayant la fièvre. — Mais, ma sœur, n'avez-vous donc pas faim de la Sainte-Eucharistie ? — Je n'osais vous exprimer ce désir éprouvé bien des fois, parce que vous êtes souffrant. — Ma sœur, ne craignez jamais de me causer quelque fatigue quand il s'agira du bien de votre âme.

En effet, il était le serviteur de tous; et c'était le titre qu'il se donnait le plus volontiers. Sa réponse ordinaire aux saluts des sœurs et des enfants était : « Serviteur. »

Ses soins s'étendaient à tout. Ainsi, il tenait à faire blanchir chaque année une partie de la maison, disant : « Il faut égayer la cage de l'oiseau. » La belle tenue d'une maison a une influence morale qu'il savait apprécier. C'est un fait que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister, suivant leurs nuances; aussi lorsque le ciel veut donner une belle journée à la terre, il colore les nuages des teintes les plus joyeuses et les plus charmantes.

Dieu n'a-t-il pas encore prodigué, dans la Création, les fleurs pour nos yeux, les chants pour l'oreille, les tapis de verdure à nos pieds, afin que chaque sens ait sa part aux bienfaits et que les mille bontés divines nous provoquent incessamment à l'action de grâces?

De temps à autre, l'abbé Langrez demandait aux sœurs coadjutrices si rien ne leur manquait; et à leurs réclamations il répondait : Vous faites bien de me prévenir. J'aime mieux cela que des

plaintes ou des murmures. Il ne supportait pas les murmures.

Souvent il recommandait à ses religieuses la parfaite indifférence enseignée par saint Ignace. Cette indifférence, disait-il, facilite l'obéissance : « Je ne vois rien au-dessus de l'obéissance religieuse. » Et il citait, à ce sujet, les paroles d'une bienfaitrice de l'Adoration, qui définissait la vie religieuse « une abnégation continuelle de la volonté, » et aussi l'exemple de M^{me} Acarie obéissant à sa fille, devenue sa supérieure, et l'appelant son Jésus pour montrer que c'était bien à J.-C., en sa personne, qu'elle obéissait.

La supérieure avait un tableau de Saint-François Xavier qui était un sujet d'envie pour les sœurs. L'abbé Langrez demanda un jour quelles étaient celles qui n'avaient point exprimé le désir de l'avoir. Il en trouva une seule, sœur Sainte-Pélagie, à qui il le fit remettre, pour apprendre aux autres qu'elles ne devaient rien demander.

Une autre sœur, envoyée à la maison de Brest, ne pouvait retenir ses larmes en quittant le berceau de sa vie religieuse. L'abbé Langrez, qui était du voyage, essaya de la consoler; mais ne pouvant

réussir à son gré, il finit par cet argument :
« N'êtes-vous pas honteuse de pleurer ainsi ?
Regardez ces pauvres bêtes qui nous traînent...
Malgré leur lourde charge elles avancent toujours,
et encore on les bat, si elles ne vont pas assez
vite. Elles ne grimacent pas pour cela ; elles
ne pleurent pas, elles obéissent, et vous ne pour-
riez pas les imiter !... »

Le fondateur était d'une particulière bonté pour
les novices. Il sentait le sacrifice qu'elles avaient
fait en quittant leurs familles et le leur adoucissait
par les plus délicates attentions. Quand les cir-
constances le conduisaient dans le voisinage des
parents d'une religieuse, il ne manquait pas de les
voir. « A son retour de Morlaix, où il prêcha le
carême de 1859, il me fit appeler, dit une sœur
alors novice, pour me donner des nouvelles de
mes parents : rien ne m'a été plus sensible. »

Cinq ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort
de la Mère Olympe. L'abbé Langrez et les sœurs
souhaitaient vivement d'avoir les restes précieux des
deux fondatrices. Tout était disposé pour les
recevoir à la chapelle et les autorisations avaient
été obtenues. Cette translation se fit solennelle-

ment au jour anniversaire lui-même (14 décembre
1848). De grand matin, les sœurs se rendirent au
cimetière pour présider à l'ouverture de la tombe.
La Mère Olympe fut retrouvée ayant encore les
mains jointes. Après avoir déposé ses ossements
dans le nouveau cercueil, on chercha ceux de Mar-
guerite. La sœur Sainte-Thérèse, qui l'avait si bien
aidée, eut la faveur de les réunir aux restes de celle
à qui, servante ou religieuse, Marguerite avait obéi.

Les habitants de Quimper et un clergé nombreux
se joignirent aux sœurs et aux enfants pour aller
chercher au cimetière le cercueil vénéré.

Les sœurs se disputaient le privilège de le porter,
elles l'entouraient, et leurs enfants venaient ensuite
former une garde d'honneur.

Le cortège, traversant une foule respectueuse,
arriva à la chapelle, ornée de tentures. Un cata-
falque y était disposé : des lumières, l'encens,
toutes ces marques d'honneurs, tous ces symboles
d'espérance que l'Église prodigue en mère à nos
douleurs.

L'abbé Langrez officia et jamais les prières litur-
giques ne furent dites avec plus de ferveur ni plus
d'émotion.

Le caveau était préparé en face de l'autel...

L'abbé Dufeigna, ami et protecteur de la congrégation, fit un discours dont nous nous félicitons de pouvoir citer quelque chose.

« MES SŒURS,

» N'attendez pas de moi ce qu'on appelle un
» éloge funèbre : j'en serais incapable... Aussi
» bien, ce n'est pas le but de la cérémonie qui
» nous rassemble : la louange est trop peu de
» chose. C'est pour l'exemple, c'est pour la consolation et l'édification de toutes les sœurs, c'est
» pour qu'en fixant les yeux sur cette tombe, elles
» retrouvent dans une double et sainte mémoire
» le but de leur Institut, l'intelligence de leur
» Règle, l'esprit de ferveur et d'amour qui doit les
» animer.

» Ce que furent vos deux premières supérieures, vous devez l'être, votre vie tout entière
» appartient à l'œuvre sainte à laquelle elles se
» sont consacrées.

» ... Dans une position sociale bien différente,
» puisque, dans le monde, l'une était la maîtresse
» et l'autre la servante, elles étaient toutes deux

» à la disposition du Seigneur par une longue habitude du dévouement poussé jusqu'à la plus
» complète abnégation.

» La Providence choisit pour première fondatrice celle qui avait une longue pratique de
» l'office de Marthe. Elle réunit des orphelines, en
» devint la mère, aidée par de pieuses compagnes
» et sous la direction d'un prêtre qui aimait son
» Maître et, vous me permettrez de le dire, qui
» lui était agréable, puisqu'il a servi d'instrument
» pour sa gloire.

» Mais, pour qui connaît le culte parfait du divin
» Maître, l'œuvre n'est pas complète : où est donc
» Marie ? L'adoration était précisément le grand
» attrait de celle qui était la maîtresse et devint la
» seconde fondatrice.

» Telle est l'histoire abrégée de votre Institut,
» la pensée fondamentale que vous lirez chaque
» jour sur cette tombe ; et c'est ainsi que s'est
» trouvée complètement réalisée la grande œuvre
» que la miséricorde de Dieu voulait fonder et perpétuer dans ce diocèse. Oui, grande œuvre
» assurément, culte complet de J.-C., resté parmi
» nous de deux manières : dans l'Eucharistie

» pour être adoré et possédé, pour se donner
» à nous ; dans la personne des pauvres pour
» être servi et pour recevoir.

» Donner et recevoir ! N'est-ce pas, mes Sœurs,
» le doux commerce qui fait le charme de la vie ?
» On se plaît à recevoir d'une personne aimée,
» on ne se plaît pas moins à lui donner, et c'est
» la continuité de ces relations qui entretient,
» fortifie et console les amitiés pures de cette vie.

» Eh bien, tel est l'admirable commerce que
» J.-C. a voulu entretenir avec ceux qui l'aiment.
» D'abord, il se donne lui-même dans l'Eucha-
» ristie : sa charité peut-elle aller plus loin ? Et
» pour recevoir et nous permettre d'être ses bien-
» faiteurs, il est encore parmi nous dans la per-
» sonne des pauvres. Rendre service à Dieu
» même, prendre soin de lui, le rendre notre
» obligé, quel bonheur pour qui aime !

» Mes Sœurs, prendre soin de Jésus enfant,
» travailler pour donner du pain à Jésus orphelin
» et dénué de tout, n'est-ce pas votre vie entière
» et l'office de Marthe dans cette maison ?

» Puis, venir aux pieds de Jésus pour l'adorer,
» pour recevoir ses grâces, pour le recevoir Lui-

» même, n'est-ce pas là votre règle et la vie de
» Marie ? »

Par esprit de pauvreté, le marbre d'une com-
modé de la Mère Olympe fut la pierre tombale
des fondatrices, sur laquelle on lit cette inscrip-
tion :

MARGUERITE LE MAITRE

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DE CETTE MAISON

Décédée le 27 mai 1837

MARIE OLYMPE DE MOËLIEN

SECONDE SUPÉRIEURE

Décédée le 13 décembre 1843

Unam petiit a Domino

Hanc requiram ut inhabitem in domo

Domini omnibus diebus

Translatæ 14 decembris 1848

C'est devant cette tombe bien-aimée qu'est
placé, à Quimper, le prie-Dieu où les sœurs sont
nuit et jour en adoration.



CHAPITRE XVI

APOSTOLAT DE L'ABBÉ LANGREZ — SA CHARITÉ —
TRAITS TOUCHANTS DE CETTE CHARITÉ — SOINS
QU'IL PREND D'INSTRUIRE ET DE FAIRE AIMER LA
VERTU.

DE 1834 à 1845, l'abbé Langrez continua à donner de fréquentes missions, tout en s'employant avec zèle pour les sœurs de l'Adoration et leurs jeunes pupilles.

Sa parole pleine d'onction et de charité touchait les cœurs et y portait la grâce du repentir.

C'est un jour un chef de famille dont la conversion en détermine plusieurs autres et qui vient le remercier, les larmes aux yeux, du bonheur dont il jouit; une autre fois, un étranger en visitant la cathédrale l'aperçoit, attiré vers le saint vieillard, il lui demande un entretien, se réconcilie avec

— 185 —

Dieu et dit qu'il n'oubliera jamais ce jour, l'un des plus beaux de sa vie.

On ne saurait dire le nombre de conversions qu'il a faites, ni celui des retraites prêchées par cet intrépide missionnaire : au grand séminaire, dans les collèges (1), au Sacré-Cœur de Quimper (2), au couvent des Ursulines de Quimperlé où son confessionnal est tellement assiégé qu'on essaye vainement de répartir les retraitants : « Si nous ne pouvons pas nous confesser à l'abbé Langrez, nous ne ferons pas de retraite; » enfin, à l'hospice de Brest où il donna pendant dix-sept ans la retraite annuelle des religieuses. Non content de se dévouer ainsi, il allait encore s'adresser aux plus malheureux et aux plus délaissés. Combien de fois n'a-t-il pas dit cette parole qu'on nous rapporte de

(1) Entre autres, à celui de Lesneven, le P. Hervian déclarait que l'abbé Langrez l'y avait converti, étant élève.

(2) En 1840, pendant une retraite qu'il donnait aux élèves du Sacré-Cœur de Quimper, il perdit sa mère. Aux premiers moments, il répandit beaucoup de larmes, et se jetant aux pieds d'un crucifix, il s'écria : « Ma mère n'est plus ! Mon Dieu, je n'ai plus de mère ! » Puis reprenant courage, il continua son labeur avec le même zèle et le même oubli de lui-même.

lui : « Aujourd'hui, j'ai passé ma journée à l'hôpital, au refuge et au bain ! »

La charité était sa vertu de prédilection ; il ne souffrait pas qu'on y portât la moindre atteinte. On l'a vu reprendre sévèrement une personne médisante qui n'avait pas tenu compte d'un premier avertissement.

Cette charité s'étendait à tout. Éclatait-il un incendie ? Il courait aux secours, arrivait un des premiers et partait avec les derniers.

Un jour, à Quimper, un homme en fureur jetait par la fenêtre tout ce qui lui tombait sous la main, tandis que dans la rue sa femme pleurait avec ses trois petits enfants. L'abbé Langrez s'arrêta devant ce spectacle ; son regard tomba sur le coupable qui, tout à coup saisi de regret, lui dit : « Confessez-moi. » — « Mon ami, si je ne me trompe, vous n'étiez pas tout à l'heure occupé à votre examen de conscience. Il faudra en prendre le temps. »

Jamais l'abbé Langrez n'était plus heureux que quand on lui rendait bon témoignage de ses enfants ; souvent après une journée de fatigue, il allait leur raconter le bien qu'il apprenait de celles qui avaient quitté la maison. Le fait suivant le fit pleurer de joie :

Une de ses orphelines fut surprise, dans sa famille, par un ami de son père, un catéchisme à la main. « Quoi ! à votre âge, lui dit-il, vous étudiez le catéchisme. — Je ne l'étudie plus, dit-elle, parce que je le sais ; mais je l'ouvre toujours avec plaisir. — Et cette feuille de papier ? — Vous pouvez en prendre connaissance. » C'était un commentaire de cette parole : « Hors l'Église pas de salut. » Il lut la feuille et sortit tout agité. Au lieu d'aller au théâtre ce soir-là, comme l'en priait un ami, il rentra chez lui. Il ne put retrouver le calme qu'après être rentré en grâce avec Dieu.

A ce récit, l'abbé Langrez disait : « Mes enfants sont des apôtres. Oui, le bon Dieu se sert souvent des plus petits moyens pour opérer des merveilles. »

A l'endroit de « ses enfants, » il était d'une susceptibilité maternelle. Ayant appris qu'une personne, par mégarde, n'avait pas répondu au salut de l'une d'elles, il lui demanda « bien humblement » comme une grâce, le bonjour pour cette enfant.

Il s'occupait toujours de leurs dispositions et leur demandait : « Comment êtes-vous ? — Très

bien, mon Père. — L'âme et le corps? » Si tout allait bien, elles répondaient un oui joyeux. Au cas contraire, elles baissaient la tête, et le bon Père adressait alors quelques paroles toujours efficaces.

« Voulez-vous que le Père vive longtemps, leur dit-il un jour? — Oui, mon Père. — Voulez-vous prolonger sa vie de dix ans? — Certainement, s'écrient-elles. — Eh bien, soyez sages. — Je vais vous dire ce qui m'a guéri à Brest : On était allé chercher le médecin qui ne se trouva pas chez lui. Dans cet intervalle, je reçus de bonnes nouvelles de mes enfants. Cela me fit un si grand plaisir qu'il y eut en moi une réaction; je ne sentis plus mon mal; j'étais guéri sans autre remède. »

Si le dévouement de l'abbé Langrez n'avait pas de bornes, ses enfants adoptives ne se montraient pas ingrates. Quand elles l'apercevaient, elles le priaient de venir dans les salles de travail. Il y manquait rarement. Sa présence soutenait leur courage, car, après Dieu, elles n'aimaient rien tant que leur bon Père.

Leur confiance en lui était si grande que dans les moments d'entêtement elles répondaient : « Je ne le ferai pas et j'irai le dire au Père. » C'est que

l'abbé Langrez les accueillait avec bonté et leur disait : « Mes enfants, venez toujours me trouver quand vous aurez du chagrin. » Il encourageait ainsi les confidences si utiles à la direction des âmes.

Un jour, il apprend que les enfants ne s'observent plus, qu'elles sont désobéissantes et bavardes. Il arrive au réfectoire à la fin du dîner, leur rappelle en de touchantes paroles l'obéissance de l'Enfant-Jésus et les exhorte à la soumission et au silence. Puis, levant les yeux au ciel, il se met à genoux et fait cette prière : « Vierge sainte, vous qui êtes particulièrement la mère des pauvres et des orphelins, vous savez à quelle intention j'ai fondé cet asile. J'y voulais faire connaître et aimer votre divin Fils. Et voilà qu'au contraire, on ne cesse de l'offenser.

» Faut-il donc que je voie ces mêmes enfants, nourries par sa Providence, s'unir à ceux qui l'outragent? »

Les larmes achevèrent sa prière, et non seulement les siennes, mais celles des maîtresses et des enfants prosternées dans le même sentiment.

Il aimait à surprendre par des visites inattendues;

il racontait à ses chères orphelines des histoires édifiantes, et même leur apprenait les chants de sa jeunesse pour animer leur récréation.

Chaque année, en mai, les sœurs et leurs élèves font une sorte de pèlerinage à la chapelle de la Mère de Dieu, à trois kilomètres de Quimper. C'est un jour de dévotion et de contentement. Mgr Pellerin, l'admirable apôtre de la Cochinchine, se trouvant une année à cette époque au couvent de l'Adoration, se rendit avec l'abbé Langrez et toute la communauté à la chapelle vénérée. La messe entendue, les sœurs et les enfants se groupèrent sur l'herbe, et là, à l'ombre des arbres, dans un lieu plein de silence, l'apôtre et le saint fondateur, contèrent des histoires, celles surtout de la mission lointaine à laquelle Mgr Pellerin consacrait une vie d'efforts et de souffrances. Le jeune auditoire fut si intéressé et si charmé que, dans un moment d'enthousiasme, il marqua ce lieu d'une pierre ornée de fleurs, humble menhir de la reconnaissance.

Que de faits touchants nous aurions à citer de la charité de l'abbé Langrez !

Un jour, c'était en 1847, on le vit entrer dans

la salle de travail, portant, comme Vincent de Paul, une enfant de quatre ans. Une autre plus âgée lui donnait la main. Ces deux orphelines étaient en haillons et couvertes de vermine. « Mes enfants, dit-il en entrant, voilà deux pauvres petites qui couchent sur la paille, dans une crèche. Que voulez-vous qu'elles deviennent ? — Les recevoir ici, fut le cri unanime. — Mais qui payera pour elles ? — Nous, nous, crièrent-elles toutes à la fois. — Et comment payerez-vous ? — Par notre sagesse. »

Cette monnaie plaisait beaucoup à l'abbé Langrez, et les pauvres enfants furent admises. La plus jeune était déjà très intelligente. Pendant la toilette que lui faisait une religieuse, chaque nouvel objet qu'on lui mettait excitait un joyeux étonnement. « Quoi !.. Pour moi !.. Encore pour moi !.. Tout cela pour moi ! » Elle se complaisait dans ces vêtements si beaux à ses yeux auprès de ses haillons, les montrait aux sœurs pour les faire admirer et caressait par mille gentilleses celle qui l'en revêtait.

Une autre fois, il s'agissait d'une petite vagabonde ramenée par les gendarmes. Cette enfant

était si malheureuse qu'elle s'était échappée la nuit, préférant mourir de faim que de retourner avec une belle-mère qui la battait. Conduite à l'abbé Langrez à qui on avait toujours recours en pareil cas, il fut touché de son malheur et l'amena encore à sa famille adoptive. « Mes enfants, dit-il, j'ai appris avec peine que vous gaspillez le pain et la nourriture qui ne vous plaisent pas : vous en privez ainsi d'autres enfants. Voici une petite fille très malheureuse ; nous la prendrons si vous voulez, mais à la condition que vous ne perdiez plus rien. Le promettez-vous ? — Oui, mon Père, dirent-elles spontanément. » Et l'enfant fut adoptée. Peu intelligente naturellement et d'un caractère difficile, elle finit pourtant par se laisser si bien conduire par ses « bonnes Mères de l'Adoration » (comme elle le disait avec reconnaissance), qu'on vit germer en elle les plus beaux sentiments.

Devenue domestique, sa conduite fut non seulement excellente, mais elle montra même le plus admirable dévouement à une famille éprouvée par un revers de fortune qu'elle voulut servir sans gages. Selon son désir, elle passa les dernières années de sa vie dans un couvent, chez les sœurs

de la Miséricorde, où elle a édifié tout le monde par sa grande piété et sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs.

Le Fondateur reçut un jour des mains d'une mère mourante une petite fille de dix ans à qui tout allait manquer sur la terre. Elle devint l'enfant privilégiée de son bienfaiteur, grandit en âge et en vertu et devint religieuse de l'Adoration. Envoyée à Recouvrance, l'abbé Langrez lui écrivit ces lignes : « Vous êtes ma petite fille ; je vous ai prise au berceau, élevée, puis mariée, et bien mariée. Soyez donc toute à Celui qui est jaloux de votre cœur et consolez celui de votre Père par votre ferveur et votre piété. »

Dans la rue, la bande joyeuse des enfants devinait d'instinct son cœur. Passait-il, elle courait à sa rencontre, lui souhaitant le bonjour, demandant à genoux sa bénédiction. Il posait sa main sur leur tête, et son regret était grand de ne pouvoir les amener toutes en sa maison. Il ajoutait souvent l'aumône aux caresses ou réparait les malheurs des petits étourdis. L'un d'eux, courant vers lui une écuëlle à la main, la brisa ; mais une pièce de monnaie répara vite le malheur... et la gronderie maternelle fut évitée.

C'est à l'œuvre que nous devons reconnaître les vrais amis de la classe pauvre et souffrante.

D'autres prodiguent les belles paroles, les longues tirades humanitaires. Ils parlent de fraternité pour tirer profit de leur prétendu dévouement, et c'est tout ! Les autres, au contraire, ouvriers de la charité, se donnent eux-mêmes et se sacrifient en se taisant.

L'abbé Langrez voulait surtout que ses enfants fussent sérieusement instruites de la religion, et lui-même leur faisait le catéchisme jusqu'à la dernière année de sa vie, malgré sa faiblesse et ses infirmités. Le temps consacré à les instruire lui paraissait si court, que souvent il le prolongeait au delà d'une heure. Les enfants ne s'en plaignaient pas. Il savait les intéresser en les instruisant. S'agissait-il de les admettre à la première communion, il redoublait de soins et de vigilance, les examinait à plusieurs reprises, et ne les admettait à ce grand acte que si elles le méritaient par leur instruction et par leur bonne conduite.

Il voulait aussi que les sœurs fissent aux enfants l'analyse de chaque mot du catéchisme. Il s'agissait une fois d'une leçon sur le paradis : « Que

signifie le mot *paradis*, demanda-t-il ? » Personne ne répondait. Alors le Père de faire des reproches aux sœurs : « Pardonnez, dit une enfant en se levant, ce n'est pas la faute de nos Mères si nous ne le savons pas ; on vient de nous dire que *paradis* signifie *jardin*. »

Une autre fois, dans la pauvre maison de Recouvrance, l'abbé Langrez entra un soir dans la salle de travail, et toutes les enfants de l'entourer. Après les avoir regardées avec une grande bonté : « Aujourd'hui, mes enfants, je puis tout vous dire, puisque Dieu a béni ma peine : j'ai été sur le point de vous rendre à vos familles ; mais je ne pouvais m'y résoudre, je pensais à vos âmes... Combien vaut une âme, mes enfants ? » Il y eut un moment de silence, puis l'une des plus petites de répondre : « Le sang d'un Dieu, mon Père. » (Sa figure s'illumina.) « Oui, mes enfants, chacune de vos âmes vaut le sang d'un Dieu, voilà pourquoi il m'eût été si pénible de vous voir exposées au danger de la perdre. Mais soyez tranquilles, j'ai trouvé un terrain pour bâtir ; nous n'avons pas d'argent, il est vrai, mais vos maîtresses iront quêter. »

« Prenez garde, mes enfants, leur disait-il encore,

on ne reçoit pas les grâces de Dieu impunément. Si vous n'en profitez pas, vous deviendrez pires. » C'était à propos du sacrement de Pénitence qu'il s'exprimait ainsi.

Pas de changement, pas de contrition était encore une de ses maximes, ainsi que les suivantes : *Haine au péché !... Fuyez les mauvaises conversations... Fuyez les mauvaises compagnies... Une personne qui manque à la charité est plus à craindre qu'un serpent.*

L'éloignement du péché, les charmes de la vertu étaient son sujet de prédilection. « Une enfant de l'Adoration, disait-il, doit être si modeste dans ses regards, ses paroles, ses manières qu'on la distingue de toutes celles qui n'ont pas eu le bonheur d'être élevées dans cette maison. Je voudrais qu'on pût dire en voyant chacune de vous : « C'est un ange de piété et de modestie. » Défiez-vous donc, mes enfants, de ces amies légères et folâtres, qui voudraient vous inspirer leur vanité ; fuyez ces réunions où l'on se trouve avec des jeunes gens sans religion et sans mœurs. Non seulement vous vous exposeriez à offenser Dieu, mais vous perdriez bien vite votre réputation.

» Ce matin, mes enfants, en me rendant à la cathédrale, je voyais marcher devant moi une jeune fille parée. Elle avait une très belle robe blanche, et j'examinais avec quelle précaution elle marchait, choisissant les pierres les plus propres pour y poser le pied. En la considérant, je me disais : Je voudrais voir mes enfants veiller sur elles avec une aussi grande attention, afin de conserver la beauté de leur innocence. »

Puis, le moment venu, il traçait à chacune une règle de conduite « pour sauver sa vertu au milieu des scandales, comme on sauve un objet précieux à travers les flammes d'un incendie. »

Il revenait toujours sur les dangers si multipliés auxquels sont exposées les jeunes filles de cette condition : « Mes enfants, vous allez vous trouver dans un monde mauvais ; il flattera votre amour-propre ; il tendra des pièges à votre simplicité ; il vous présentera l'appât de ses fêtes et de ses plaisirs. Tenez-vous bien sur vos gardes ; choisissez vos amies, et ne vous laissez jamais entraîner à des réunions où votre religion et votre vertu seraient exposées. Je ne veux pas vous dire que tous les plaisirs sont défendus : à votre âge surtout, il faut

bien que l'on s'accorde un peu de délassement. Saint Paul ne dit-il pas : « Réjouissez-vous ? » Mais il ajoute : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, » c'est-à-dire en pensant que vous êtes toujours sous ses yeux.

» Ici, vous avez vos récréations, vous avez vos jeux : rien de mieux ; je suis heureux quand je vous vois bien joyeuses ; mais plus tard, il vous faudra beaucoup de prudence. Les amusements du monde, mes enfants, ne donnent pas ce qu'ils promettent, croyez-le bien.

» Telle y cherche des applaudissements et n'y trouve que la critique ; une autre croit trouver des jouissances et n'en rapporte que du chagrin ; si c'était le seul inconvénient, il serait bien petit, peut-être même serait-ce un bien ; cela dégouterait du plaisir et rendrait plus sage et plus prudente ; mais souvent le bon Dieu est offensé et l'on revient la conscience chargée de péchés. »

Nous aimons à rapprocher ces conseils si utiles et si pratiques d'un humble prêtre à des enfants de ceux adressés par un savant chrétien (1) à un jeune homme d'élite.

(1) M. Biot.

L'un et l'autre ont les mêmes sévérités contre le monde et ses plaisirs... « Il me parla, dit l'abbé Perreye, de ma position et de mon avenir. — Le succès viendra de vous seul, disait-il. Travaillez avec dévouement. N'aimez pas le monde ; n'aimez pas ses plaisirs. C'est un malheur d'être né dans la misère, car la misère entrave l'esprit ; l'âme souffre quand elle doit se mettre au service unique des nécessités du corps ; mais c'est un plus grand malheur encore d'être né dans l'opulence, car l'opulence c'est le règne du corps, c'est l'esclavage de l'esprit. Il faut alors une révolution pour sauver. »

C'était bien le règne de l'esprit, le règne de Dieu que le fondateur et les sœurs voulaient établir dans leurs enfants.

Par tous les moyens, l'abbé Langrez développait en elles une piété solide et leur faisait apprécier les biens véritables.

Il termina une fois un entretien en leur disant qu'il venait de lire dans le journal qu'un lord anglais laissait en mourant plusieurs millions. « Remarquez, mes enfants, qu'il les *laisse*... il ne les *emporte* pas. Nos œuvres seules nous suivent

après la mort. Si elles sont bonnes, tout est gagné ; mais si elles sont mauvaises, tout est perdu pour toujours. »

L'abbé Langrez voulait que ses enfants s'entr'aïdassent à la pratique de la vertu par leurs bons exemples : « Rappelez-vous, mes enfants, que l'union fait la force. Si vous restez seules, isolées, vous tomberez infailliblement. Considérez les arbres d'une forêt : ceux qui se trouvent dans les clairières sont les premiers abattus par la tempête ; ainsi donc, mes petits enfants, réunissez-vous, faites forêt pour vous protéger mutuellement et croître dans la vertu. »

Parfois, l'abbé Langrez s'adressait aux plus grandes : « Qu'est-ce qui vous place, mes enfants, en sortant d'ici ? Ce ne sont ni vos Mères, ni moi ; c'est vous-mêmes. Et comment vous placez-vous ? Par votre bonne conduite. Si vous êtes soumises, si vous aimez le travail, si en un mot vous êtes vertueuses, vous serez bien placées.

» Si, au contraire, vous êtes mauvaises, entêtées, désobéissantes, impolies ; si vous n'êtes ni vertueuses, ni laborieuses, comment pourrez-vous être un jour appréciées par vos maîtres ?

» Je pourrais même dire avec vérité que ce sont celles qui sont sorties qui placent leurs compagnes, comme telle d'entre vous qui se conduit si bien que tout le monde en fait l'éloge. »

Il leur disait encore que, lorsqu'elles sont admises comme domestiques dans une maison, elles doivent réfléchir à la signification de ce mot, et surtout y conformer leur conduite. Le mot *domestique* veut dire *enfant de la maison*. Par conséquent, vous devez aimer vos maîtres, vous y attacher et vous efforcer de mériter leur affection.

Quand l'abbé Langrez reconnaissait en ses enfants une véritable vocation, il n'épargnait rien pour obtenir leur admission dans le couvent qui répondait le mieux à leurs attrait, et souvent il aidait généreusement à payer leur voyage ou leur trousseau. Si elles ne persévéraient pas, il s'en occupait encore, tant il avait leur avenir à cœur.

L'Adoration a le bonheur d'avoir ainsi préparé un certain nombre d'âmes privilégiées à entrer chez les Trappistines, les Calvairiennes, les Ursulines, les Carmélites, les Sœurs des aveugles.

Quelques autres de leurs enfants continuent de perpétuer dans la maison même où elles ont été

élevées l'esprit de zèle et de charité de leur vénéré fondateur.

S'agissait-il d'enfants indomptables et que des difficultés invincibles obligeaient à renvoyer, sa bonté ne se démentait pas encore; il les faisait admettre dans une autre maison, et payait même, au besoin, leur pension.

Dans une œuvre de ce genre, les difficultés et les désagréments abondent. Des enfants en révolte veulent s'échapper, d'autres sont encouragés dans leurs mauvais procédés par leurs parents. Ceux-ci croient-ils leurs enfants capables de les aider, ils les reprennent au mépris de leur promesse. Parfois, l'ingratitude remplace la reconnaissance; elle va même jusqu'à l'injure.

Mais cela ne ralentissait pas son zèle. Toutes les fois qu'il allait à Brest et dès son arrivée, l'abbé Langrez réclamait l'adresse de ses enfants. Il parcourait ainsi la ville, ne s'épargnant aucune fatigue jusqu'à ce qu'il les eût toutes rencontrées. « Mes enfants, leur disait-il, je ne lève la tête avec joie que si l'on est content de vous; je la baisse, au contraire, avec confusion lorsque je sais qu'il y a des reproches à vous faire. »

Le plus souvent, il avait à se féliciter. On pourrait en effet citer de ces jeunes filles mille traits d'honneur et de vertu dans les situations les plus délicates, parfois même les plus périlleuses. Quelques-unes ont ramené à Dieu les familles qu'elles servaient, d'autres ont donné d'énergiques leçons de morale quand il le fallait. Celles qui étaient mariées n'échappaient pas encore aux preuves de son affection. Il bénissait leurs enfants, embrassait les pères et n'épargnait rien pour les gagner à Jésus-Christ.

Les sœurs imitent leur fondateur par leur dévouement maternel et persévérant pour les jeunes filles qu'elles ont élevées : « Elles comprendront, » dit leur règle, qu'elles n'ont point achevé leur » tâche auprès de leurs enfants d'adoption. Le » jour où celles-ci quittent la maison, elles les » suivront du regard dans cette phase nouvelle de » leur existence, toujours prêtes à leur tendre la » main si elles ont besoin d'être secourues.

» A cet effet, elles les inviteront à revenir souvent dans la maison, si les circonstances s'y » prêtent; elles les recevront avec bonté et cordialité, s'informeront de leur conduite, afin de

» les conseiller à propos. S'il arrivait à quelqu'une
» de ces pauvres enfants de manquer de prudence
» et de discrétion, les sœurs se garderont de la
» reprendre avec sévérité, mais l'amèneront plutôt
» avec douceur à reconnaître ses fautes et à les
» réparer. »

Une sœur fut spécialement chargée de ces jeunes filles. L'abbé Langrez voulut même les réunir tous les quinze jours pour leur donner des conseils appropriés à leurs besoins. Et, bientôt, guidées par leur cœur et l'expérience, les sœurs offrirent asile à leurs enfants sans place.

Nous ne saurions trop parler de la bonté de l'abbé Langrez pour ses chères enfants. Elle se traduisait sous toutes les formes, n'épargnant ni conseils, ni démarches pour leur être utile. Les lettres qui lui étaient adressées, même par les plus petites, recevaient toujours une réponse. Il était vraiment comme il le disait : « le Père qui est tout père. »

Nous donnons quelques fragments de ces lettres qui seront toujours relues avec profit.

« 12 janvier 1857.

» ... Si une enfant de la Providence est mal-
» heureuse, c'est par sa faute, a dit une de vos
» anciennes compagnes qui, par sa bonne con-
» duite, sait se faire aimer et estimer.

» Rien ne peut vous rendre plus heureuse que
» la piété bien comprise. Quand on ne la pratique
» pas, ce n'est que péché, que tourment, que
» déshonneur.

» Mes chères enfants, soyez donc pieuses,
» obéissantes, respectueuses envers vos supé-
» rieurs, charitables pour tous, aimez à vous
» mortifier quelquefois et apprenez à obéir d'un
» air aimable. Si vous prenez l'habitude de vous
» renoncer pendant que vous êtes jeunes, vous
» conserverez cette importante habitude, qui
» vous facilitera toute votre vie l'accomplisse-
» ment de vos devoirs d'état et de vos devoirs
» religieux. »

(Réponse à une lettre adressée pour l'anniversaire
de sa naissance.)

« 4 août 1858.

» MA CHÈRE ENFANT,

» Oui, sainte Madeleine me fait éprouver
» chaque année un nouveau plaisir à la fêter, et
» voilà la soixante et onzième fête que je revois.
» Cela vous paraît long, soixante et onze ans!
» Ah! ma chère enfant, ces années s'en vont à la
» file les unes des autres sans qu'on s'en aper-
» çoive. C'est un éclair qui brille et qui s'éteint
» dans le même moment, et nous voilà à la porte
» de l'éternité.

» Vous êtes jeune, mais cette fleur de jeunesse
» passe vite. Confiez-la à Marie, elle la conser-
» vera toujours fraîche.

» Remerciez bien vos compagnes, mes chères
» petites filles en Notre-Seigneur.

» Je le prie de vous bénir toutes, de vous
» rendre de plus en plus des enfants selon son
» cœur; ainsi sera, et cet espoir me ravit de joie.

» Que la famille de Marie augmente parmi vous
» de jour en jour.

» Amen. Amen. »

« 5 mai 1861.

» MA CHÈRE ENFANT,

» Vous allez retourner dans le monde où tout
» est écueil pour votre jeunesse et votre inexpé-
» rience. Cependant, j'aime à penser que vous
» n'oublierez pas les principes de piété et de
» vertu que vous avez reçus.

» D'ailleurs, vous entrez dans votre pieuse et
» bonne famille qui veillera sur vous. Vivez à
» Paris comme vous avez vécu à la Providence,
» fidèle à la prière du matin et du soir, faite avec
» préparation, attention et dévotion du cœur. Un
» saint a dit : « Qui prie bien vit bien, » vit sain-
» tement, parce qu'une prière faite avec bonne
» volonté obtient de Dieu la grâce, sans laquelle
» nous ne pouvons rien, rien. Continuez d'ap-
» procher des sacrements.

» Ne voyez que Dieu dans la personne de vos
» bons parents, respectez-les, obéissez-leur avec
» promptitude et sans réplique. Faites-vous un
» devoir de conscience de leur être toujours
» agréable, prouvez-leur, en un mot, que vous
» avez vraiment profité de votre éducation. »

« 10 février 1860.

» MES CHÈRES SŒURS,

» MES ENFANTS BIEN-AIMÉES EN N.-S.,

» Vos prières ont été exaucées; notre Père qui
» est au ciel m'a rendu la santé; encore un peu
» et je vais reprendre mes saintes fonctions. Cette
» santé, je n'ai d'autre ambition que de l'employer
» à votre salut, à vous aider toutes à tendre à la
» perfection de votre saint état, à vous former à
» la pratique de la vertu.

» On m'a raconté, mes chères petites filles,
» votre charité et votre attachement pour le Père,
» comme chacune de vous a ouvert sa petite bourse
» pour faire dire des messes pour le rétablisse-
» ment de ma santé; j'en ai été touché jusqu'aux
» larmes.

» ... Vos compagnes de Quimper ont rivalisé
» de prières et d'actes de vertu. Oh ! mes enfants
» bien-aimées, vous me rendez le plus heureux des
» Pères !

» Moi aussi j'offrirai, aussitôt qu'il me sera pos-
» sible, le saint sacrifice pour vous, mes chères
» sœurs, pour vous, mes chères enfants. Oh !

» croyez-le bien, que ce sera de tout son cœur
» que le Père, tout Père, appellera les bénédictions
» et les grâces de la bonté divine sur la famille à
» laquelle je veux consacrer ma vie entière avec
» une joie que je ne puis exprimer. »

A une époque où l'incroyance et l'immoralité
sont si menaçantes, qui ne sent le bienfait social
d'une œuvre comme celle de l'Adoration ?

C'est surtout vers la femme que se tournent les
efforts de l'impiété : sans foi et sans vertu, elle
est perdue. Et que ne fait-on pas, à l'heure pré-
sente, pour l'arracher à la puissance tutélaire de
l'Église !



CHAPITRE XVII

NOUVELLE ÉPREUVE — RÉPONSE DU CIEL A LA FOI ET
A LA CONFIANCE — M^{ms} ÉLISSÉN — SŒUR SAINTE-
PÉLAGIE — FONDATION DE RECOUVRANCE.

EN 1849, les sœurs n'avaient plus de travail, et les ressources s'épuisaient. La supérieure (1) imagina, pour occuper les enfants, de leur faire réparer le pauvre linge de la maison. Certes, on pouvait multiplier les *reprises*; mais le pain de chaque jour, qui le donnerait?

La situation devenait difficile. Pour en sortir, le fondateur et la supérieure, dignes l'un de l'autre,

(1) C'était la Mère Sainte-Thérèse, nommée en 1848 supérieure générale dans la congrégation. Le titre de *Mère* ne se donne qu'aux supérieures. Celles qui ont été supérieures générales le conservent toujours, et les supérieures locales, seulement le temps de leur supériorat.

héroïquement confiants en la divine Providence, eurent une de ces inspirations que la prudence humaine qualifierait volontiers de folie si elles n'étaient sublimes. Ils portèrent un défi à la bonté de Dieu en prenant un plus grand nombre d'enfants, et les sœurs se mirent à la recherche des plus malheureuses dans tous les quartiers de la ville.

Sur ces entrefaites, l'abbé Jégou (1) vint voir la supérieure et lui proposa d'essayer un genre de travail auquel se livrait une dame de Metz pour élever sa famille. La proposition acceptée, M^{me} Élissén vint à Quimper montrer à faire le crochet aux sœurs et aux enfants. Et depuis lors, avec une merveilleuse adresse, de petites mains de six ans transforment le fil en dentelle... C'est plaisir de les voir si laborieuses et si agiles que le regard n'a nul besoin de les guider. Telle est, depuis, la principale ressource des deux maisons de l'Adoration.

N'était-ce pas la réponse du ciel à la foi et à la confiance?

(1) Vicaire général du diocèse de Quimper. En toute circonstance, l'abbé Jégou montra un grand dévouement pour la Congrégation. Il voulut même faire le catéchisme aux enfants, et le fit d'une manière très remarquable et si profitable qu'elles ne l'ont point oublié.

Les sœurs, désireuses de témoigner de toutes manières leur reconnaissance à leur chère bienfaitrice, voulurent lui montrer les costumes bretons, si variés et si éclatants aux environs de Quimper. Les plus riches paysannes prêtèrent leur toilette de mariées : jupes et corsages du plus beau drap, aux broderies de soie, aux galons d'or et d'argent, tabliers de damas ou de moire aux gaies couleurs. Chaque commune a son costume, distingué surtout par la coiffure, simple et pittoresque, toujours élégante et modeste. On ne peut, sans les voir, se faire une complète idée des charmes de ces costumes bretons, dernier souvenir de nationalité qui va s'engloutir, comme tout le reste, dans la laideur vulgaire et l'abaissement d'une prétendue égalité.

Les jeunes filles de l'Adoration dansèrent à merveille la gavotte et les autres danses du pays, témoignage des mœurs sévères de nos pères, dignes et mesurés jusque dans leurs plaisirs.

M^{me} Élissen remarqua que le seul bijou qui orne la poitrine des paysannes est une grande croix d'or ou d'argent. Cette croix, suspendue par un large velours noir, tombe entre des scapulaires brodés,

aux paillettes brillantes et symboliques... Tant la religion s'imprimait sur toutes choses en ces siècles de foi, tant elle était toujours parlante aux esprits et aux cœurs !

Celle que la Providence employait pour faire vivre son œuvre, était digne de cette faveur ; c'était une âme privilégiée. La lettre qu'elle adressa à la supérieure de l'Adoration le 29 septembre 1869 va nous le prouver :

« MA BIEN-AIMÉE MÈRE,

» C'est bien en l'année 1849 que j'ai eu le
 » bonheur d'aller à Quimper. Le digne abbé
 » Langrez a senti pour ma pauvre personne une
 » paternelle sympathie, et de mon côté, je l'ai de
 » suite considéré comme un véritable saint.
 » En vue des mérites de ce digne vieillard et
 » de la sainte supérieure, N.-S. a daigné bénir
 » mon voyage, et à fur et mesure que votre
 » Ordre recevait plus d'extension, à fur et mesure
 » aussi, N.-S. daignait élargir mon pauvre cœur,
 » en lequel il y a une bénédiction permanente
 » pour chacun des membres de cette admirable
 » communauté.

» Pendant dix-huit ans, notre industrie a marché, sans aucune recherche de commande de ma part. Je demeure au second étage. Ma vie est celle d'une dame du monde, non commerçante. Malgré cela, Dieu a tout fait prospérer et a daigné nous montrer par les commandes qui arrivaient, sans que je sache qui a donné mon adresse, qu'il ne délaisse jamais ceux qui espèrent en lui.

» J'ai trouvé en mon travail plus de bonheur et plus de consolations que jadis en ma grande aisance, et ma position plus élevée selon le monde.

» Bonne Mère, vous me demandez la permission de citer mon nom dans une œuvre qui concerne la mémoire de votre cher fondateur. Agissez selon la gloire du Seigneur et n'oubliez pas une minute que je suis une véritable misérable, et que Dieu est tout, tout ! En lui, j'ai trouvé le courage et la persévérance ; j'ai été et je suis encore un instrument dont il a daigné se servir pour vous être utile.

» Ensuite, il a daigné aussi me préserver du mal par une occupation positive en laquelle mon

» esprit se plaît, parce que mon cœur y est, parce que j'aime les membres souffrants d'un Dieu qu'hélas ! j'ai connu trop tard.

» Et puis-je, bonne Mère, exprimer un désir devant vous ?... Oui ! Eh bien, n'oubliez pas de citer l'extrême sympathie que j'éprouve pour vous et toutes les vôtres à Quimper et à Port-Launay. Ne sommes-nous pas unies depuis vingt ans ?

» Quel long espace de temps ! Et jusqu'à ce jour, notre paix a été constante ; mais aujourd'hui, plus que jamais, notre union est si étroite que Dieu seul sait ainsi serrer les liens.

» Votre saint fondateur nous regarde du haut du ciel.

» Adieu, ma digne et bonne Mère ! Prions, afin qu'avant de mourir, nous puissions nous dire verbalement combien Dieu est bon. En lui, je resterai à jamais toute vôtre. »

En effet, l'histoire si intéressante de M^{me} Élissen se résume dans cet élan de son cœur : « Dieu est bon !... »

Elle-même nous le redira en quelques pages qui

sont un cantique d'action de grâces et qui achèveront de faire connaître cette femme distinguée, de juive devenue une grande chrétienne et une bienfaitrice de la Congrégation (1).

En 1851, la Congrégation perdit une religieuse d'une grande vertu. Elle s'appelait Marie-Françoise Ricard, et en religion sœur Sainte-Pélagie. Elle était née à Plouguerneau en 1817 d'une de ces familles patriarcales de cultivateurs que nous ne saurions trop admirer, car en elles se trouvent encore la vigueur des nobles races et une sève toute chrétienne.

Naturellement intelligente, elle fut élevée par les Ursulines de Saint-Pol-de-Léon et profita parfaitement à si bonne école. De retour dans sa famille, sa vertu aimable, son heureux caractère et un cœur généreux lui gagnèrent promptement l'affection de son entourage.

Vint le moment de prendre une décision qui enchaînât sa vie : elle eut de grands combats ; mais la voix de Dieu qui l'appelait fut obéie. Toutefois, elle ne voulut pas informer ses parents de sa ré-

(1) Voir aux *Appendices* l'histoire de la conversion de M^{me} Élissen.

solution d'être religieuse, avant d'avoir fait choix d'un couvent. Par un de ces hasards providentiels qui mettent en lumière les mille bontés de Dieu, tissant la trame de notre vie, elle apprit l'existence de l'humble Congrégation, alors à son berceau, et se sentit attirée vers elle. Sous prétexte de voir une religieuse de sa connaissance, Marie Ricard vint à l'Adoration, se promettant de tout y examiner. Elle fut satisfaite, particulièrement de son entretien avec l'assistante. Mais la supérieure, qu'elle ne fit qu'apercevoir, ne lui produisit pas la même impression. « Tout me plaît, dit-elle, excepté la supérieure ; cela ne fait rien, c'est pour Dieu que je me fais religieuse. »

Marguerite-Marie écrivait à sa cousine, Ursuline à Mâcon : « Si j'allais dans votre maison, ce serait pour l'amour de vous ; je veux aller dans une maison où je n'aie ni parent ni connaissance, afin d'être religieuse sans autre motif que l'amour de Dieu (1). »

La sœur Sainte-Pélagie imita encore admirablement la Bienheureuse, en ne voulant point rejoindre

(1) *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, par l'abbé Bougaud, p. 71.

sa sœur aînée, Ursuline à Saint-Pol. Une lettre de sa sœur nous le confirme (1). « Je suis persuadée que c'est par humilité et esprit de détachement qu'elle n'est pas venue ici. »

Elle prouva en effet par toute sa conduite qu'elle était venue pour Dieu au couvent et qu'elle ne cherchait que lui. Elle y entra le 15 juillet 1841, et l'on ne tarda pas à découvrir en elle une âme d'élite. Le caractère propre de sa vertu était une profonde humilité. Elle n'osait se décider à la vêtue, se trouvant trop indigne d'être religieuse ; mais dès que l'abbé Langrez lui eut dit : « Vous êtes appelée, allez ! » Elle n'hésita plus.

« Nous l'avons vue, dit une sœur, depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, la servante de toutes, et se faisant la plus petite de la maison. Elle n'était grande que dans notre estime. Jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui pût blesser quelqu'un, ni une parole à son avantage. »

Mais sous cet extérieur si humble, elle cachait un esprit éclairé et des qualités naturelles qui, jointes à sa vertu, lui permirent d'exercer de l'in-

(1) Lettre de M^{me} la Supérieure des Ursulines de Saint-Pol du 18 février 1881.

fluence sur les enfants. Elle avait pris à tâche de leur inspirer l'estime de leur condition, et leur apprenait à en remplir les devoirs en leur montrant le mérite des moindres actes accomplis en vue de plaire à Dieu. Pour inculquer dans l'âme de ses chères enfants cette importante vérité, la sœur Sainte-Pélagie a dépensé peu de paroles ; mais elle a beaucoup pratiqué. Elle disait avec simplicité : « Je ne suis pas faite pour dire. » La vieille devise : « Faire sans dire, » était bien la sienne.

En effet, son silence quasi perpétuel n'était interrompu que par de brèves paroles : si une seule pouvait suffire, elle n'en disait pas deux, et si une expression de bonté ou un sourire y suppléaient, elle s'en tenait à ce muet langage.

Lorsque ses fonctions de secrétaire ou d'assistante lui laissaient quelque loisir, la sœur Sainte-Pélagie se rendait habituellement dans l'atelier des enfants : elle se plaçait derrière la porte, prenait pour aide l'enfant la plus désagréable et raccommo- dait les chaussures de lisière. C'était sa *spécialité*, et jamais elle ne paraissait plus heureuse qu'en remplissant cette fonction de son choix.

Cet esprit d'humilité et d'abnégation, elle le

porta en toutes choses, car elle avait le talent de faire ce qui est le plus contraire à la nature sans qu'on s'en aperçût. L'abbé Langrez disait qu'on ne trouvait rien de répréhensible en elle, si ce n'est une crainte de péché qui dégénérait en scrupule.

Les scrupules en effet la mettaient en de continues alarmes, et il ne fallait rien moins que son esprit d'obéissance pour les dominer. On ne se doutait pas de ses luttes intérieures, ni de ses épreuves spirituelles qui furent nombreuses, quand on la voyait aux récréations, aimable et gaie. « Je me plaisais singulièrement à causer avec elle, dit une religieuse. Pour le plaisir de la voir s'animer, j'amenais la conversation sur les sujets qui l'intéressaient le plus, tels que la propagation de la foi. Alors éclatait son zèle pour la gloire de Dieu. »

Atteinte d'une maladie de poitrine, son père fut informé de la gravité de son état et vint la voir lorsqu'elle était alitée. Quand on lui annonça son arrivée et que son vieux père demandait à la voir : « Oh ! non, répondit-elle, notre Mère Olympe nous a donné l'exemple d'un pareil sacrifice. »

Mais le vieillard ne se résigna pas. Il obtint de

Monseigneur de Quimper, premier supérieur de la Congrégation, la consolation d'embrasser une dernière fois sa fille mourante. Alors quel accueil affectueux elle lui fit !

L'heure de la mort, si justement redoutée de tant d'autres, fut pour la sœur Sainte-Pélagie celle de la paix radieuse, de la joie du guerrier qui, après un long combat, a remporté la victoire. « Eh bien, ma sœur, lui dit sa supérieure, vous paraissez rassurée maintenant. — Oui, ma Mère, toutes mes inquiétudes ont disparu. » Elle mourut dans cette divine paix le 28 février 1851.

Dans une de ses visites à l'Adoration, Mgr Graveran dit avec bonté à l'abbé Langrez : « Père Langrez, la ruche est pleine ; il faut l'ouvrir. — Quand vous voudrez, Monseigneur. »

Les sœurs nourrissaient, en effet, depuis quelques années, le désir de fonder une maison à Recouvrance, où le besoin d'une pareille œuvre était impérieux. — Un matin, l'abbé Langrez réunit les sœurs en conseil et leur dit : « La nuit dernière, j'ai fait un rêve, et ce rêve est que vous fondiez une maison à Recouvrance. » A cette parole, on

se réjouit. Cette joie, pourtant, n'était pas sans quelques appréhensions. « Notre bon Père s'en aperçut probablement, dit le journal des sœurs, car aussitôt il ajouta : « Que chacune mette par écrit les avantages et les inconvénients qu'elle voit à cette fondation. »

La majorité du conseil fut pour la fondation. C'était remplir le plus cher des vœux de l'abbé Cuzon, curé de Recouvrance.

Toujours ardent lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu, l'abbé Langrez se rendit aussitôt sur les lieux pour acquérir une maison. Après bien des difficultés, il en acheta une, fort délabrée, et le 9 mai 1851, deux sœurs d'un dévouement reconnu partirent pour en prendre possession.

Bien des larmes coulèrent pendant les adieux. En cette circonstance, comme toujours, le fondateur releva le courage des religieuses par de fortes et paternelles paroles.

Le lendemain, à neuf heures du soir, les deux sœurs entraient dans leur nouvelle demeure, dépourvue de tout, et passaient la nuit sur la paille. De grand matin, elles étaient à l'église paroissiale à demander force et lumière.

D'autres sœurs et quelques enfants arrivèrent ensuite après un pénible voyage fait en charrette. Dans la Grand'Rue de Brest, une vieille femme, bien pauvre, les arrêta en disant, les larmes aux yeux : « Que je suis heureuse de votre arrivée ! Il y a longtemps que je vous attends. Je vous en supplie, prenez ma fille, ou elle est perdue. »

Cette enfant de quatorze ans fut reçue immédiatement. Elle était en effet fort exposée par sa beauté, son caractère faible et son extrême pauvreté. — Ajoutons, pour embrasser d'un regard toute l'étendue du bienfait, que cette enfant, restée jusqu'à l'âge de vingt ans à l'Adoration, n'en sortit que pour se faire religieuse dans un autre couvent où elle fut l'édification des sœurs, et mourut fort jeune, regrettée de toutes.

A leur arrivée à Recouvrance, tout le monde regardait les nouvelles venues avec une visible satisfaction. Les enfants criaient : « Voici les bonnes dames ! »

Une jeune fille, M^{lle} André, entend ces paroles, regarde les religieuses, et frappée tout à coup par l'appel intérieur qui crée l'apôtre, attirée irrésistiblement vers elles, se dit qu'elle sera des leurs.

Deux ans après, laissant sa mère veuve et sans appui (car elle était fille unique), elle entra au noviciat ; la fille et la mère furent dans cette double immolation aussi grandes, aussi généreuses l'une que l'autre.

Pendant quinze ans de vie religieuse, cette sœur fut un ange de paix : rien n'altérait la sérénité de son visage comme de son humeur. Sa seule joie était de se voir entourée de ses sœurs et de ses enfants, pour lesquelles elle eut toujours le plus tendre dévouement. Au milieu de ses souffrances, elle avait pour toutes une affectueuse parole et un aimable sourire.

Au début de cette fondation, les épreuves se mêlaient, comme toujours, aux consolations. Les sœurs cherchaient vainement du travail, et leur inquiétude grandissait lorsqu'un maître tailleur vint enfin proposer de l'ouvrage. C'était assurer l'existence de la communauté.

Quelques jours après, M. le Curé de Recouvrance bénissait leur pauvre oratoire et disait à ses nouvelles paroissiennes :

« Désormais, la vertu habitera ce lieu. J.-C. y » fixera sa demeure et y sera sans cesse adoré :

» *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et » vivam.*

» Oui, mes Sœurs, vous vivrez non d'une vie » matérielle et uniquement occupée des choses de » la terre, mais d'une vie intellectuelle et morale » qui aspire au ciel. Vous vivrez non d'une vie » oisive et inutile, mais d'une vie active, pleine, » riche en bonnes œuvres. Vous vivrez non d'une » vie toute dissipée et extérieure, mais d'une vie » toute intérieure et cachée, n'ayant avec le » monde d'autres rapports que ceux nécessaires à » votre œuvre.

» Vous vivrez non d'une vie molle et sensuelle, » mais d'une vie toute d'abnégation et de sacrifice. » En un mot, vous vivrez de la vie de J.-C. !

» ... Et cette vie, vous la répandrez autour de » vous par la sainteté de vos exemples et la bonne » odeur de vos vertus. Votre premier soin sera » d'élever dans la crainte de Dieu ces chères » enfants qui vous sont confiées. — Elles vous » devront de vivre d'une vie nouvelle, laborieuse, » toute de sagesse et d'application. »

En effet, nous l'avons vu, les sœurs sont à peine arrivées, et déjà une jeune fille est préservée, une

âme est conquise à J.-C. et une pauvre orpheline a retrouvé une famille. Cette dernière était la fille d'une cantinière qui venait de mourir : elle avait quatre ans. Remise aux sœurs par de braves militaires qui s'offrirent à payer sa pension, cet enfant devint la joie de la maison.



CHAPITRE XIX

UNE LETTRE INÉDITE DE L'ABBÉ JEAN-MARIE DE
LAMENNAIS — FRAGMENTS DE LETTRES DE L'ABBÉ
LANGREZ AUX RELIGIEUSES — ACHAT ET CON-
STRUCTION — TRANSFERT DE LA MAISON DE RECOU-
VRANCE A COAT-AR-GUÉVEN.

LES relations d'amitié se continuaient fidèlement entre les abbés Langrez et Jean-Marie de Lamennais, comme le prouve la lettre de ce dernier, pleine d'esprit et d'enjouement, et dans laquelle il félicite son ami de sa nouvelle fondation.

« Ploërmel, 13 février 1852.

» CHER AMI,

» Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, et
» je me reproche de ne pas vous en avoir remercié
» plus tôt. Mais je sais combien vous êtes bon et

» par conséquent, quoique coupable, je suis sans
» inquiétude. Au reste, je pourrais avec raison
» vous donner mes occupations pour excuse, car
» jamais je n'en avais tant eu. J'ai maintenant
» deux cent trente-un établissements en Bretagne,
» sans compter cent trente-quatre frères en exer-
» cice dans les colonies. J'ai écrit depuis Noël
» jusqu'à la fin de janvier, trois cent cinquante-
» sept lettres. Vous voyez que je n'y vais pas de
» *main morte*, malgré mes infirmités toujours
» croissantes.

» Je suis enchanté de ce que vous me dites de
» votre maison de Brest : le bon Dieu ne la bénira
» pas moins que celle de Quimper, dont le succès
» a été si complet.

» Est-ce que vous ne viendrez plus me voir ?
» Je vous promets de faire sonner mes cinq
» cloches pour annoncer *urbi* et *orbi* votre arrivée
» dans notre couvent, lequel (soit dit en passant)
» ne compte pas moins de trois cent trente-sept
» habitants, sans parler des souris et des puces.
» Apportez-moi, je vous prie, ces vieux livres
» dont vous m'avez plusieurs fois vanté les
» charmes et que j'ai tant envie de connaître.

» J'ai trop d'affaires pour lire le jour, mais je lis
» la nuit, car, enfin, il est temps que le bonhomme
» fasse ses études.

» M. Ruaut vous écrit-il ? Il se l'est promis à
» lui-même plus d'une fois en ma présence ; mais
» quand vous écrira-t-il ? Je ne puis vous le dire,
» car il est devenu extrêmement paresseux. Il ne
» faut pas répéter cela : il jouit d'une certaine
» réputation qu'il ne faut pas lui faire perdre.

» Dites mille choses aimables de ma part à
» notre cher Binard ; il a tort de vieillir de
» douze mois chaque année. Malheureusement, je
» l'imite, quoique je le blâme. Voyez le danger
» du mauvais exemple !

» Sur ce, très cher Langrez, je vous embrasse
» et je vous aime *ex toto corde*.

» L'abbé J.-M. DE LAMENNAIS. »

On pouvait, en effet, être « enchanté » du bien
qui se faisait dans la pauvre maison de Recou-
vrance, en bénir Dieu, en féliciter l'abbé Langrez ;
mais comme toujours, c'était au prix de bien des
labeurs, de courageux efforts, d'une complète
immolation...

Le fondateur s'entendait à merveille à faire pratiquer dans sa congrégation cette mort à soi-même, qui s'impose à toute vie chrétienne, mais surtout à la vie religieuse. Nous l'allons voir par sa correspondance avec les sœurs.

« MA CHÈRE FILLE EN N.-S.,

» Je n'ai pas conseillé la conduite que l'on tient
» envers vous, mais je l'approuve beaucoup, et
» Dieu l'a inspirée : vous aviez besoin de ce remède. La preuve, c'est que vous y êtes trop sensible; prenez tout cela comme J.-C. a pris son calice d'amertume : mort au vieil homme, vive l'homme nouveau ! Appliquez-vous à dire et à faire tout ce qui pourra vous rendre agréable aux sœurs, à celles surtout qui ne le seraient pas envers vous. Sortez victorieuse de ce combat, j'en demande au bon Dieu pour vous la grâce. Ne refusez pas une goutte de ce divin et sanctifiant calice... Après la victoire, quel bonheur ! »

« MA CHÈRE PETITE CALVAIRIENNE (1),

» Puisque ainsi le veut N.-S., qui aime tant à nous voir semblables à lui, portant sa même croix, sa même couronne d'épines; ne voyez-vous pas qu'il vous traite en reine de son cœur ? C'est ainsi que son Père l'a traité et qu'il nous enseigne lui-même le bienfait de la souffrance. Bienheureux ceux qui souffrent.
» Point d'inquiétude, je vous prie, le Père, toujours père, ne vous laissera pas partir pour le ciel sans aller vous voir. »

« Brest, 21 octobre 1848.

» Pliez la tête sous le joug. C'est le joug du Seigneur, puisque c'est lui qui vous l'impose. Sa grâce sera votre lumière et votre appui; vous pouvez tout en Celui qui vous fortifie. Défiance de vous-même, confiance en Dieu, mais confiance filiale et sans bornes en la divine bonté, elle adoucira les amertumes de votre charge, les rendra méritoires d'autant plus de grâces qu'elle sera plus entière.

(1) L'abbé Langrez se plaît à donner ce nom à une sœur de l'Adoration qu'une infirmité obligeait à garder le lit.

» A l'égard des sœurs et des enfants, fermeté,
» douceur, suavité. Gouvernez les sœurs plutôt
» par insinuation que par voie d'autorité; suivez
» par préférence leur manière de voir quand le
» bien public y gagne, ou du moins ne peut en
» souffrir. Vous faire aimer pour vous faire obéir,
» c'est la maxime de sainte Thérèse.

» Abnégation de vous-même en tout. Avant
» d'agir, consultez Dieu, *Jésus* dans le sacrement
» de son amour. Ayez le soin le plus maternel de
» la santé des sœurs et des enfants. Laissez à
» l'infirmière toute la liberté nécessaire à son
» emploi, et en général laissez-la à toutes les
» sœurs.

» Autant que possible, il serait à désirer que la
» supérieure, comme la divine Providence, pût
» tout diriger sans être aperçue, laissant croire
» aux autres que c'est leur manière de voir qui
» prévaut. Mais il y a des cas où il faut affirmer
» son autorité, alors même il faut des ménage-
» ments, agir avec amabilité.

» Ayez confiance parfaite en Marie dont vous
» n'êtes que l'assistante, puisque d'après la règle
» elle est la mère de la communauté. »

A UNE POSTULANTE :

« Vous nous apportez une bonne et riche dot,
» votre volonté propre que vous mettrez certai-
» nement entre les mains de la sainte Obéis-
» sance. C'est vraiment là la vie religieuse dans
» le renoncement à sa volonté! mais avec toutes
» ses excellences, ses joies, ses mérites, son
» Paradis! car c'est ainsi que saint Bernard l'ap-
» pelle. Vous venez, ma fille, sous les plus favo-
» rables auspices.

» M. l'abbé Silliau, si dévoué à notre œuvre,
» vous a ouvert l'entrée de la sainte ruche. Il m'a
» même assuré, lui qui vous connaît bien, que
» vous serez une des meilleures et plus laborieuses
» abeilles. »

AU SUJET D'UNE POSTULANTE :

« ... J'espère que malgré la désolation de sa
» famille, nous la conserverons et qu'elle fera un
» excellent sujet. Elle paraît se plaire à merveille
» parmi nous.

» Le motif qui l'a déterminée à choisir notre
» petit couvent, c'est qu'elle a cru qu'il y avait .

» union des cœurs, et elle voit bien qu'elle ne
» s'est pas trompée, c'est ce qui la ravit. Elle a
» bien raison, cette union des cœurs existe très
» véritablement, elle fait et fera notre bonheur
» à tous ! »

Recouvrance n'offrait guère de ressources aux sœurs de l'Adoration. Peu de travail et beaucoup de dépenses. L'abbé Langrez s'en préoccupait. Rencontrant un jour à Quimper un de ses amis, M. de Kergos, il lui dit, sur le ton du badinage : « Indiquez-moi donc comment faire pour avoir trois mille francs. » — « Faites une loterie. »

L'idée fut acceptée et on se mit à l'œuvre. Mais il fallait pour réussir la ténacité du dévouement religieux qui ne se rebute de rien. Une sœur alla de porte en porte dans tout le département placer les billets. Dieu seul sait au prix de combien d'humiliations et de fatigue elle réussit. Ces humiliations, dit le manuscrit, sont de ces « perles précieuses qu'on n'aime pas à mettre au grand jour de peur d'en ternir l'éclat. »

La fête du Saint-Sacrement est aussi la fête titulaire des sœurs, en laquelle elles renouvellent

leurs vœux. La supérieure pria donc l'abbé Cuzon, curé de Recouvrance, de célébrer la sainte messe dans leur chapelle pour une fête si chère. Il refusa d'abord, promettant seulement d'aller exposer le Saint-Sacrement. Loin d'insister, la supérieure ne témoigna pas la moindre contrariété, obéissant en cela aux supérieures qui lui avaient recommandé d'éviter toujours d'être à charge au clergé. Les sœurs se contentent de ce qu'on leur accorde et font de bonne grâce le sacrifice de leurs pieux désirs.

Était-ce calcul pour les éprouver, ou le cœur plaida-t-il la cause des pauvres sœurs ? Toujours est-il que l'abbé Cuzon vint la veille de la fête annoncer à la supérieure qu'il ne voulait pas leur imposer un sacrifice, et qu'il viendrait célébrer la messe et présider à la rénovation des vœux.

Ce fait si simple et, justement parce qu'il est simple, ressemblant à ce qui nous arrive souvent sous des formes diverses, mérite notre attention. Dieu se contente souvent du sacrifice accepté, et sa bonté se plaît alors à récompenser notre sacrifice de la manière la plus touchante.

Combien le renoncement a de prix quand il

s'agit des plus légitimes désirs et en quelque sorte des droits de notre piété ! C'est là ce qu'on appelle sacrifier Dieu pour Dieu.

La bonté aimable et la charité des sœurs gagnèrent la population, et celle-ci leur donna de fréquents témoignages d'affection et d'intérêt. Ces dons, qui ne sont pas ceux de l'opulence, ont trop de valeur à nos yeux pour les laisser dans l'oubli. Citons-en quelques-uns arrivés à notre connaissance :

Une maîtresse d'école, voulant que les enfants de l'Adoration prissent part à la fête de ses élèves, leur envoie un panier de gâteaux ; une autre fois on reçoit une pièce de coton qui fournit un tablier neuf à chaque enfant : c'était un don de M^{me} André. Des sabots et différents cadeaux viennent de la part de M. Le Maître et autres marchands ; les bateliers suivent aussi ces bons courants de la charité et accordent gratuitement le passage aux sœurs de Recouvrance à Brest (1), tandis qu'un commissaire principal de la marine, M. de Hesse, envoie du poisson et se montre toujours prêt à rendre service.

(1) A cette époque, il fallait traverser la Penfeld en bateau pour se rendre à Brest.

Ces faits parlent assez, et rien de ce que nous pourrions dire n'y saurait ajouter.

Tous les ans, pour la retraite, quelques religieuses de Recouvrance se rendaient à Quimper. Ces voyages se faisaient bien pauvrement et parfois arrivaient des incidents dont le récit égayait les récréations (1).

La maison de Recouvrance était trop petite pour recevoir le nombre des religieuses nécessaires à l'observation de la règle, et en particulier à l'adoration perpétuelle ; et comme les enfants devenaient nombreuses, il fallut chercher un terrain pour bâtir. Ce fut l'abbé Guéguénou (2), ami du fondateur et de sa communauté, qui se mit à la recherche d'une propriété. Il réussit enfin à la trouver à Coat-ar-Guéven, près Brest.

Après beaucoup de difficultés, le contrat de vente fut signé en l'étude de M. Bellamy, qui refusa tout honoraire. Et peu de temps après, en 1856, un architecte non moins généreux, M. Adolphe Huyot, commença la construction de la maison avec un dévouement, une activité,

(1) Voir à l'Appendice, le récit d'un de ces voyages.

(2) Actuellement curé de Saint-Martin de Morlaix.

une vigilance qui allaient jusqu'à lui faire sacrifier son repos. La ville de Brest, dit le manuscrit des sœurs, nous a toujours prouvé une grande bienveillance. Le maire, M. Bizet, appréciant les services rendus à tant de familles indigentes, envoyait à l'Adoration, en 1858, au nom de la ville, la somme de 1,000 fr., et faisait espérer que le conseil municipal continuerait ce secours bien mérité (1).

Le 28 octobre 1856, une maison assez vaste pour contenir deux cents enfants était terminée et la chapelle solennellement bénite par Monseigneur Sauveur, protonotaire apostolique. Cette chapelle fut le premier sanctuaire de ce faubourg peuplé et abandonné.

La sœur Saint-Charles, qui se nommait dans le monde M^{lle} de Boisjaffray, avait donné 10,000 fr. pour la construction de cette chapelle. Mais cette somme fut insuffisante et il fallut avoir recours à une souscription, qui fut généreusement couverte par les habitants de Brest.

(1) Les sœurs ont reçu cette somme jusqu'en 1869, où elle fut réduite à 600 fr. Le conseil municipal a supprimé cette subvention pour 1881.

La date du 24 août 1857 est restée célèbre dans les annales de la maison de Brest. C'est celle où Mgr Pellerin confirma dans la nouvelle chapelle, à la clôture de la première retraite prêchée aux enfants par M. Levicomte de la Houssaye, chanoine de Quimper. Cette fête, organisée par lui est du nombre de celles qui ne s'oublient jamais. Les enfants et les sœurs qui la célébrèrent en parlent encore avec enthousiasme.

Avant la consécration à la sainte Vierge, l'ardent et zélé prédicateur improvisa une allocution si spontanée et si émouvante que l'on oublia un moment la terre. Un cœur symbolique, une couronne royale, dont M. de la Houssaye était le donateur, furent offerts solennellement à celle dont la radieuse image recevait les louanges et les élans des cœurs, mêlés aux chants des cantiques, aux flammes des cierges, à l'éclat des fleurs et aux nuages d'encens.

Le *Te Deum* termina cette belle journée dont le souvenir s'est perpétué fidèlement avec la reconnaissance due à l'ami de l'abbé Langrez, à celui qui prêta un généreux appui à sa congrégation naissante.

Les sœurs profitèrent du passage de l'Impératrice à Quimper, en 1859, pour lui faire connaître leur œuvre et l'y intéresser. Introduites près d'elle, un accueil plein de grâce et d'affabilité leur fut accordé. En glissant dans la main de la supérieure un billet de banque de 500 fr., elle se recommanda à leurs prières et insista pour que le jeune prince ne fût point oublié. Puis, s'adressant aux enfants qui accompagnaient les sœurs et leur vénérable fondateur, elle leur parla avec une grande bonté, les caressa, les encouragea au bien, et de nouveau leur recommanda de beaucoup prier pour le petit prince.

Pauvre mère!... A ce point culminant de son triomphe et de son bonheur, ne pouvait-elle se défendre de quelque crainte en l'avenir? Qui eût pu croire alors qu'elle était destinée, comme une autre illustre infortune, « à paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière » et à unir « dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines? »



CHAPITRE XX

MALADIE DE L'ABBÉ LANGREZ A LORIENT — SA GUÉRISON
ET SON RETOUR A L'ADORATION — MORT DE L'ABBÉ
DUFEIGNA — SON MÉRITE ET SA VERTU — DERNIÈRE
MALADIE DE L'ABBÉ LANGREZ — SES RECOMMANDA-
TIONS ET SA PROFESSION DE FOI — SA MORT —
SES OBSÈQUES.

L'ABBÉ Langrez apprit en 1860 la mort de M. Jean-Marie de Lamennais, le maître de sa jeunesse, le conseiller et l'ami de toute sa vie. Il aurait voulu en assistant à ses obsèques lui donner une dernière preuve d'attachement. Mais sa santé était mauvaise, sa faiblesse trop grande pour se hasarder dans le long et difficile voyage de Quimper à Ploërmel.

Un an après, les forces lui étant un peu revenues, l'abbé Langrez partit, malgré l'opposition des

sœurs, pour assister au service anniversaire de son ami. Il avait trop présumé de ses forces. La maladie l'arrêta à Lorient. La famille Leteuf, qui tenait l'hôtel de France, lui donna les soins les plus attentifs, et depuis cette époque devint toute dévouée au fondateur et à sa congrégation.

La supérieure partit en toute hâte avec une sœur pour soigner le vénérable malade. Plusieurs semaines se passèrent en de cruelles inquiétudes. Et pourtant que de prières et d'actes de vertu offerts pour sa guérison ! Aucune amélioration ne se produisait. Alors la Mère du Saint-Sacrement s'adressa à son saint de prédilection, le bienheureux Labre, et fit porter sa médaille au malade. Cette confiance fut récompensée, et à partir de ce jour, l'abbé Langrez se trouvant mieux put prendre quelque aliment, et bientôt entra en convalescence. Dès qu'il put supporter le voyage, il partit pour Quimper, et lorsqu'il arriva enfin à l'Adoration, ce n'étaient que cris de joie parmi les enfants ; il fallut l'autorité des sœurs pour les contenir et les empêcher d'envahir sa demeure.

Tandis que ce saint vieillard reprenait à vivre, un ami qui lui était fort cher fut frappé de mort

en cette même année 1860. C'était l'abbé Dufeigna, le frère de M^{lle} Rose, dévoué comme elle à la congrégation, dont il fut le second père. Une amitié et une communion d'âme de quarante ans l'unissaient à l'abbé Langrez. Il avait vu naître et grandir l'œuvre de l'Adoration. Dès 1829, elle s'était établie dans sa chère paroisse de Saint-Mathieu, « patrie de son cœur, qu'il ne quitta guère depuis le jour de son baptême jusqu'à celui de ses funérailles (1). »

La mort de l'abbé Dufeigna fut un malheur public, comme le dit M. de Carné (2) ; ce fut tout particulièrement un malheur pour l'abbé Langrez et sa famille religieuse.

En citant à l'Appendice l'article de l'académicien qui fut son ami, nous aimons à raviver la mémoire de ce prêtre éminent : de tels souvenirs, fortifiants et sereins, sont un bienfait au milieu des tristesses présentes.

Depuis sa maladie de Lorient, l'abbé Langrez portait péniblement le poids de ses infirmités et de

(1) Article de M. de Carné.

(2) Voir à l'Appendice, l'article publié dans l'*Impartial du Finistère*, du 20 octobre 1860.

ses soixante-quatorze ans. Néanmoins, il faisait encore régulièrement le catéchisme aux enfants et savait toujours les intéresser et leur parler au cœur en les instruisant.

La formation des novices l'occupait aussi tout particulièrement. Pouvait-il mieux employer les derniers moments d'une vie qui penchait vers l'éternité ! Nombreuses à cette époque, il les réunissait fréquemment pour les initier aux pratiques et aux vertus de la vie religieuse. Son zèle animait sa parole et la bonté d'un père tempérait l'autorité et la gravité du vieillard.

Le soir venu, l'abbé Langrez allait souvent passer la dernière heure de sa journée à la chapelle. Que de fois ne l'a-t-on pas vu prolonger sa prière jusqu'à dix heures, et parfois y mêler des larmes. La cloche du couvre-feu lui imposait le devoir d'aller prendre son repos. Alors le vieillard se levait lentement de son prie-Dieu, se prosternait profondément devant l'autel comme l'un des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse qui, prosternés devant le trône de Dieu, adorent « Celui qui vit dans les siècles des siècles. »

Malgré sa faiblesse et sa difficulté à marcher,

l'abbé Langrez voulut encore cette année, le jour de la Fête-Dieu, accompagner le Saint-Sacrement et porter le bâton d'honneur qui était naguère réservé, dans les cérémonies, au doyen du Chapitre de Quimper. L'attitude du saint vieillard, en cette solennité, disait bien à tous ce que nous trouvons dans le manuscrit d'une sœur, qui s'était faite l'interprète de ses sentiments : « Me voilà, Seigneur, rendu à la fin de ma course. Je fais un dernier effort pour témoigner ma foi, ma reconnaissance, mon amour à votre divin Sacrement. Pouvais-je rester à l'écart quand vous-même, le Roi de nos autels, daigniez visiter et bénir votre grande famille. Je viens une dernière fois vous accompagner avec ma petite famille, c'est celle que vous m'avez confiée... Seigneur, la voilà prosternée à vos pieds ; je vous la présente, afin que vous la bénissiez et qu'elle soit embrasée de votre amour. »

Le lendemain, il se rendit encore à la cathédrale pour y célébrer le saint sacrifice. Ce fut sa dernière messe. Rentré, chez lui, il se mit au lit. C'était pour y mourir. Pendant sa maladie, il édifia par une patience et une douceur, qui étaient loin de lui être naturelles. Depuis quelques années, son ca-

ractère se ressentait de ses souffrances (1). Sept longues semaines, son âme fut agitée entre l'espoir de guérir et la crainte de la mort; mais, peu à peu, ses craintes s'anéantirent dans sa foi, sa piété et un complet abandon à la volonté divine. Il disait : « Comme le bon Dieu voudra, je ne veux rien que son adorable volonté. »

La maladie est une grande épreuve, lui dit un jour une sœur. — « Oui, la Religion seule, répondit-il, donne le courage de la supporter avec résignation. J'aime à me rappeler les paroles d'un saint évêque : Les souffrances sont un châtiment que nous ne méritons que trop pour nos péchés et que Dieu nous envoie, dans sa miséricorde, pour les expier : nous ne saurions assez en méditer les avantages. »

(1) L'abbé Langrez disait souvent à la supérieure : « Quand vous verrez en moi quelque chose à reprendre, ne craignez pas de m'avertir, je vous en serai très reconnaissant. » La Mère Sainte-Thérèse le mit à l'épreuve en lui écrivant qu'en plusieurs circonstances il avait eu trop de vivacité. Le lendemain, la clochette d'appel de la sacristie s'agita, et la supérieure d'arriver. Dès qu'elle entra, il lui dit : « Je vous remercie de votre observation. Vous avez raison; mais que d'efforts et de pénitence je m'impose pour me corriger ! »

En santé, les actes de l'abbé Langrez disaient seulement aux sœurs son attachement; mais malade, il devenait expansif et affectueux. « Je suis heureux de vous voir, leur disait-il. Que vous me consoliez par l'union qui existe entre vous ! » Et encore : « Parlez tout haut, vous ne me fatiguez pas; au contraire, vous me faites plaisir. » Il voulait que tout le monde fût gai et pût dire son mot; et se montrant impatient de l'arrivée des sœurs de Brest, appelées à Quimper pour la retraite annuelle : « Oh ! que c'est long d'attendre encore deux jours !... Je suis pressé de les voir. »

Elles arrivèrent enfin à neuf heures du soir, et dès le lendemain, de grand matin, il les envoya chercher. Son accueil fut touchant. « Rien que de vous voir me fait du bien, leur dit-il. » Mais le 28 juillet, elles durent partir. « Nous fûmes admises près de lui, et il nous fit ses adieux en nous recommandant la charité, » a écrit l'une d'elles.

Ce furent aussi ses suprêmes, ses derniers conseils à toutes les sœurs : « Je vous dirai encore comme l'apôtre, aimez-vous les unes les autres; oui, aimez-vous comme des sœurs. Vous savez que N.-S. a dit : Mon Père et moi ne faisons qu'un ;

de même, ne faites qu'un, et vous boirez à la source des plus pures délices. »

Les enfants élevées à l'Adoration l'occupaient sans cesse. Une dernière fois, il voulut les voir. « J'ai, leur dit-il, les bras et les jambes liés, et je ne puis plus rien pour vous. Je me soumets, puisque telle est la volonté de Dieu. Mais j'ai besoin d'être consolé. C'est à vous, mes petites enfants, à me procurer ce secours par votre application au travail et votre bonne conduite. — Aimez vos mères..., sinon vous seriez bien ingrates. Je compte sur votre bon cœur et j'ai confiance que vous ferez un jour ma couronne. »

En été, le chant matinal des oiseaux et les premiers rayons de soleil font une diversion heureuse à qui achève une longue nuit d'angoisses. Le malade prête l'oreille à ces chanteurs aériens, qui viennent à sa fenêtre, comme à celle du prisonnier, pour l'obliger à recevoir encore un peu de joie.

Le sommeil de l'abbé Langrez était souvent interrompu par une grive qui se posait à sa croisée. Aussitôt, il élevait son âme à Dieu pour lui offrir les prémices d'une nouvelle journée de souffrance. Ensuite, il disait au petit oiseau :

« Ton chant ne serait pas aussi mélodieux si tu souffrais autant que moi. » — Quand on s'informait de ses nouvelles, il aimait à répondre : « J'ai donné mon cœur à Dieu depuis longtemps, et j'ai encore été devancé par la petite grive ; elle m'a donné l'exemple. Le Créateur aime à être loué par toutes ses créatures. »

C'étaient des élans vers Dieu, des soupirs d'amour !

Et puis le silence de l'adoration. Quand Dieu venait le visiter, son cœur s'enflammait. Il récitait lui-même le *Confiteor*, articulant chaque mot, faisant vibrer dans sa voix son ardent amour.

De nombreux amis, et en particulier les Pères Jésuites de la résidence de Quimper venaient fréquemment le voir. Il dit après le départ du P. F. : « Que suis-je pour être ainsi visité par des saints ; je ne suis qu'un misérable pécheur, et j'ai des saints pour amis ! » Leur affection et leur dévouement s'étendaient du fondateur à sa congrégation, à laquelle ils multipliaient, surtout en ce pénible moment, les services de leur ministère. Aussi bien lui continuent-ils toujours les bienfaits de leur apostolat.

Les journées de l'abbé Langrez étaient une continue préparation à la mort, qui approchait visiblement : ses paroles devenaient plus rares, et il ne lui restait plus de force que pour presser le crucifix et le baiser avec amour. Le moment était venu d'administrer au mourant le sacrement que l'Église tient en réserve pour cette heure suprême. La cérémonie de l'Extrême-Onction fut très solennelle : les chanoines, des prêtres, des religieux remplissaient la chambre du cher malade, tandis que les sœurs se pressaient à la porte pour s'unir aux prières liturgiques.

Avant de recevoir les onctions sacrées qui fortifient l'athlète chrétien, l'abbé Langrez, d'une voix énergique, prononça les paroles suivantes :

« Je meurs dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine ; dans l'union la plus profonde avec notre Saint-Père le Pape. Sa foi est ma foi ; ses maximes sont mes maximes ; je n'en ai pas d'autres.

» Je remercie les prêtres du diocèse de Quimper de toutes les bontés qu'ils ont eues pour moi.
» Je les aime tous du fond du cœur ; je voudrais le dire à tous. Je recommande à leur charité, à

» leur zèle la petite bonne œuvre qu'il a plu à la divine Miséricorde de me confier : elle ne peut vivre que de leur appui ; je la leur recommande.
» Je demande pardon à mes sœurs des peines que j'ai pu leur faire, moi qui les aime si tendrement !

» Je remercie Dieu de la grâce qu'il me fait de mourir au milieu de mes frères, de mes amis, en paix avec tout le monde, et, je le crois, avec Dieu.

» Je prie pour tous les prêtres, pour notre saint Évêque que j'aime tant. Que Dieu les bénisse tous ! »

C'était le mercredi 30 juillet, à cinq heures et demie du soir, que ce grand acte fut accompli. Ainsi muni des grâces sacramentelles, il attendit en paix l'heure de Dieu. Pendant ce répit, il admit plusieurs fois les sœurs près de lui pour réciter, entre autres prières, les litanies des saints : c'était une dévotion de la Mère Olympe qui était devenue sienne.

Mais bientôt il perdit la parole et resta deux jours suspendu entre la vie et la mort. Les orphelins vinrent alors, deux à deux, près du saint

vieillard qui les avait tant aimées. Il ne pouvait plus rien leur dire ; mais il pouvait par sa vue, et jusque dans la mort, leur apprendre encore à bien vivre. Elles baisaient avec larmes et tendre respect cette main qui tant de fois les avait absoutes et bénies.

Jusqu'aux derniers moments, il conserva sa connaissance. On le voyait s'unir aux prières des agonisants ; et ses lèvres murmuraient des noms sacrés, intelligibles seulement au ciel, tandis qu'il faisait d'inutiles efforts pour tracer le signe de croix d'une main qui retombait de son propre poids, froide et inanimée.

Sans secousse, comme la lampe du sanctuaire qui n'a plus d'huile, ainsi il s'éteignit doucement, après s'être consumé pour Dieu. On était au 9 août 1862, et l'horloge sonnait onze heures et demie du soir.

Alors la douleur éclata, et bien des larmes furent répandues par sa famille religieuse et par ses enfants d'adoption.

Le corps du défunt fut revêtu des ornements sacerdotaux. Les fidèles vinrent en grand nombre l'entourer de leurs prières et de leur respect, et lui faire toucher des objets de piété.

L'office funèbre se fit à la cathédrale. Les enfants de l'Adoration, au nombre de cent cinquante, marchaient en tête, suivies de leurs anciennes compagnes. Puis venait le clergé. Les sœurs fermaient le cortège. Jamais deuil ne fut plus profond dans les cœurs.

En regardant les orphelines en larmes, bien des personnes de la foule se disaient : « Pauvres enfants ! Elles ont bien raison de pleurer. — Elles sentent leur perte : l'abbé Langrez était si bon pour elles. »

Après la cérémonie, le corps fut rapporté avec la même solennité, au milieu d'une foule respectueuse et attendrie, au couvent de l'Adoration, pour être inhumé dans le cimetière des sœurs.

Le chagrin des enfants ne finit point avec cette funèbre cérémonie : elles se montraient inconsolables. Chacune se plaisait à répéter les paroles de leur bien-aimé Père et disait ce qu'il fallait faire pour lui. Tout à coup, une pensée leur vint : « Faisons dire des messes, car s'il était encore en purgatoire!... » Et les voilà toutes de chercher dans leurs bourses, et l'une de s'écrier : « Je donne tout ce que j'ai dans la mienne : il le mérite

bien. Souvent il a vidé la sienne pour moi. » Il fallut modérer cette généreuse rivalité. Elles firent célébrer une neuvaine de messes et y assistèrent avec une dévotion touchante.

Il suffisait de leur dire : « Faites cela pour le Père, » pour faire cesser leurs résistances. Sur sa tombe, elles allaient s'affermir dans le bien, se déterminer à un acte de vertu, prendre une sérieuse résolution.

Leurs aînées, sorties de l'Adoration, se montrèrent aussi reconnaissantes et aussi affligées : elles prirent le deuil, vinrent tous les dimanches prier sur la tombe de leur bienfaiteur, y porter des fleurs. Elles voulurent même se cotiser pour acheter une belle couronne et faire célébrer pour lui le saint sacrifice.

Aujourd'hui encore, ce tombeau est l'objet d'un culte d'affectueuse reconnaissance et d'une pieuse vénération : c'est ainsi que les familles religieuses savent aimer, et rester fidèles à leurs morts.

L'épithaphe de l'abbé Langrez, œuvre du talent et de l'amitié, fut composée par l'abbé de Léséleuc,

alors vicaire général de Quimper et ensuite évêque d'Autun.

En voici la traduction :

Dans cette terre
qu'Il a rendue sacrée par ses travaux,
François Langrez, Prêtre,
Doyen du Chapitre de Quimper,
Prédicateur infatigable de la parole de Dieu,
qui a grandement coopéré pendant
près de cinquante ans à tout ce qui s'est fait
en ce Diocèse pour le réveil, la propagation,
la défense de la Foi Catholique,
Fondateur et Supérieur
de la Congrégation de l'Adoration perpétuelle,
dévouée à l'éducation chrétienne
des jeunes filles,
Attend ici le signal de la résurrection,
la voix de l'Archange.
Il a vécu soixante-quinze ans et dix-neuf jours.
Il est mort en paix le 10 août 1862.

HIC
IN TERRA QUAM OPERIBUS SUIS
SACRAM FECIT
FRANCISCUS LANGREZ PRESBYTER
CAPITULI CORISOPITENSIS
DECANUS
PRÆDicator VERBI INDEFESSUS
OMNIUM QUÆ IN HAC DICECESI FIEBANT
PRO FIDE CATHOLICA
EXCITANDA PROPAGANDA TUENDA
QUINQUAGINTA FERE ANNIS
INSIGNIS OPERARIUS
CONGREGATIONIS AD SANCTISSIMI
SACRAMENTI ADORATIONEM
PERPETUAM
PIAMQUE PUELLARUM INSTITUTIONEM
FUNDATOR AC MODERATOR
VOCEM ARCHANGELI
EXSPECTAT
VIXIT ANNOS LXXV DIES XIX
OBIIT DIE X AUG.
M DCCCLXII
IN PACE

Le corps de l'abbé Langrez reposait donc dans le cimetière de la congrégation, au pied du calvaire qu'il avait fait ériger; mais il avait voulu que son cœur fût déposé à la chapelle, devant le tabernacle du Dieu anéanti, pour adorer encore par le silence et l'humiliation de la mort, « et continuer de remplir avec sa famille religieuse une mission réparatrice. »

Nous trouvons le récit de cette cérémonie publié dans l'*Océan*; il commence ainsi :

On nous écrit de Quimper le 9 octobre (1862) :

« Dimanche dernier, 5 octobre, la chapelle des Dames de l'Adoration perpétuelle, à Quimper, a été témoin d'une émouvante cérémonie. Il s'agissait de déposer à la place qu'il s'était choisie dans le sanctuaire, le cœur du vénérable et à jamais regrettable M. Langrez, doyen du chapitre cathédral, décédé le 9 août de la présente année. Cette cérémonie pieuse, à laquelle la modestie traditionnelle de ses enfants n'avait donné qu'un très faible retentissement, s'est accomplie à six heures et demie du matin, dans une enceinte pourtant trop étroite, en présence des membres du vénérable chapitre,

de quelques ecclésiastiques de la ville et de trois branches de la vaste famille de l'ardent fondateur (religieuses, enfants de l'établissement, jeunes congréganistes de la Sainte-Vierge de notre ville). Après la liturgie de l'absoute, le cœur a été descendu dans le caveau, où il attend en paix le jour du Seigneur, et recouvert d'un marbre noir, sur lequel on lit cette inscription due à la plume amie et délicate de l'un des collègues du vénérable défunt (1) :

HIC
QUONIAM
JUXTA PEDES DOMINI SUI JESU
FRANCISCUS LANGREZ DECAN. CAP. C^{is}
UT ETIAM DEFUNCTUS CUM IIS ORARET
QUAS CHRISTO GENUERAT
COR SUUM DEPONI JUSSIT

« Parce qu'il fait bon être aux pieds de son
» Maître Jésus, François Langrez, doyen du cha-
» pitre de Quimper, désireux de rester uni, même
» après sa mort, aux prières de celles qu'il avait

(1) Mgr de Léséleuc.

» enfantées à Jésus-Christ, a recommandé de dé-
» poser ici son cœur. »

» Quelques minutes plus tard, c'était la réunion des congréganistes de la Sainte-Vierge. M. l'abbé Bernard, aumônier du pensionnat des Frères, qui leur adressait la parole, termina ainsi son allocution :

» Vous m'en voudriez et moi-même je manquerais au plus essentiel devoir si je descendais de cette chaire sans payer un tribut d'hommages à la mémoire de l'homme vénérable dont nous venons de déposer la dernière relique sous cette pierre. Et aussi bien, puisque nous venons de parler de Marie, est-il déplacé l'éloge de ce cœur qui a tant aimé Marie, qui a jeté les fondements de cette sainte congrégation en l'honneur de Marie? Laissez-moi donc vous dire ingénuement la pensée qui me dominait pendant la pieuse cérémonie qui vient de s'accomplir. Il me semblait que la sainte Vierge, étendant les bras, inclinant amoureusement son auguste front, contemplait encore avec complaisance ce cœur qui lui fut si dévoué, et voulait continuer à l'envelopper de sa protection. Et maintenant il est dérobé à vos regards; il repose jusqu'à

la fin des temps, sous ce marbre, ce cœur qui a tant palpité d'amour, de zèle, de dévouement; ce cœur qui n'a jamais connu le fiel, mais qui a toujours été affable, amical et bienfaisant au peuple de ses frères (*Esth.*, x, 3); ce cœur, émule du cœur de saint Vincent de Paul, qui a couru comme lui à la recherche des orphelines et des délaissées; ce cœur, dans lequel le cœur de Jésus avait déposé une étincelle de sa prédilection pour les petits et les pauvres; ce cœur, qui a construit pour eux ce charitable asile... Et maintenant, ce grand cœur, il ne bat plus!... il se survit dans la femme admirable qu'il avait associée à ses quotidiennes sollicitudes; il se survit dans ses filles dévouées auxquelles votre reconnaissance ne trouve pas de plus juste nom que celui de mères; il se survit dans ses enfants d'adoption, témoin cette immense douleur du grand jour funèbre, ces larmes et ces sanglots qui n'étaient point de commande et d'ostentation et qui nous ont remué jusqu'au plus profond de l'âme; il se survit enfin dans ces sœurs aînées qui ont voulu donner de leurs sueurs pour que le sacrifice de propitiation fût offert, neuf jours durant,

à l'intention de celui qui leur avait donné son pain et peut-être leur salut.

» Mais ne le perdez jamais de vue, enfants : la joie des saints augmente dans le ciel à mesure qu'ils voient ceux à qui ils s'intéressent avancer dans les sentiers de la vérité et de la justice. Efforcez-vous donc de réjouir le cœur de votre père par la pratique des vertus que vous ont enseignées ses exemples. »



CHAPITRE XXI

VIES ET MORTS ÉDIFIANTES DE QUELQUES ENFANTS
A L'ADORATION — MARIE-ROSE VIGNE — MARIE-
YVONNE LE DRÉZEU — MARIE REINE — TRÉFINA
BOULIC — MARIE LE BEC — AURÉLIE BOTREL —
URSULE — CÉLINA QUILLIEN.

Si la vie présente, rapide et pleine de larmes, doit pourtant être considérée comme un incomparable bienfait, c'est parce qu'elle est le passage nécessaire qui conduit à la vie éternelle. Bien vivre, afin de bien mourir !

« La destinée humaine n'est ni l'existence d'ici-bas, ni l'existence ultérieure : elle est la somme vivante de deux existences dont l'une engendre l'autre. L'homme actuel n'est que l'homme initial, germe confié aux milieux obscurs, mais puissants de ce monde (1). »

(1) M. l'abbé Rouillot, *Études sociales*. — Poussielgue.

L'influence des milieux ! C'est bien dans cette terre bénie de l'Adoration qu'elle se fait sentir, là où grandissent tant de jeunes âmes à qui Dieu donne des ailes, et qui volent vers Lui aussi gaïement que l'oiseau à son nid et le papillon à la fleur. Quelques-unes, attirées par un attrait céleste, vont jusqu'à pleurer de ne pas partir les premières. Il faut leur dire : « Consolez-vous, votre tour viendra. »

On dirait que ces naïves enfants veulent nous apprendre les raisons de bénir la mort, et les sœurs peuvent dire en toute vérité : « On ne meurt pas chez nous ; on va en paradis (1). »

Nous aurions à dresser une longue liste de ces enfants parties pour le ciel dans la joie de l'espérance et d'un confiant amour ; mais il faut se borner à citer quelques noms.

En 1837, les religieuses perdirent une charmante enfant de dix ans, douée de tous les avantages du corps et de l'esprit. Marie-Rose Vigne, née à Saint-Brieuc, venait de leur être confiée par

(1) Paroles citées par Irma Le Fer de la Motte, en religion sœur Saint-François-Xavier, de la Congrégation de Ruillé.

M^{lle} de la Ville-Chaperon. Mais elle était atteinte d'une maladie de foie qui la fit succomber promptement.

Dès cet âge de dix ans, Marie-Rose avait une loyale et rare qualité : celle de ne pas souffrir le moindre blâme à l'égard d'une personne absente. Une de ses compagnes ayant refusé de la veiller, quelqu'un dit : « La méchante enfant qui n'a pas voulu veiller Marie-Rose. » — « Dites qui n'a pas pu, répliqua-t-elle vivement. » — « Qu'écrirai-je de votre part à M^{lle} de la Ville-Chaperon, » lui demanda la supérieure? — « Que je prierai bien le bon Dieu pour elle. » Puis, fermant ses grands yeux bleus, elle paraissait aussitôt accomplir sa promesse.

Marie-Rose désirait vivement faire sa première communion. Ce désir était à lui seul une excellente préparation.

Les sœurs achevèrent de disposer leur petite malade à ce grand acte religieux. Cette touchante fête de l'enfance se célèbre d'ordinaire dans l'allégresse; ici, quel douloureux contraste! La pauvre enfant célébrait ce jour béni sur un lit funèbre, dans les étreintes de la mort!

Dès le lendemain, Marie-Rose recevait l'Extrême-Onction avec la même sérénité, car elle ne craignait pas de mourir. Les fêtes religieuses, préludes des fêtes éternelles, élèvent au-dessus des circonstances et des choses du temps. Encore quelques jours, et cette âme d'enfant, brisant sa captivité, allait s'élancer « jusqu'aux saintes hauteurs, »

« ... D'où l'œil du séraphin

» Sur l'espace infini plonge un regard sans fin (1). »

Et comme elle planait déjà! — Voyant pleurer sa sœur, élevée avec elle, grâce à la même bienfaitrice, elle lui tendit la main en disant : « Tu pleures; je ne pleure pas, moi, tiens, regarde. » Et son visage rayonnait. D'autres fois, elle se contentait de lui presser la main, la regardait dans un profond silence et en souriant.

Dans une de ses visites, la maîtresse générale lui parla d'un oiseau que le jardinier lui avait promis. D'un air pénétré, l'enfant répondit : « Je ne pense plus aux oiseaux maintenant. — Mais

(1) Lamartine.

à quoi, ma petite fille? — Au bon Dieu, donc! » En effet, pendant les douze jours qui s'écoulèrent entre sa première communion et sa mort, cette enfant était déjà tout entière à Celui qui s'incline avec tant d'amour vers l'innocence. — « Un jour, je lui demandai, dit la même religieuse, si elle ne voyait rien en elle qui l'empêchât d'être la petite amie du bon Dieu. — Non, ma sœur; mais, vous, n'avez-vous rien remarqué? » — Elle mourut doucement dans mes bras, continue cette religieuse, la tête entourée de mon voile, comme elle le voulait toujours. — Un voile de vierge encadrant une figure d'ange!

Marie-Yvonne Le Drézeu, reçue à l'Adoration dès l'âge de six ans, était orpheline de père et de mère. Elle pleura d'abord beaucoup à la vue des religieuses; mais à peine eût-elle reçu leurs premiers soins, qu'interrogée si elle voulait retourner à Pont-l'Abbé, elle répondit un « non » énergique. — Pourquoi donc, mon enfant, lui demanda la supérieure? — Pour toute réponse, elle prit sa main, se pressa contre elle et lui dit tout bas : « Vous serez ma Mère! »

Quelques mois après, sa mère d'adoption lui fit des reproches affectueux sur de légères fautes, ajoutant : « Vous me faites du chagrin, ma petite Marie-Yvonne; vous n'aimez pas le bon Dieu. — Je l'aimerai, ma Mère; je l'aimerai. »

Cette enfant tint si bien parole qu'elle devint une âme d'élite. Lorsqu'il lui fallut à vingt ans quitter l'Adoration, ce fut pour entrer chez les Trappistines de N.-D.-de-la-Garde, près d'Angers.

En 1850, trois ans après sa profession, elle mourut d'une fluxion de poitrine. De son couvent, les religieuses de l'Adoration reçurent ces lignes bien significatives dans leur austère simplicité : « Cette jeune fille n'a démenti en rien l'éloge qu'on en a fait. »

Une des jeunes filles qui a laissé les plus inaltérables souvenirs à l'Adoration fut Tréfina Boulic, de Bannalec. Caractère doux, aimant, et surtout reconnaissant, elle était pleine de confiance et de respect pour ses maîtresses, de bonté pour ses compagnes. Si ses préférences étaient pour les plus pieuses, elle recherchait par vertu les plus rebelles, et, par mille industries, elle les gagnait à Dieu.

Aussi l'un de ses privilèges était d'avoir tour à tour pour compagnes de promenade les plus mauvaises têtes de la maison. Son zèle alors s'exerçait admirablement. Notre humble apôtre était infatigable; jamais elle ne perdait patience.

On lui confia, entre autres, une enfant tellement difficile qu'on en désespérait. Tréfina s'en occupait sans cesse, s'efforçait de lui être agréable, lui faisait la lecture, la conduisait aux pieds de la sainte Vierge. — Comment ne l'aurait-elle pas améliorée par un dévouement si tendre et si constant? — Son zèle était d'autant plus efficace que Tréfina avait une attrayante égalité de caractère. Soit qu'on la laissât à l'écart ou qu'on parût n'en faire aucun cas, elle était toujours la même. « J'étais fort aise, » dit une de ses maîtresses, de l'avoir à ma disposition : je pouvais la faire changer de travail, » l'envoyer d'une salle à l'autre sans qu'elle témoignât la moindre contrariété.

» Me trouvant un jour seule avec cette chère Tréfina, je l'entendis soupirer : Qu'avez-vous, mon enfant? — « Ma sœur, parlez-moi du bon Dieu : je suis si heureuse quand vous m'en dites quelque chose ! » Ces paroles me touchèrent ;

» j'essayai de la contenter, et je vis rayonner la joie sur son front. C'est dans cet entretien que je connus aussi son angélique attrait pour la sainte communion. »

Pour servir Dieu « en esprit et en vérité, » il faut le servir *avec intelligence*. Dès qu'une âme répond aux incessantes sollicitations de la grâce, Dieu lui accorde tout d'abord la lumière qui vient parfois remédier à l'ignorance ou à la médiocrité intellectuelle. — Qui n'a entendu de surprenantes paroles dans la bouche de la plus humble paysanne pleine de foi et d'amour de Dieu ?

Tréfina avait reçu ce don si précieux. « J'admirais en elle l'esprit du Seigneur, dit une religieuse; il lui communiquait une pénétration toute particulière pour la Religion. »

Cette heureuse enfant, l'une de ces âmes ailées qui ne font qu'effleurer la terre et dont le ciel est jaloux, fut atteinte d'une maladie de poitrine contre laquelle les soins et les remèdes étaient impuissants. Les sœurs voyaient avec beaucoup de peine les progrès du mal, et l'une d'elle imagina, comme dernier remède, de lui faire prendre des escargots. Préparés habilement, on les lui présenta

pour des *fruits étrangers*. La pauvre enfant y fut prise d'abord ; mais instruite bientôt du stratagème et pour faire plaisir, elle se contenta de demander en souriant « les fruits étrangers. »

Hélas ! sa fin était prochaine, et l'on se disait tristement : Tréfina va mourir ! L'abbé Langrez lui faisait de fréquentes visites et s'en retournait édifié comme tous ceux qui l'approchaient. « Ne pleurez pas, disait-elle à ses parents ; si je meurs, ne serai-je pas mieux au ciel ? »

Entre deux crises, l'abbé Langrez voulut encore une fois lui apporter le saint Viatique. « Vite, vite, mon Père, dit-elle en le voyant, je vais mourir. »

A peine en effet avait-elle reçu la divine hostie, qu'elle entra dans l'agonie. D'une main mourante elle tenait encore le crucifix et disait à ce « dernier confident de l'âme qui s'envole : » « Mon Dieu, le ciel !.. »

Tout à coup l'agitation cessant, elle jeta un dernier regard sur celles qui l'entouraient et expira à l'âge de dix-neuf ans, le 1^{er} avril 1861.

Toutes ses compagnes la pleurèrent. Sa chère protégée était inconsolable. Transformée par la charité de Tréfina, elle s'est montrée digne d'elle.

Marie-Adrienne Le Bec, de la commune de Lambézellec, était une enfant marquée du sceau divin. Sa mère, restée veuve, habitait près de l'Adoration. La petite Adrienne venait souvent à la chapelle, et regardant avec envie les enfants élevées par les religieuses, elle tourmentait sans cesse sa mère pour être de ce nombre. Celle-ci faisait remarquer à sa petite fille qu'elle n'aurait ni une belle toilette, ni une aussi bonne nourriture. Mais rien n'ébranlait l'enfant qui semblait dominée par cette unique pensée : « Je serai, disait-elle, dans la maison du bon Dieu. » Enfin, la volonté de l'enfant l'emporta.

Adrienne entra à l'Adoration le 8 décembre 1857. Elle avait huit ans. La sœur Aloysia la prépara à sa première communion. Sous cette habile directrice, son cœur s'ouvrit à Dieu, et elle apprit à se vaincre pour son amour. Ennemie du travail, elle remportait chaque jour quelques victoires. D'une santé délicate, elle vivait de rien. Sa mère, sa grand'mère surtout la voyaient souvent et lui apportaient ce qui pouvait lui faire plaisir. Elle acceptait tout, ne prenait pour elle qu'une petite part de ces friandises et distribuait tout le reste à ses compagnes.

La pauvre enfant commença par souffrir d'un mal de doigt que rien ne pouvait guérir. Le médecin y appliqua la pierre infernale sans qu'elle poussât une plainte. Au bout de quelque temps, sa santé s'altéra de plus en plus, et sa faiblesse devint si grande qu'elle dut garder le lit.

A l'infirmerie comme partout, Marie-Adrienne était aimable, souriante, ne se plaignant de rien, si ce n'est que ses parents lui apportaient « trop de choses. »

« J'ai demandé, disait-elle, une grâce au bon Dieu le jour de ma première communion, et je crois qu'il va me l'accorder : c'est de mourir ici. Ma mère me dit continuellement : « Viens à la maison; je ne veux plus que tu restes loin de nous. » Et j'ai peur que, plus tard, elle me prenne malgré moi. J'aime mieux mourir à présent : je suis plus sûre d'aller au ciel. Ne lui dites pas cela; elle se fâcherait. Je le lui dirai moi-même. »

Les progrès de la maladie disaient assez que la chère enfant était exaucée. Les sœurs allaient la voir non seulement pour sa consolation, mais encore afin de s'édifier et de lui faire leurs recommandations pour la patrie. Adrienne savait trouver

pour chacune de ses bonnes maîtresses une parole affectueuse et reconnaissante.

La sœur Sainte-Claire, son infirmière, avait sa plus tendre affection. La petite malade était heureuse quand, le soir venu, après une laborieuse journée, la sœur trouvait quelques instants pour s'asseoir près de son lit. Un soir, elle trouva Marie-Adrienne plus gaie que de coutume. Que lui était-il arrivé de si heureux? L'enfant lui raconta la visite de sa mère à qui elle avait osé dire qu'elle ne guérirait pas, mais qu'elle irait au ciel : « Je croyais que ma mère se serait mise en colère; mais non, elle a beaucoup pleuré seulement. Eh bien, maintenant, je suis très contente. Je voudrais même mourir tout de suite. Je vais donner toutes mes affaires à mes compagnes; je ne garderai rien que mon chapelet autour de mon bras, et vous, sœur Sainte-Claire, comme mon bon ange. »

D'une grande délicatesse de conscience, elle faisait souvent cette question avec la candeur de l'innocence : « Est-ce un péché cela; est-ce un péché? »

Le mal faisait de rapides progrès, et la chère

enfant reçut les derniers sacrements. Les témoins, attendris, se disaient : « Le ciel est déjà dans son âme. » Quelques heures après, son âme était au ciel. C'était le 25 novembre 1861. Marie-Adrienne avait douze ans.

Aurélié Botrel fut reçue à l'Adoration à l'âge de quatre ans, comme nous l'avons déjà dit. Elle était orpheline de sa mère dès l'âge de deux ans, et son père, soldat d'infanterie de marine, venait de mourir à la Guadeloupe. Le soldat Botrel avait été aimé de ses camarades qui reportèrent cette affection sur ses enfants, et en particulier sur la petite Aurélié. Ils la firent entrer à leurs frais à l'Adoration.

Pendant les premières années, elle fut tenue à l'écart de ses compagnes qui volontiers en eussent fait leur jouet. Si, par hasard, elles voulaient s'en emparer, la petite fille leur disait, par un instinct inné de la consigne : « On a défendu de me toucher. »

Aurélié grandissait avec tous les charmes de l'enfance, choyée, gâtée par les braves compagnons d'arme de son père. Mais ils avaient le tort

de lui faire des compliments que l'enfant saisissait. Elle aussi commençait à se trouver charmante. En outre, elle avait un défaut capital : c'était la paresse. En vain lui donnait-on une tâche, promettait-on de la récompenser ; il fallait avoir recours aux punitions.

Si donc Aurélié grandissait, ce n'était point en sagesse : la paresse, la nonchalance ouvre l'âme à toute mauvaise impression : « Elle est la mère de tous les vices, » dit la Sainte-Écriture. Aurélié ne tarda pas à subir l'influence de quelques mauvais esprits. La candeur, l'ouverture d'âme qu'elle avait eues jusque-là pour ses maîtresses furent changées en une extrême réserve, en une froideur méfiante. Cependant, il lui restait un respect inaltérable envers elles, et si une compagne s'oubliait sur ce point, elle la blâmait. Mais combien, par ailleurs, elle inquiétait le tendre dévouement des sœurs ! Sa piété s'altérait, tandis que la vanité et les idées mondaines, le goût du plaisir se développaient sensiblement en elle. Ses compagnes y contribuèrent en la flattant, la recherchant ; l'amour-propre se mit à la ronger.

Mais, hâtons-nous de le dire, une âme sainte

veillait sur elle : la sœur qui avait prodigué tant de soins à son enfance. Rencontrait-elle Aurélie, elle lui disait quelques mots bien affectueux, auxquels la jeune fille paraissait peu sensible, mais surtout, en adoration devant le Maître des cœurs, elle versait des larmes avec des prières sur sa chère et ingrate enfant. Toutefois, les jours se succédaient, Aurélie restait un sujet de chagrin.

Par hasard, une question lui fut adressée un jour à l'instruction religieuse : Qu'est-ce que l'enfer ? Elle balbutia quelque chose avec l'air de dire : « Cela ne me regarde pas. » « Mon enfant, lui répliqua tout à coup la sœur par une sorte d'inspiration, si vous ne le savez pas, apprenez-le, parce qu'il y a déjà longtemps que vous êtes entrée dans une voie qui pourrait bien vous y conduire. » — Le coup avait porté. Aurélie pâlit. Depuis lors, on remarqua quelques améliorations dans sa conduite ; mais ses mauvaises habitudes avaient de profondes racines, et le respect humain dominait les cris de sa conscience. Soudain, une voix plus impérieuse se fit entendre : celle de la douleur.

Aurélie ne désirait rien tant que ses vingt ans et sa liberté : elle y touchait, et d'avance se livrait à

mille rêves décevants, lorsque tout à coup sa santé s'altéra ; la poitrine se prit. La malade lutta contre le mal avec une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas ; mais ce fut en vain. Comprenant enfin qu'il fallait se soumettre ; qu'il fallait briser avec tant de chimériques espérances, elle devint calme, sérieuse, résignée et docile. La sœur Sainte-Claire était encore là pour soutenir son courage et la soigner comme une mère. De la force, des consolations, il en fallait assurément à la jeune malade, car aux douleurs du corps s'ajoutaient les angoisses de l'âme.

Aurélie grandissait peu à peu dans l'épreuve, parce que son cœur s'était approché de Dieu et qu'elle puisait sa force dans la prière. Elle s'adressa particulièrement à la puissante intercession de saint Joseph, et, le 7 janvier, jour où elle était désignée par l'association pour l'honorer au nom de toutes, elle fit à Dieu le sacrifice d'une vie de vingt ans ! La transformation qui ce jour-là s'opéra en elle fut si frappante, que les sœurs et les enfants dirent : « Aurélie n'est plus Aurélie. »

« Je veux, disait-elle, laisser un souvenir à la sœur qui m'a appris à connaître le bon Dieu et

m'a préparée à ma première communion. » Deux jours après, elle distribuait à ses compagnes les petits objets qui lui restaient. Conservant sa présence d'esprit jusqu'à la fin, elle reçut les sacrements avec une grande piété et dit ingénument à la supérieure qui ne la quittait pas : « Ma Mère, la sainte Vierge m'a dit que je vivrai encore deux heures, parce que mon désir de mourir n'était pas assez pur. » Elle mourut effectivement deux heures après, le 7 avril 1867.

En 1870, plusieurs enfants furent atteintes de la variole, entre autres une jeune fille de dix-neuf ans très intelligente et fort agréable. Ses compagnes ne l'appelaient que la belle Ursule. Comment ne se serait-elle pas prévaluée de ses avantages ? La vanité se nourrit de tout... et même de rien. Quelle douleur donc n'éprouva pas Ursule quand, atteinte de la terrible maladie, elle devint méconnaissable !

Heureusement que sa piété était assez profonde pour l'aider en une telle affliction. Non seulement elle comprit la grande leçon que nous donne la maladie, mais elle voulut encore qu'elle servit aux

autres. Elle demanda une glace et dit à la supérieure : « Ma Mère, on devrait bien me faire photographier, afin que mes compagnes voient ce qu'est maintenant la belle Ursule. »

Elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie et mourut consolée par cette Religion qui seule a le pouvoir de nous élever au-dessus de nos douleurs.

Céline Quillien était une orpheline de Recouvrance, âgée de quatorze ans, quand elle entra à l'Adoration. Douée d'un caractère doux et réfléchi, elle devint l'exemple de ses compagnes. Sa vertu précocce aussi bien que son bon cœur la portaient à rechercher celles qui souffraient, et particulièrement les disgraciées de la nature.

Une tendre dévotion pour la sainte Vierge la conduisait souvent à ses autels pour y plaider la cause des pécheurs, celle de ses parents et aussi la sienne qui se résumait dans une unique pensée, un unique désir : obtenir la vocation religieuse : « Je veux mourir à l'Adoration ou n'en sortir que pour me consacrer à Dieu. »

Recueillie, attirée vers la solitude et les colloques

divins, elle écoutait le Seigneur. C'était cette âme intérieure, dont parle l'*Imitation*, qui reçoit de la bouche du Maître des paroles consolantes; c'était l'âme attentive à recueillir le souffle divin, et sourde aux bruits du monde; c'était en un mot cette âme dont la joie est de s'occuper de Dieu. Aussi souffrait-elle de la dissipation de ses compagnes, et parfois même de leurs railleries provoquées par ses naïves paroles. Mais les rires moqueurs ne la fâchaient pas; on la voyait aussi bonne, aussi gaie, aussi prévenante, même envers celles qui s'étaient jouées de sa simplicité.

Céline était naturellement très sensible; il lui fallait des efforts pour dominer ainsi ses souffrances et pour accepter doucement de fréquentes contrariétés. Souffrances et contrariétés se multipliaient pour elle, parce que Dieu voulait épurer sa vertu.

Depuis bien des mois, cette jeune fille se sentait atteinte de la maladie qui devait l'emporter; mais elle préférait n'en rien dire. Toujours aussi laborieuse, elle supportait son mal en silence. Quelquefois on s'en doutait et on l'interrogeait : « Vous souffrez, Céline? — Ce n'est rien, ma sœur; » répondait-elle toujours.

Tout à coup prise d'un vomissement de sang, la gravité de son état fut manifeste. A partir de ce jour, elle ne fit plus que languir. Toutefois, soutenue par son courage et sa ferveur, elle était de tous les exercices religieux; prier était son bonheur. C'est qu'elle avait reçu le don de la prière par excellence qui n'est ni effort de tête ni paroles des lèvres, mais bien le recueillement central et profond de tout notre être, le rassemblement dans l'adoration de Dieu de toutes nos forces dispersées.

La veille de sa mort, n'ayant plus à craindre de quitter l'Adoration pour le monde, elle voulut se faire couper les cheveux : « Je n'ai plus besoin de mes cheveux; coupez-les. » — Pauvre enfant! C'était tout ce qui lui restait. Ce qu'elle pouvait encore donner d'elle-même, elle le donna au Seigneur.

Ignorant tout, si ce n'est leur catéchisme, ces enfants nous apprennent la plus haute philosophie. D'instinct, elles devinent qu'elles ne font que traverser la mort, comme ces humbles créatures qui se transforment d'un mode à l'autre. Dans la chenille rampante, tout à coup la vie s'arrête; la

voilà sans mouvement dans une sorte de tombeau. Puis, un jour arrive où, brisant son cercueil, elle s'élance dans la lumière avec des ailes éclatantes, et pour vivre des fleurs.

Si Dieu a établi de telles lois et de si merveilleuses transformations pour un insecte, qu'est-ce donc pour « le fils de son amour ! »

« Mais, ô mon Dieu ! que ces idées sont loin de la pensée des hommes ! Qui donc s'occupe de l'âme et de son avenir ?

»... Quand aurons-nous foi dans la continuité de la vie que Dieu donne, dans l'inébranlable stabilité de son œuvre et dans son idéale beauté ? Quand saura-t-on que tous les rêves sont moins beaux que les promesses de Dieu ? Quand saura-t-on lire ces promesses dans la raison et dans la foi ? Quand aura-t-on la force de croire ou la puissance de voir que le terme idéal des choses est et doit être, entre toutes les réalités, incomparable en certitude comme en beauté ? Quand cessera-t-on de regarder la mort comme l'abîme des ténèbres et du néant ? Jusqu'à quand cet épouvantail suffira-t-il pour neutraliser dans les âmes l'espérance, la joie et l'enthousiasme de la vie ? Eh bien, regardons une

bonne fois la mort en face. Essayons aujourd'hui de la comprendre et de voir qu'elle n'est pas l'obstacle, mais le moyen ! Oui, le moyen de transcendance, le passage, la Pâque qui mène de cette vie mobile et mêlée à l'incomparable beauté et à l'incomparable réalité (1) ! »

(1) *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 407 ; P. Gratry.



CHAPITRE XXII

LES SŒURS SAINTE-ALOYSIA ET SAINT-CHARLES

R IEN de plus attrayant et de plus salulaire que l'histoire intime des âmes vertueuses. C'est bien à ces âmes, où Dieu règne en maître bien-aimé et tout-puissant, qu'il faut appliquer cette parole de Pascal : « Apprenez que l'homme surpasse infiniment l'homme. »

Les sœurs Sainte-Aloysia et Saint-Charles ayant laissé les plus précieux et les plus édifiants souvenirs, ils font partie du trésor des sœurs de l'Adoration qu'il ne faut point laisser caché.

Le nom de famille de la sœur Aloysia était Renée Lotte. Son père, ouvrier de Quimper, était vraiment l'honnête homme et le chrétien dans toute l'acception du mot. Cœur généreux, jamais il ne refusait un service et pour n'en citer qu'un exemple, il fut le parrain de vingt-deux enfants.

— 285 —

Sa femme était digne de lui. Son bon cœur lui inspira d'avoir toujours à élever avec ses sept enfants deux pauvres orphelins. Leurs travaux et leurs sacrifices furent bien récompensés. Ils eurent des enfants exemplaires, et l'un d'eux, d'une intelligence remarquable, devenu professeur de mathématiques distingué, resta, comme tous les autres, le fils le plus respectueux, le plus tendre et le plus généreux pour ses parents (1).

Renée était une petite espiègle qui exerçait la patience de sa mère. Son grand méfait était de sauter dans les charrettes laissées dans la rue ou de courir à la suite de celles qui passaient. Un jour elle s'échappa pendant une heure et la réprimande fut sévère; ce fut, du reste, sa plus grande désobéissance. A partir de sa première communion, elle se corrigea de tous ses défauts d'enfant et tendit dès lors à la perfection. Ce n'est pas trop dire. Renée se levait de grand matin pour assister tous les jours à la sainte messe avant de se

(1) Un autre fils, actuellement mécanicien en chef de la marine, a été, comme son frère, d'une admirable piété filiale. Il prélevait sur ses appointements, malgré les lourdes charges de sa nombreuse famille (dix enfants) la pension nécessaire à son père et à sa mère, morts fort âgés.

rendre à l'atelier, dont elle était le modèle. A seize ans, elle voulut faire une confession générale. Mais son confesseur, qui connaissait sans doute la candeur de son âme et craignait les scrupules, n'y consentait pas. De plus en plus pressée intérieurement et craignant de résister à la grâce, elle promit à N.-S. de s'adresser au premier prêtre qu'elle trouverait au confessionnal. C'était l'abbé Langrez. Il l'approuva et lui rendit la paix de l'âme. A partir de ce moment, dit sa sœur, Renée devint la petite sainte de la maison.

Elle passait à l'église la plus grande partie de l'heure du dîner et le soir y retournait encore. Quelquefois seulement, pour condescendre à la volonté de ses parents, elle se promenait avec une amie, pieuse comme elle, jusqu'à la croix de l'hôpital : leurs entretiens étaient tout célestes. Le dimanche, Renée portait aux malades de l'hôpital son dessert de la semaine. Elle eut même, pendant plusieurs mois, la sainte adresse de donner à un pauvre le café de son déjeuner, qu'elle remplaçait par un morceau de pain sec. A la fin, surprise en flagrant délit, il fallut cesser cet acte d'une vertu si touchante.

La mère de Renée lui fit un jour la surprise d'un manteau et chargea le marchand de le lui porter. Ne sachant d'où il venait, elle ne voulut pas même le regarder. Il fallut que sa mère lui affirmât que ce cadeau venait d'elle pour qu'elle consentit à le recevoir.

Sa simplicité et sa modestie étaient admirables. Je me chargeai de l'habiller, dit sa sœur aînée, pour la noce de notre frère. Elle se laissa faire complètement, mais elle ne jeta même pas un regard sur sa toilette. D'une physionomie agréable, qui attirait par sa candeur, elle fut comblée d'attentions à cette fête de famille. Sa simplicité s'en effrayant un peu elle ne cessa, pendant la réunion, de répéter dans le secret de son âme : « Mon Dieu, détournez mon cœur de tout ceci. »

C'est vers cet âge de seize ans, où tant de jeunes filles ne pensent qu'au plaisir, qu'elle exprimait à ses parents le désir de se faire religieuse et répondait à une de ses sœurs qui lui disait : « Moi, si je me fais religieuse, je veux soigner les malades. » — « Et moi j'irai où le bon Dieu voudra bien m'ouvrir une porte, » répartit Renée.

A vingt et un ans, elle parla de sa volonté d'être

religieuse à son frère le professeur, qui essaya de la combattre par l'appât du bonheur terrestre. « Quand tu me donnerais tout l'or du monde, je n'y renoncerais jamais puisque Dieu m'appelle, » fut son énergique réponse.

L'épreuve la plus déchirante, celle du cœur, lui vint de ce frère qu'elle aimait tendrement. Il parut l'avoir reniée pour sa sœur; traitée par lui en étrangère, lorsqu'il donnait des témoignages d'affection à ses autres sœurs, il ne paraissait même pas s'apercevoir de sa présence.

Renée supporta cette apparente dureté de son frère sans un mot de murmure. Il souffrait, lui-même, d'agir ainsi à l'égard de sa jeune sœur qu'il aimait beaucoup. Mais il espérait pouvoir la vaincre ou lui faire ajourner son pieux projet. Ce fut en vain, Renée resta impassible à toute menace. Une seule fois on la vit pleurer.

Sa sœur aînée suivit son exemple et toutes deux firent ensemble un généreux sacrifice.

Leur entrée en religion fut fixée au 15 octobre 1846. Étant allées quelques jours auparavant, dit la sœur Marie-Thérèse (1), faire une visite à l'abbé

(1) Sœur aînée de Renée.

Langrez, il nous dit : « Mesdemoiselles, je ne vous reçois pas comme cela; vous savez qu'il me faut une dot. » Très surprises, nous nous regardâmes : ma sœur tremblait déjà de n'être pas admise. Je pris la parole pour lui dire l'avoir prévenu que nous n'avions rien à offrir que notre jeunesse et nos dix doigts. « Pardon, pardon, nous dit le Père, il me faut une dot et vous pouvez me la donner celle-là : c'est l'offrande de votre volonté. » Nous fûmes donc vite rassurées.

Au moment du départ, notre second frère, qui n'avait pas été averti de notre décision, voulut s'y opposer. Mon père lui dit en le regardant fixement : « Lequel de nous deux est le maître, mon fils? Mes filles auraient voulu se marier, j'y aurais consenti. Elles veulent se faire religieuses, je leur dois aussi mon consentement. »

Aussitôt nous remerciâmes notre père et nous nous jetâmes à genoux pour recevoir sa bénédiction. Il nous la donna avec une gravité et une émotion solennelles, ajoutant : « Mes enfants, soyez heureuses, accomplissez vos devoirs au couvent comme vous les avez accomplis chez vos parents. Aimez toujours le travail. »

Notre mère voulut nous conduire à l'Adoration. Sa dernière parole à la supérieure fut celle-ci : « Je vous confie mes enfants. Que le bon Dieu bénisse la maison où elles entrent ! »

Renée Lotte reçut le nom de sœur Sainte-Aloysia. Elle fut en religion ce qu'on pouvait attendre d'une jeune fille aussi vertueuse. Son départ pour la maison de Brest coïncida fortuitement avec la mort d'un de ses frères. Elle partit quand même, au son du glas funèbre, contenant sa profonde douleur à la vue du triste cercueil qu'elle rencontra en se rendant à la voiture.

La sœur Sainte-Aloysia se distinguait par sa simplicité, son obéissance et surtout son abnégation, qui allait jusqu'à l'oubli total d'elle-même. Elle eut sur les enfants un ascendant absolu, tandis qu'elle fut simple religieuse ; devenue maîtresse générale en 1863, les dispositions des enfants changèrent complètement à son égard. Leur affection diminua jusqu'à l'indifférence et la froideur ; plusieurs même poussaient la méchanceté jusqu'à vouloir jeter sur elle le ridicule. Elle perdit leur confiance. Et c'étaient ces mêmes enfants sur qui elle avait tout pouvoir depuis quatorze ans ; c'était à ces enfants qu'elle sacrifiait sa vie entière !

Sa vertu grandit, selon l'ordre providentiel, avec la souffrance. « J'avais besoin de cette épreuve pour ma sanctification. » Telles furent ses paroles à une religieuse qui la plaignait.

Depuis longtemps elle ressentait les premiers symptômes d'une maladie qui se manifestait par des crises douloureuses ; mais elle n'en continuait pas moins à remplir sa laborieuse tâche, son courage l'entraînant toujours où l'appelait le devoir. Mais son état s'aggravait ; sur l'avis du médecin, la supérieure générale emmena la sœur Sainte-Aloysia à Quimper. Ce retour dans sa ville natale, près de ses parents et de sa sœur religieuse, fut pour elle une grande consolation. Pendant sa maladie, elle me répétait souvent ces paroles, dit cette dernière : « Comme vous me soignez avec tendresse ! Mais, je vous en prie, que la nature n'y soit pour rien ! » Je la trouvai un jour plus pensive et pour répondre à mes inquiétudes elle me parla ainsi : « Je renouvelle le sacrifice de ma vie pour l'Église, pour Pie IX, pour les besoins de la communauté, et puis vous savez en particulier pour qui encore, ma sœur... — Quoi, sœur Aloysia, tant d'intentions générales ! — Oui ! c'est un sacrifice

si grand que celui de la vie, qu'il peut s'étendre à tout : il faut être à ma place pour le comprendre. Il est très facile de dire, je voudrais mourir, quand on se porte bien, mais le moment venu, qu'il est déchirant pour la nature ! »

Elle souffrait beaucoup, surtout les dernières semaines. Quand je la plaignais, elle me répondait avec le ton bref qui la caractérisait (et qui était, avec une certaine raideur de caractère, ce qu'on pouvait lui reprocher) : « Ne me plaignez pas, je souffrirai encore bien plus, car j'ai demandé à Dieu la grâce de faire mon purgatoire en ce monde. » Un autre jour, la trouvant en larmes, « je croyais, sœur Aloysia, lui dis-je, que vous n'aviez plus de chagrin de mourir. » — « Ce n'est pas le chagrin de mourir qui me fait pleurer. Je n'ai pas peur maintenant de la mort, ni du jugement, pas même du purgatoire : *le bon Dieu a plus de miséricorde qu'il ne m'en faut* ; mais j'ai peur de me décourager tant je souffre aujourd'hui, fête de saint Laurent. Il me semble que tout mon corps est sur un gril rougi au feu comme le sien. »

Quelques jours avant sa mort, je lui dis : « Sœur Aloysia, tâchez de ne pas me laisser longtemps

sur la terre. Rappelez-vous ce que M. Levicomte de la Houssaye nous a dit à notre profession : Sœurs par la nature, vous l'êtes aussi par la grâce. « Soyez heureuses, l'une par l'autre, de votre bonheur. Un même jour, une même cérémonie vous unissent dans un même sacrifice. Un jour il y aura division entre vous, mes sœurs ! Je me trompe. Non, il n'y en aura pas. La mort pourra bien briser les liens formés par la nature, mais elle ne saura briser les liens formés par la charité de Jésus-Christ. La première arrivée au Ciel tendra la main à l'autre, et toutes deux réunies, vous vous retrouverez au lieu du rendez-vous des éternelles récompenses. » Ainsi rappelez-vous cela, sœur Aloysia. — Certainement non, répondit-elle, je dirai au bon Dieu de vous laisser longtemps sur la terre ; il n'y a pas trop de sœurs dans notre Congrégation. »

Le 15 août, elle eut une crise tellement forte que nous crûmes que c'était fini. Revenue à elle-même, sœur Aloysia dit : « Vous avez cru que j'allais mourir ; c'eût été trop glorieux pour moi, en cette grande fête. » — Ses souffrances se prolongèrent jusqu'au 28 août. Dans l'après-midi, elle me fit signe d'approcher, continue sa sœur, et me

dit : « Aimez bien la volonté de Dieu en toutes choses, ma sœur Marie-Thérèse. Au moment de la mort, il est si doux de l'avoir accomplie ! » Le soir de ce même jour, ne me voyant pas préparer le petit autel pour sa communion du lendemain : « Vous ne préparez pas l'autel ce soir, ma sœur ? Non. — Ah ! je comprends !... demain... demain je ferai la communion éternelle. »

Quelques moments après, elle me dit : « Allez souper. — Non, sœur Aloysia, vous allez m'échapper pendant ce temps-là. — Non, non, je vous attends. » — Elle insista de nouveau, et il fallut la satisfaire. A peine étais-je de retour qu'elle m'adressa ces paroles : « Ne me quittez plus, ainsi que notre Mère. Sœur Aloysia, lui dis-je, quelques instants après, vous savez que c'est votre agonie. — Oui. — Courage, ma sœur, unissez-la à celle de Notre-Seigneur. Du Calvaire au Ciel il n'y a qu'un pas ! — Heureux jour, reprit la mourante : Ne plus pécher ! Et voir Dieu !... »

En prononçant ces paroles elle expira. C'était le 28 août 1867.

La sœur Saint-Charles se nommait dans le

monde Julie Le Baron de Boisjaffray. Née à Quimper le 17 juillet 1804, elle avait été élevée chez les Ursulines de Quimperlé. Son éducation terminée, elle crut trouver le bonheur dans sa famille, où l'attendait l'affection la plus tendre. Elle était à cet âge où la sève déborde, où tout fleurit en nous et s'épanouit dans l'espérance, la joie naïve et les douces ignorances du malheur.

M. et M^{me} de Boisjaffray, entourés de leurs enfants, pouvaient jouir du présent sans trop craindre l'avenir. Julie, franche et joyeuse, le cœur aimant et ouvert, contribuait largement aux joies du foyer. Qui donc pouvait les troubler ? Soudain une épidémie éclate à Quimper et ravage cette famille. Quand le vent s'élève dans un jardin c'est la plus belle fleur qui tombe la première. Ce fut ici une jeune fille charmante, enlevée à dix-huit ans. Cinq jours après, ce fut le tour d'un jeune homme de vingt ans qui venait de terminer les plus brillantes études de droit.

Julie resta près de ses parents pour les consoler. Ce fut sa mission pendant la majeure partie de son existence.

Elle vit en effet, quelques années plus tard,

succomber sa sœur, M^{me} Pennansun, puis son oncle, M. de Querrio, et enfin son père, en 1837. Sa mère survécut encore cinq ans. Julie, toujours forte et soumise, savait dominer la douleur. Dieu lui laissait entrevoir qu'il voulait guérir lui-même ses blessures par une sainte et étroite alliance.

Ce fut surtout à partir de cette époque que M^{lle} de Boisjaffray, plus libre d'elle-même, se dévoua aux bonnes œuvres. Elle était à Quimper l'un des membres les plus actifs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, où elle s'occupait des enfants mis en apprentissage, distribuait les vêtements aux pauvres et allait les visiter.

A la campagne, les soins qu'elle donnait aux malades étaient unis à tant de bonne grâce et de bonté que ses bienfaits sont encore présents, et sa mémoire aimée et vénérée dans la paroisse de Kerfeunteun.

Cependant, près de huit ans s'étaient écoulés depuis la mort de sa mère, et M^{lle} de Boisjaffray continuait sa vie si édifiante, sans paraître songer à autre chose. Une fois, dit la Mère Sainte-Thérèse, elle me reçut dans sa chambre qui était un vrai boudoir, et je la trouvai à tailler des vêtements

pour les pauvres : c'était son occupation préférée.

Mais la trêve à ses douleurs ne fut pas longue.

En 1850, le seul frère qui lui restait fut enlevé en quelques jours et ainsi se trouva brisé le dernier lien qui la retenait dans le monde. Cependant, fidèle à son esprit de famille, M^{lle} de Boisjaffray ne voulut point quitter brusquement sa belle-sœur, devenue veuve, mais elle prépara son sacrifice.

Dans la commune de Kerfeunteun, où est la propriété de sa famille, elle fonde à l'intention de ses chers défunts et près de leurs tombeaux une maison pour deux sœurs, qui feront l'école gratuitement et visiteront les malades et les pauvres (1). Ainsi la charité veillera toujours près des siens : cette charité si bien personnifiée dans la religieuse, amie qui se dévoue aux vivants et aux morts, ange qui plane sur les deux mondes.

Son sacrifice fait, M^{lle} de Boisjaffray s'offrit à la Congrégation, attirée par l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, la pauvreté de la maison, et pressée aussi par son zèle pour les pauvres orphelines.

(1) C'est encore la seule école de la commune. L'instruction y est donnée gratuitement à soixante-dix enfants depuis le 19 octobre 1852.

Elle jouissait alors d'une grande aisance, et, en se donnant à Dieu, elle lui sacrifia la joie délicate de donner elle-même et directement aux pauvres. Les critiques mondaines ne manquèrent pas à M^{lle} de Boisjaffray. Elles sont prodiguées d'ordinaire aux actes de cette valeur. Elle avait alors quarante-cinq ans, c'est-à-dire de longues habitudes d'indépendance et de *bien-être* (ce mot dit tant de choses dont nous jouissons sans nous en rendre compte !) avec lesquelles il est si dur et si difficile de rompre d'un coup.

Le lever de quatre heures (1), la pauvre nourriture, le travail sans relâche, l'adoration nocturne, rien ne l'effraya. Elle prouva assurément que sa réputation de vertu n'avait rien d'exagéré. Dès son entrée au couvent, elle édifia toutes les sœurs par sa simplicité et son obéissance. « Elle a eu bien des supérieures, dit la Mère Sainte-Thérèse ; elle est allée de l'une à l'autre avec la même soumission d'esprit et de volonté. » Sacrifier à chaque instant son jugement et son vouloir c'est le grand mérite de la vie religieuse ; car, ou l'on est par trop simple

(1) Il est maintenant à quatre heures et demie.

et sans ressort, ou l'on a une manière de voir. M^{lle} de Boisjaffray avait une volonté bien trempée unie à une intelligence vive et active. — Mais elle fut du nombre de celles que leur fermeté même pousse à l'obéissance, parce qu'elles ont résolu de s'immoler. Aussi fit-elle de rapides progrès dans la perfection en se laissant conduire par l'esprit de Dieu.

A ce jugement ferme et droit, la nouvelle élue du Seigneur ajoutait un rare bon sens, une piété simple et franche, gaie et spontanée ; elle avait des ressources pour toutes les circonstances.

Le train monotone de la vie religieuse lui devint naturel et facile. Pas une plainte, pas de réclamations ! Celle qui avait été riche devint l'amante de la pauvreté ! Elle la recherchait en tout : dans ses vêtements, dans sa cellule, dans ses travaux mêmes. Souvent on la voyait, entourée de vieilleries, confectionner aux enfants, à force de patience, de bons et chauds vêtements. Sa bonté se plaisait à les embellir selon leur goût. Comment n'aurait-elle pas aimé l'enfance, elle qui aimait tant les divins abaissements de l'enfance du Sauveur ? Sa joie était d'être entourée de petites filles dont elle acceptait

les importunités ; bien plus, elle leur donnait des soins maternels qui s'étendaient de la tête aux pieds.

Lors de sa vêtüre, M^{lle} de Boisjaffray n'exprima qu'un désir, témoignage touchant de son affection filiale. Elle demanda à prendre le nom de Saint-Charles, patron de son père.

D'abord économe à Recouvrance, elle fut, dans cette charge, l'humble servante de sa famille religieuse et des orphelines. Il lui fallait faire, pour ses nombreux achats à Brest, des courses continuelles, passer et repasser la Penfeld en bateau, chargée et fatiguée. Jamais une plainte, jamais d'altération sur son visage.

Infirmière plus tard, rien ne paraissait lui coûter au service de ses chères malades. Elle était si compatissante qu'elle s'apitoyait sur la plus légère souffrance.

En 1861, elle fut rappelée à Quimper pour être assistante. Son humilité et sa noble franchise ne faillirent point à ses nouveaux devoirs. Sa timidité naturelle disparaissait devant les exigences de sa charge. Mais la santé de la sœur Saint-Charles devenait mauvaise et donnait des inquiétudes.

Elle aussi voyait sa fin approcher. C'était avec le calme profond du juste qui parle de sa mort comme nous parlons d'un voyage. Sans aucun trouble, sans la moindre inquiétude, sans même un soupir, elle rendit son âme à Dieu le 26 février 1871, à l'âge de soixante-six ans. Qu'avait-elle à redouter de Celui que sa droiture et son cœur avaient toujours cherché ?

Telle est l'abnégation religieuse qui rend capable de grandes choses pour Dieu et pour le prochain ; telle est l'école de renoncement à laquelle sont instruites les sœurs de l'Adoration. Si les sœurs Sainte-Aloysia et Saint-Charles nous en fournissent de touchants exemples, bien d'autres faits prouveraient que leurs sœurs sont dignes d'elles.



CHAPITRE XXIII

CONSÉCRATION QUE LA MÈRE SAINTE-THERÈSE FAIT
D'ELLE-MÊME A DIEU — ELLE EST NOMMÉE SUPÉ-
RIEURE GÉNÉRALE EN 1848 — SES VERTUS —
SES MAXIMES — SON SECOND SUPÉRIORAT — ELLE
DEVIENT AVEUGLE.

CINQUANTE et un ans se sont écoulés depuis
l'entrée à l'Adoration de la jeune fille si
justement appelée la Reine de la jeunesse de
Quimper (1).

Dès cette époque, voici ce qu'elle écrivait,
trahissant sa vertu, comme nous la trahissons
nous-même en la faisant connaître :

« Vous savez, ô mon Dieu, que j'ai fait cette
» retraite dans les sentiments que vous m'avez

(1) Reine Coadou. C'est l'auteur du manuscrit souvent
cité.

» donnés, qui n'étaient pas, il est vrai, de mon
» goût, car je ne vous connaissais pas. Vous savez
» que je m'étais retirée dans la retraite pour ap-
» prendre à vous connaître et pour savoir ce que
» vous désirez de moi ; mais je souhaitais vous
» connaître à ma manière. Je vous demande
» pardon, ô mon Dieu, et vous remercie de m'a-
» voir traitée selon votre plus grande miséricorde.

» O mon âme, n'oublie jamais (le 26 août
» 1828, à huit heures du matin) la charité de
» Jésus à ton égard ! Avec quelle douceur il t'a
» guérie de tous les maux dont tu souffrais, et
» auxquels tous les remèdes imaginables ne pou-
» vaient donner qu'un faible soulagement.

» O charité ardente du Cœur de Jésus ! Qui me
» séparera de la charité de mon Dieu ? Le péché
» avec lequel je fais un divorce éternel !

» Je prends donc la résolution de servir Dieu
» comme il veut, et non pas comme je le veux...
» Je prie mon bon ange de vouloir bien me rap-
» peler toutes les fois que j'approche du tribunal
» de la pénitence que je vais parler à Dieu, écouter
» Dieu et recevoir ses ordres, comme Moïse au
» pied de la montagne, que j'approche avec le

» même respect que lui et la même confiance...

» Sainte Vierge, Mère de Dieu, je vous prends
» aujourd'hui par amour et par choix pour ma
» véritable Mère.

» Je dépose entre vos mains tous mes projets et
» tous les désirs de mon cœur. Oui, ma bonne
» Mère, dès que je sentirai naître dans mon cœur
» quelque nouveau projet, quelque nouveau désir
» de faire de grandes choses pour Dieu, je vous
» adresserai la Salutation angélique... »

Faire de grandes choses pour Dieu !.. C'est bien
là le cri de toute âme qui a reçu l'étincelle sacrée,
comme la Mère Sainte-Thérèse.

Elle l'a faite, cette grande chose, non par des
actes d'éclat, mais en n'ayant qu'un seul vouloir
avec Dieu.

Voyons maintenant comment elle y prélude
par la consécration et l'offrande de tout elle-même :
il nous semble que l'âme, portée sur les ailes du
divin amour, ne peut guère s'élever plus haut.

« Moi, Reine Coadou,

» Je fais à vous, mon Dieu, une donation de
tout moi-même sous la protection de Marie ma

Mère, de saint Joseph, de mon Ange gardien, de
sainte Thérèse, de saint Louis de Gonzague, de
saint Jean l'Évangéliste; veuillez seconder mes
faibles efforts, afin que je puisse rendre à Dieu
amour pour amour.

» Divin Jésus, voilà mon cœur; je vous le
donne pour toujours; faites de lui tout ce qu'il
vous plaira. Je vous le donne sans réserve; vous
serez libre de lui faire souffrir vous-même tout ce
qu'il vous plaira ou de vous servir de qui vous
voudrez pour le faire souffrir. Mettez ce cœur
ingrat, rebelle, jusqu'à présent, dans les disposi-
tions où vous voulez qu'il soit pour pouvoir
opérer en lui, car de moi-même je ne puis que
vous offenser. Oui, mon Dieu, voilà ce cœur
faible, languissant, inconstant, mais qui a mis en
vous toute son espérance.

» Je vous promets dès aujourd'hui de ne plus
mettre d'obstacles à vos divines opérations en
moi : rien ne m'appartient plus sur la terre; toutes
les demeures me seront étrangères.

» Je n'ambitionnerai plus rien que l'entrée dans
votre Cœur sacré, quoique je sois indigne d'une
telle faveur.

» Je vous consacre ma bouche et ma langue pour ne plus parler que de vous ou pour vous ; ma voix, je la consacre à chanter vos louanges ; mes yeux pour ne voir que ce que vous voulez ; mes oreilles pour entendre la parole de Dieu ; mon odorat pour ne sentir que les odeurs les plus désagréables quand il sera en mon pouvoir ; je vous donne mes mains, afin qu'elles ne servent qu'à votre plus grande gloire ; je vous donne mes pieds pour ne plus m'en servir qu'utilement. Enfin, mon Dieu, je vous livre mon corps, afin que le Saint-Esprit puisse s'y bâtir un temple.

» Si je suis assez malheureuse pour me reprendre en quelque chose, je ne me découragerai pas ; mais je ferai tous mes efforts pour rentrer dans vos bonnes grâces, et je supplierai votre infinie bonté de me reprendre, me souvenant que je ne suis capable de rien que de vous offenser.

» Je vous donne ma santé, ma réputation, ma volonté propre, pour ne plus faire que la vôtre en toutes choses, et pour m'assurer de faire toujours cette divine volonté, je m'en tiendrai toujours à la décision de mes supérieurs. »

Depuis ce décisif moment, une laborieuse et

féconde existence commence pour la Mère Sainte-Thérèse : la perfection de la sainteté en est le couronnement.

Quand Reine Coadou fut admise par l'abbé Langrez à devenir l'aide de Marguerite, elle fut chargée d'apprendre à travailler aux orphelines dont elle devint la Mère la plus dévouée. Pendant dix ans consécutifs, elle mit à leurs services tous les riches dons que Dieu lui avait faits. Personne mieux qu'elle ne savait les intéresser, les conseiller, les instruire, captiver leurs cœurs pour les donner à Dieu...

Mais elle paraît avoir complètement oublié ces nombreuses années remplies d'œuvres si méritoires, et se plaît à dire : « Je ne suis pas fondatrice ; j'ai été reçue dans cette maison comme une domestique qui voit croître les enfants. »

Il serait malaisé de dire la peine qu'elle prenait pour leur apprendre à bien faire et avec quelle rare perfection elle travaillait elle-même : c'était quasi désespérant, tant il était difficile de l'imiter et de la satisfaire. Ainsi se manifestait la nature de la Mère Sainte-Thérèse, portant en toutes choses un irrésistible besoin de perfection.

Du reste, si nous voulons signaler en elle l'ombre qui s'attache à tout ici-bas, même à la vertu, nous dirons que l'écueil où elle se heurta davantage et qu'elle dut surtout s'appliquer à éviter, fut la ténacité de caractère. Une intelligence comme la sienne, une forte volonté ne désarment pas facilement.

Marguerite Lemaître apprécia tout de suite sa valeur. Elles vécurent huit ans ensemble, dans la plus grande intimité. N'étaient-elles pas faites pour se comprendre et s'aimer ? L'une et l'autre travaillaient sans relâche et presque sans repos, car le travail se prolongeait souvent jusqu'à minuit, pour faire vivre les sœurs et les enfants.

La Mère de Moëlien en entrant à la Providence reconnut promptement la grande vertu de celle qui s'appelait alors la sœur Reine : elle lui donna son affection et sa confiance, et la choisit pour assistante, tout en lui conservant les mêmes charges.

Malgré ses nombreuses occupations, Reine savait ménager quelques instants pour lire l'Écriture-Sainte et en copier de nombreux passages : c'était son bonheur. Lorsque, accablée de fatigue, elle pouvait se mettre à sa chère lecture, elle y trouvait

un repos délicieux, un remède pour l'âme et le corps. Aujourd'hui même, rien ne lui est plus agréable que la lecture de l'Écriture-Sainte qui lui est faite chaque jour dans ses vieux cahiers. « Là, dit cette vénérée Mère, on trouve tout ce qui peut consoler et fortifier. » Toute autre lecture, à l'exception de la Vie des saints, n'est guère écoutée par elle que par complaisance.

Nommée supérieure générale en 1848, il fallut, malgré ses appréhensions, que son humilité se tût devant l'obéissance. Elle se retirait, triste et effrayée de ce nouveau fardeau, lorsqu'elle trouva en pénitence une enfant qui pleurait. « Venez avec moi, lui dit-elle ; nous allons nous consoler ensemble. » Et aux sœurs qui l'avaient nommée, elle disait naïvement : « Ne craignez rien ; vous serez traitées comme les autres. » C'était dans sa pensée le comble de la générosité.

Elle se consola surtout par la pratique de la charité. « Faites bien attention, disait l'abbé Langrez, qu'il n'y a que quatre-vingts lits pour les enfants. » Mais elle ne s'en contenta pas : « Il me faut des pauvres plein la maison, répétait la Mère Sainte-Thérèse. » Et la maison se remplit bientôt

d'enfants malheureuses et abandonnées, au point de devenir insuffisante. Force fut de l'agrandir, ce qui coûta bien de la peine et bien de l'argent.

C'est elle encore qui fit la fondation de Recouvrance, depuis transférée à Coat-ar-Gueven : « Il faut, disait-elle, une vaste maison dans cette grande ville de Brest, où il y a tant d'enfants pauvres. Le bon Dieu sait bien que c'est pour les sauver que nous voulons les recueillir, aussi il nous enverra des secours. » On ne peut dire la sollicitude, les difficultés, les sacrifices généreux que la Mère Sainte-Thérèse et toutes les sœurs s'imposèrent courageusement à cette occasion.

Il fallut contracter des dettes qui s'élevèrent jusqu'à cent mille francs. Mais la Mère Sainte-Thérèse avait une si profonde confiance en la Providence qu'elle ne se laissait jamais envahir par l'inquiétude.

Cette vénérée Mère a toujours mis son habileté et sa finesse d'esprit à rechercher tout ce qui peut l'humilier ou la garantir de toute estime. A son insu, elle imita saint Vincent de Paul qui, recevant à Paris la visite d'un de ses parents des Landes, fort rustique de toute sa personne, sentit un pre-

mier mouvement de confusion. Mais s'armant contre l'orgueil, il se mit à le combler de témoignages d'affection et à le présenter à tout le monde en disant : « Voilà mon cousin. »

Si quelque parent qui ne peut la flatter, vient voir la Mère Sainte-Thérèse, elle en parlera de préférence.

Un jour qu'une famille de Quimper lui témoignait beaucoup d'estime et d'affection, elle dit au maître de la maison : « Comme vous êtes bon, Monsieur, de me traiter ainsi, ma mère était votre blanchisseuse. »

Pendant qu'elle était assistante, craignant une fois d'avoir scandalisé par quelques paroles une postulante qui l'avait accompagnée au parloir, elle se jeta à ses genoux et lui demanda pardon.

« Elle était supérieure lorsque je sortis un jour avec elle, dit une religieuse alors postulante, et je portais un grand panier. Notre Mère s'en empara malgré moi, et voulut me persuader qu'elle n'était point gênée, bien au contraire, que cela lui allait à merveille. »

Tous ceux qui la connaissent n'ont qu'une voix pour louer et admirer une vertu si humble et si

austère, sous les apparences les plus aimables et les plus simples.

M. l'abbé Goujon (1), qui fut supérieur de l'Adoration après l'abbé Langrez, disait de la Mère Sainte-Thérèse : « J'ai une si grande confiance dans sa sagesse et dans ses lumières que je la laisse faire. Je ne m'oppose pas à ses vues. »

Absolue dans ce qu'elle voulait, elle savait, étant supérieure, jeter des fleurs sur les épines du chemin où elle faisait marcher. « C'est une tête organisée à conduire un royaume, » disait quelqu'un. Ce qui est certain, c'est qu'elle savait conduire rapidement à la perfection. Son zèle ardent était toujours en éveil et au service des sœurs, ne laissant échapper aucune occasion favorable de les sanctifier et de les conduire aux actes de vertu. Et comment résister à tant de calme et de bonté, à des intentions si pures et toutes selon l'esprit de Dieu ?

Elle attaquait si habilement et avec tant de dextérité la forteresse de l'orgueil, qu'on n'avait pas le temps de se mettre sur la défensive.

(1) Vicaire général de Quimper, supérieur de l'Adoration où il rendit de nombreux services. C'était un prêtre de mérite et d'une grande vertu.

En toutes choses, il lui fallait la part du sacrifice ; ainsi, pour une vêture, elle ne voulut admettre qu'une toilette d'emprunt. Il ne manquait plus qu'une paire de gants ; la postulante demanda à l'acheter : « Non, ma sœur, ce serait une dépense superflue ; il faut demander à vos amies une paire de gants en coton blanc. » Et la nouvelle religieuse dut paraître avec une robe de soie, un châle de dentelle et des gants de coton blanc.

Une autre fois, ce fut en gros sabots qu'elle conduisit à la cathédrale une postulante qui par ailleurs était fort bien mise, — ou bien elle s'affublait et elle affublait les autres des vêtements les plus usés, souvent même au rebut. Mais ce qu'elle enseignait, ce qu'elle exigeait, elle le pratiquait la première excellemment, s'ingéniant à rechercher pour elle les choses les plus pénibles et à tout faire tourner au profit de son humilité.

Voyons maintenant ses maximes de perfection, elles ne laissent rien à désirer aux plus exigeants :

« L'humilité est la perle précieuse ; celle qui en est ornée mérite d'approcher du grand Roi. »

« Affectionnez beaucoup l'humilité, demandez-la

souvent à Jésus, ne laissez passer aucune circonstance d'en faire des actes. Celle qui la pratique constamment a la paix pour partage. Qui peut troubler une âme qui ne tend qu'à être méprisée avec Jésus-Christ ? »

« Estimez beaucoup les personnes de qui Dieu se sert pour vous humilier ou vous faire souffrir, épiez les circonstances où vous pourrez leur faire plaisir. Invoquez le nom de Jésus, et rien ne vous sera impossible. »

« Possédez votre âme dans la patience, et qu'une grande douceur caractérise toutes vos actions. Si vous avez de doux entretiens avec Dieu, la douceur doit vous être comme naturelle. Moïse était d'une grande douceur, parce qu'il avait vu Dieu. »

« Tout ce qui est amer à la nature fortifie l'âme. »

« Si vous êtes troublé, que le sang bouillonne dans vos veines, invoquez le nom de Jésus, à l'instant même, le trouble cessera. Ce divin Nom calme les sens, comme Jésus calma la tempête. »

« Heureux ceux qui sont doux. La douceur charme et attire Jésus, surtout quand cette vertu est acquise à force de combats. Faites tous vos efforts pour avoir cette vertu et la faire pratiquer aux autres. Le nom de Jésus la donne : Ayez-le donc dans le cœur et sur les lèvres. »

« Heureux ceux qui sont soumis en toutes choses à la volonté d'un supérieur et qui ne font la leur en rien. Si vous êtes tenté de vous satisfaire, invoquez le nom de Jésus obéissant jusqu'à la mort. Il vous inspirera de vous renoncer dans les petites choses. »

« Si les personnes que vous aimez le plus n'ont pour vous que de l'indifférence, retournez-vous vers Jésus, remerciez-le de ce qu'il permet que cela soit ainsi. Redoublez vos efforts pour contenter tout le monde ; mais que votre premier désir soit de contenter Jésus. Dites-lui souvent que vous voulez l'aimer toujours. »

« Marchez en la présence de Dieu en le louant du matin au soir, louez-le au plus fort de l'affliction, et croyez qu'il ne vous abandonnera jamais. »

« Si l'on ne reconnaît pas le bien que vous avez fait, ne vous affligez pas, autrement ce serait le témoignage des créatures que vous cherchez. »

« Si vous êtes tenté de tristesse et accablé d'ennui, cherchez Jésus dans le jardin des Oliviers, et considérez sa douleur extrême, elle guérira la vôtre. Mais s'il se cache, appelez-le sans cesse : Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

« Si vous voulez voir et entendre Jésus, ne blâmez jamais les actions de personne. Ne comparez jamais vos actions avec celles du prochain pour vous glorifier et préférer votre manière de faire à la leur. Peut-être que Dieu approuve ce que vous désapprouvez. »

« Si vous êtes accablé de travail et que l'on compte pour rien ce que vous faites, réjouissez-vous, car ce que vous faites sera agréé de Jésus. Réjouissez-vous encore une fois, et ne cessez de faire des actes d'amour. Qu'il est doux de dire à Jésus qu'on l'aime ! »

Porter pendant dix années le fardeau de la supériorité avait épuisé les forces de la Mère Sainte-

Thérèse. Les sœurs consentirent enfin à la décharger, en choisissant une autre supérieure générale. Ce fut pour elle une délivrance. On eût dit qu'elle venait d'échapper à un grand péril. Aussitôt, elle fit l'éloge de la nouvelle élue, exalta son bon esprit et se mit à lui préparer sa cellule.

Le désir qu'elle exprima d'être portière ne fut point agréé, et, bien que la règle ne permit pas de l'admettre au conseil, elle fut toujours le guide de la nouvelle supérieure, dont elle avait le cœur et la confiance.

Pendant ces cinq années, son œuvre la plus chère et la plus importante fut la direction des enfants et des jeunes filles. Elle pratiqua ainsi un véritable apostolat. On ne saurait dire le nombre de celles qu'elle préserva de chute, qu'elle garda contre l'inexpérience ou qu'elle retira du péril : rien ne lui coûtait, rien ne lui paraissait impossible à tenter quand il s'agissait de sauver une âme.

« Mes chers enfants, leur disait-elle, je voudrais vous prémunir contre une illusion funeste. On se dit : Je me convertirai, mais à tel âge, à telle retraite, ou quand je serai dans le monde.

» Eh bien, mes enfants, toutes ces attentes sont

des pièges du démon. Croyez-le bien, les heureux sont ceux qui ont été vertueux dès leur jeunesse. On peut se convertir à tout âge, mais quels regrets quand les beaux jours de la vie n'ont pas été pour Dieu ! »

Cette charité si dévouée s'est traduite en bien des actes dont nous ne pouvons citer que quelques-uns. Elle interroge un jour dans la rue une petite fille qui lui dit qu'elle va vendre le tablier de sa mère, morte depuis peu, pour acheter du pain. « Pauvre enfant, lui dit-elle, voudrais-tu venir à la Providence, où le bon Dieu te nourrira ? — Oh ! oui, nous serions bien contentes, ma sœur et moi. » Aussitôt la Mère Sainte-Thérèse prie quelques personnes de l'aider en cette bonne œuvre, et reçoit les deux orphelines. L'une est morte religieuse, l'autre est depuis vingt-cinq ans au service de la même famille, dont elle a toute la confiance.

Dès qu'elle se fit l'aide et le disciple de Marguerite, la Mère Sainte-Thérèse déclara ne vouloir rien recevoir pour ses services qu'à titre d'aumône. Elle contribua ainsi à donner l'esprit et le caractère religieux au premier noyau de la Congrégation, en

pratiquant sous toutes les formes une rigoureuse pauvreté.

L'esprit de pénitence s'unit d'ordinaire à celui de pauvreté pour former une partie des anneaux de la céleste chaîne qui enlève vers les cieux. La Mère Sainte-Thérèse possède aussi cet attrait évangélique à un haut degré. Mais Dieu seul connaît ses immolations, cet insatiable désir qui la possède de s'offrir à Dieu en un holocauste toujours plus pur et plus agréable à ses yeux. Nous savons seulement qu'elle pratique une mortification continuelle et qu'elle est d'une adresse sans pareille pour cacher ses privations sous le voile d'un régime nécessaire à sa santé.

La Mère Sainte-Thérèse a encore cette parenté d'âme avec les saints, si impitoyables pour eux-mêmes, si pleins de bonté et d'indulgence pour les autres. Personne ne doit être plus compatissant qu'une supérieure. Celle-ci était une mère, et tout particulièrement pour les malades.

Enfin, nous pouvons résumer sa vie en disant qu'elle n'a cherché que Dieu, qu'elle ne pense qu'à Dieu, qu'elle ne veut que Dieu.

La Mère Olympe se plaisait à dire : « Si la

» Mère Sainte-Thérèse croyait devoir se jeter à
» l'eau pour plaire au bon Dieu, elle n'hésiterait
» pas à le faire. »

En 1863, les sœurs nommèrent de nouveau la Mère Sainte-Thérèse supérieure générale. Elle continua sa vie humble, dévouée et active, quoiqu'elle fût épuisée au delà de ses forces. Et cette faiblesse se portant sur les yeux, sa vue allait en diminuant. Mais elle, sans doute par excès de perfection, ne s'en préoccupait pas. Un jour, au réfectoire, ne pouvant servir les sœurs, elle dit simplement : « Je n'y vois plus ! » Et l'on vit de grosses larmes couler de ses yeux éteints. Elle se reprocha ces larmes involontaires : « Je croyais pouvoir perdre la vue sans pleurer, » dit-elle, et ce fut tout !... Jamais elle n'a laissé échapper d'autre plainte, ni exprimé d'autres regrets.

Quand les sœurs l'engageaient à s'unir aux nombreuses prières, faites pour sa guérison : « Dieu veut que je sois aveugle. Il m'accorde la grâce de me conformer à sa volonté, je ne demande pas autre chose. »

Son humble soumission en a fait un nouveau modèle pour ses sœurs. Qui pourrait dire ce qu'elle

a souffert ? Des maux de tête affreux, une inflammation des yeux, si grande qu'ils la brûlaient comme des charbons ardents.

Et quelles tortures morales ! Elle si active, si habile à tout travail, si habituée à se dévouer et à rendre service !... Et pour augmenter l'horreur de ces ténèbres, des vertiges qui lui font craindre continuellement de tomber dans un précipice.

En Dieu seul, la Mère Sainte-Thérèse a concentré ses inexprimables douleurs. Si une sœur lui en parle, elle répond : « Qu'est-ce que cela, ma fille, pour une éternité de bonheur ? — C'est ma pénitence. »

Depuis quinze ans elle est donc aveugle. Mais si ses yeux sont fermés sur ce monde, elle a vers l'autre d'inénarrables clartés. Sa belle intelligence rayonne si vivement et avec tant de lumière sur son visage, malgré l'absence du regard, que sa physionomie en est tout éclairée.

Parmi les prières composées par elle, nous en avons trouvé une qui montre une fois de plus quelle est cette âme :

« Si le travail de mes mains, ne doit pas servir
» à votre plus grande gloire, retranchez-m'en

» l'usage, je vous en supplie, ô mon Dieu, qu'elles
» deviennent sans mouvement, et je vous bénirai.

» Si mes yeux, qui se repaissent habituellement
» d'objets frivoles, le font pour d'autres motifs que
» celui de vous obéir, faites, ô mon Dieu, que je
» ne voie plus la lumière de ce monde et que cette
» privation me prépare à paraître en votre présence, où j'espère vous voir dans un jour qui ne
» sera obscurci par aucun nuage. »

Elle a été exaucée.



CHAPITRE XXIV

LES RÈGLES DES ORDRES RELIGIEUX — QUELQUES
CITATIONS DE LA RÈGLE DES SŒURS DE L'ADORA-
TION — APPROBATION DU SOUVERAIN PONTIFE
EN 1874.

Les règles des Ordres religieux sont des codes de sagesse qui embrassent toute la vie, dans son ensemble, comme dans ses détails. Cette vie est « grande et large d'esprit et d'intention, petite et humble dans le détail des actes, forte par l'abnégation continue, douce par la grâce d'en haut, par l'amour dominant de Jésus, sans lequel cette existence ne peut être qu'une folie inexplicable. De tout cela se forme une félicité laborieuse (1). »

Inspirées par l'esprit de Dieu, ces règles sont une des formes de la Providence, une manifestation

(1) Vie de Valentine Riant.

de sa charité infinie pour l'humanité. Car être religieux, c'est être sacrifié, au profit de tous, par son propre vouloir et dans la plénitude de sa liberté.

Plus nous sommes à Lui, plus nous sommes au monde.

Donner ainsi sa vie à Dieu, c'est donc la donner aux hommes, dans une forme déterminée et dans un but social aussi bien que surnaturel. Ces réflexions naissent d'elles-mêmes à la lecture des règles des sœurs. Nous en citerons seulement quelques passages, mais ils suffiront pour en faire admirer la haute raison, la parfaite sagesse. Qui n'envierait de mettre dans sa vie tant de beauté morale? Qui ne se prend à désirer, même au prix d'efforts constants, cette supérieure et immortelle beauté de l'âme?

« La fin que se propose cette petite société, dit » la règle des sœurs, en embrassant la vie religieuse, est de travailler, avec la grâce de Dieu, » au salut et à la perfection de ses membres, par » la pratique de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement et par l'éducation des enfants, dont » la pauvreté exposerait l'innocence.

» Vouées à l'Adoration perpétuelle, les sœurs » feront, l'une après l'autre, nuit et jour, une heure » d'adoration devant le Saint-Sacrement. Elles s'y » tiendront à genoux dans un esprit de foi, de » confiance, d'amour et de sacrifice, s'efforçant, » par la ferveur de leur charité, de dédommager » leur céleste Époux de la froideur et de l'indifférence de la plupart des chrétiens : elles lui » feront amende honorable pour les outrages » qu'il reçoit dans cet auguste et ineffable sacrement. »

Passant ensuite à l'analyse des grandes lignes de la vie religieuse, la règle dit :

« ... Le vœu d'obéissance est, au sentiment des » docteurs, le plus noble et le plus essentiel des » trois vœux de religion : le plus noble, parce que » la volonté est le bien le plus excellent que nous » puissions offrir à Dieu ; le plus essentiel, parce » que c'est l'obéissance qui fait la vie commune, » en faisant de plusieurs volontés une seule, et en » les coordonnant toutes vers une même fin.

» ... Par le vœu d'obéissance, les sœurs font à » Dieu le plein et entier sacrifice de leur volonté » propre ; elles s'en dépouillent sans réserve pour

» dépendre entièrement de leurs supérieurs légitimes, dans les termes et selon l'esprit de leur constitution.

» ... Chaque état a un esprit qui lui est propre, et en est l'âme. L'estime et le goût de sa vocation, une scrupuleuse fidélité à en remplir tous les devoirs; une disposition habituelle à atteindre la perfection que Dieu demande à chacune. »

Telles sont les prescriptions de la règle, qui continue ainsi :

« ... C'est sur l'humilité, comme sur un fondement inébranlable, que les sœurs élèveront l'édifice de leur perfection. A l'école de leur divin Maître, elles apprendront à devenir humbles d'esprit et de cœur, chacune se regardant comme la dernière de la maison. — Elles souffriront avec patience et joie dans le Seigneur d'être reprises, même sans l'avoir mérité, n'ambitionnant pas d'emploi, n'en refusant pas, selon la pratique de saint François de Sales : « Ne rien demander, ne rien refuser. »

» ... Dans leurs rapports les unes avec les autres, et à plus forte raison, avec les personnes

» du dehors, les sœurs ne perdront jamais de vue les saintes règles de la modestie ; mais dans tout leur extérieur, elles feront paraître l'humilité, la discrétion et cette réserve que donnent le souvenir habituel de la présence de Dieu et le désir incessant de lui plaire.

» ... En un mot, elles travailleront à régler si bien leur intérieur, que l'ordre qu'elles s'efforcent d'établir dans leur âme se manifeste au dehors et les maintienne dans la paix du cœur.

» Les sœurs chériront singulièrement l'aimable vertu de simplicité, qui procède d'un cœur humble, droit et pur. Elles seront ennemies de tout déguisement, de toute dissimulation, s'affranchissant des vaines précautions de l'amour-propre, de ses gênes et de ses timidités excessives.

» La charité la plus sincère doit unir toute la famille et ne faire de tous ses membres qu'un cœur et qu'une âme en N.-S. Les sœurs veilleront avec soin sur leurs pensées, leurs jugements, leurs affections, leurs paroles, leurs actions, afin que rien en elles ne puisse blesser cette céleste vertu.

» Elles aimeront à se rendre service, ayant toutes
» les unes pour les autres beaucoup d'égards, de
» prévenances, de bonté, de douceur et de
» politesse. »

Les religieuses de l'Adoration se lèvent à quatre heures et demie du matin et se couchent à neuf heures du soir. Les exercices religieux, le travail manuel et le soin des enfants remplissent leur laborieuse journée. Leur nourriture est toujours réduite au nécessaire, comme du temps de la Mère de Moëlien, et suivant sa parole : « Si nous sommes plus riches nous prendrons un plus grand nombre d'enfants ; mais nous ne vivrons pas moins pauvrement. »

Ce n'est pas assez de s'améliorer, il faut aider les autres dans ce travail si ardu que Dieu impose à chacun de nous. Voici comment les sœurs pratiquent ce second devoir. « Elles n'oublieront pas,
» dit leur règle, que le but essentiel de leur société
» est d'aider au salut des enfants pauvres, dont
» l'innocence est exposée. Elles comprendront
» qu'en adoptant ces enfants, elles en sont
» devenues les mères et, qu'à ce titre, elles leur
» doivent ce que toute bonne mère doit à ses
» enfants : les aimer et les bien élever.

» La vertu consistant à éviter le mal et à faire
» le bien, les sœurs ne s'épargneront ni peine,
» ni soins, pour inspirer aux enfants l'amour de
» tout bien et une extrême horreur du péché.

» ... La réforme du caractère est un point
» capital de l'éducation, puisque du caractère de
» chacun, dépend en partie le bonheur ou le
» malheur en ce monde. »

Les sœurs s'appliquent donc avec la plus grande sollicitude à réformer les défauts de caractère, à instruire leurs élèves *selon leur condition* ; elles apprennent à chacune un état, en s'efforçant de leur donner l'amour de l'ordre, du travail et la bonne habitude de bien faire chaque chose.

Le 10 août 1864, le premier chapitre général approuva quelques additions faites à la règle par le supérieur, M. l'abbé Goujon, ou plutôt par le temps et les circonstances qui modifient toutes choses. Ainsi les Ordres religieux, tiennent de leur auguste Mère, la sainte Église, un double caractère. Immuable dans ses dogmes, l'Église modifie sa discipline au profit des âmes qu'elle a mission de conduire au ciel.

Le décret d'approbation accordé par le Souverain Pontife aux sœurs de l'Adoration, est la parole qui doit clore cette humble histoire.

*Décret de la Congrégation des Evêques et des Réguliers
donné à Rome, le 27 mars 1874.*

L'année 1821, il fut érigé dans la ville de Quimper un institut de pieuses religieuses qui travaillent à leur propre sanctification par l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement, et dont l'œuvre principale est d'instruire les jeunes filles pauvres des éléments de la foi et des travaux de leur sexe. Ces religieuses prononcent les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Elles sont soumises à une supérieure générale.

Dernièrement l'Evêque de Quimper a instamment prié Notre Très Saint-Père Pie IX Souverain Pontife de daigner approuver cet institut et les constitutions dont il a donné copie. Dans l'audience accordée au secrétaire soussigné de cette Congrégation des Evêques et des Réguliers, le 27 mars 1874, Sa Sainteté, ayant égard aux prières et aux recommandations de l'Evêque de Quimper,

a loué et recommandé dans les termes les plus flatteurs, et par les présentes, loue et recommande l'institut désigné, comme congrégation de vœux simples, sous la direction d'une supérieure générale et la juridiction de l'ordinaire en la forme des saints canons et des constitutions apostoliques.

Donné à Rome, au secrétariat de ladite Congrégation, le 15 avril 1874.

A. Card. BIZZARRI.



CHAPITRE XXV

CONCLUSION — UN COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE
LA CONGRÉGATION — TRIOMPHE DE L'AUSTÉRITÉ
RELIGIEUSE.

Les humbles seront glorifiés ! — Cette histoire en est une preuve nouvelle. Les fondateurs n'ont cherché que la gloire de Dieu et l'oubli, et c'est pour cela même qu'après s'être longuement enveloppés d'ombre, leur œuvre est mise en lumière ; c'est pour cela même, que la gloire divine doit briller en eux et par eux.

« Il faut, nous écrivait la Mère Sainte-Thérèse, avoir étudié l'esprit de nos fondateurs pour dire en deux mots l'histoire de toute leur vie : être ignorés et oubliés. Nous pensons donc que notre petite œuvre doit rester ainsi, selon les désirs de nos fondateurs, n'ayant que Dieu seul pour témoin. »

— 333 —

Eh bien, non ! il faut laisser voir l'or pur des vertus qui composent son histoire ; non ! elle ne doit pas rester inconnue, « cette œuvre qui semblait ne devoir jamais être honorée que par la tendre compassion du Cœur de Jésus et la protection des saints (1). » Sur la terre aussi, elle mérite de trouver des admirateurs et des amis !

La congrégation des sœurs de l'Adoration est actuellement gouvernée par la nièce de l'abbé Langrez, selon l'esprit des fondateurs, avec une largeur de vues et une bonté de cœur qui, réalisant la promesse évangélique, rendent le joug du Seigneur doux et léger.

Résumons ici le bien accompli par cette humble Congrégation, depuis le jour où trois enfants abandonnées reçurent asile chez Marie Michel, jusqu'à l'année présente.

Cent vingt-huit religieuses se sont dévouées ou se dévouent à élever quatre cents orphelines. A cette vie d'active abnégation, elles unissent la vie contemplative par l'adoration de nuit et de jour.

(1) Lettre de M^{me} la Supérieure générale du 20 mars 1880.

Grâce aux ressources personnelles des sœurs, à leur vie pauvre, laborieuse et sacrifiée, et aussi grâce à la charité publique, *mille sept cent cinquante-quatre* orphelines ont été élevées dans les deux maisons de Brest et de Quimper jusqu'à l'âge de vingt ans. De ce nombre, une centaine se sont faites religieuses dans diverses Congrégations.

« Vous ne trouverez rien de merveilleux dans l'histoire de notre fondation, nous disait la Mère Sainte-Thérèse, mais c'est un miracle de tous les instants... Nourrir tant de monde avec si peu de ressources! »

Voilà le triomphe de l'austérité et de la pauvreté religieuses dans la vie commune. Par la perfection imposée à leur état, les religieux ont une supériorité incontestable sur nous, laïques et gens du monde, pour le bien particulier d'un grand nombre et le bien général de tous. — Réaliser, avec les plus minimes ressources, des œuvres qu'avec de puissants moyens, nous n'essayerons jamais de tenter que pour notre confusion, tel est le spectacle magnifique que nous offre sous les formes les plus variées, cette multitude de religieux et de reli-

gieuses que les autres nations nous envient et qu'elles accueillent aujourd'hui à la honte et au détriment de notre coupable patrie.

Mais laissons marcher le temps. Dieu opère, Dieu change et transforme; tôt ou tard, SEUL IL TRIOMPHE.

LES HUMBLÉS SERONT GLORIFIÉS!



APPENDICE

CHARLES DE GOUANDOUR

(V. p. 86)

Naquit à Guisriff, dans le diocèse de Quimper, le 23 septembre 1640, il était l'aîné des enfants de Thomas de Gouandour et de Renée Le Fauchoux, seigneur et dame de Kervenoaël.

Esprit droit et cœur docile à la grâce, il fit de rapides progrès dans la science et la vertu au collège des Jésuites de Quimper.

A dix-huit ans, il sentit que Dieu l'appelait à son service. Sera-t-il religieux ou prêtre? Après une longue hésitation, il résolut enfin d'entrer dans le clergé séculier. M. et M^{me} de Gouandour s'y opposèrent d'abord, puis accordèrent une sorte de consentement. Mais revenant bientôt sur ce généreux sacrifice, M. de Gouandour employa tous les moyens pour faire changer de résolution à son fils.

N'y pouvant réussir, il l'envoya à Paris sous prétexte d'achever ses études. C'était, croyait-il, le meilleur moyen de lui donner le goût du monde, et de combattre ses idées de dévotion.

Charles obéit à contre-cœur et obtint du moins la promesse, qu'à son retour, il aurait la liberté de suivre sa vocation.

A Paris, il fut ce qu'il avait été à Quimper, appliqué à l'étude des sciences, de la théologie et des langues. Il ne s'accordait, pour toute distraction, que d'aller visiter les prisons,

les hôpitaux et les pauvres honteux auxquels il donnait jusqu'à ses vêtements.

Une conduite si exceptionnelle, ne manqua pas d'être tournée en ridicule par des jeunes gens qui trouvaient en lui leur condamnation. Mais le jeune de Gouandour puisait en Dieu une force inébranlable.

Au bout de quatre ans, ses parents le pressèrent de revenir en Bretagne, persuadés qu'ils pourraient le marier. Un brillant mariage était même quasi conclu pour lui; mais il refusa absolument.

Après bien des assauts de tendresse et de rigueur, M. et M^{me} de Gouandour lui donnèrent enfin la permission de suivre son attrait. « Tu me quittes, lui dit sa mère en l'embrassant tendrement, tu me quittes, j'en mourrai de douleur, mais n'importe, va, cours, fais ce que Dieu demande de toi! sois donc prêtre, j'y consens. »

M. de Gouandour reçut les ordres de Mgr du Louet, et une fois prêtre, il brûla du désir d'être missionnaire. Mais Dieu avait d'autres vues sur lui et l'ardent apôtre dut se dépenser pour ses compatriotes. Il partagea les travaux du P. Maunoir pendant quelques années.

Entre les missions, il se retirait chez son ami M. du Tressé du Resto, recteur de Meslan. Mgr de Rosmadec profita de son séjour dans son diocèse pour le nommer à la cure d'Inzenzac (Morbihan). Effrayé de cette responsabilité, il avait supplié de confier cette paroisse à un plus digne.

Par une mission d'abord, par des retraites paroissiales ensuite, des catéchismes, des instructions familières, des visites à domicile, où il enseignait à chacun la religion, il transforma sa paroisse.

Il mettait un soin particulier à entretenir la paix dans chaque famille, et à exhorter les femmes à être patientes avec leurs maris « brutaux et fâcheux. »

Le service de Dieu, la sanctification des âmes absorbaient l'abbé de Gouandour. Il se sacrifiait si complètement que plusieurs fois il endura les mauvais traitements des ivrognes qu'il voulait convertir. Il reçut même dans son presbytère celui qui l'avait battu, et qui par suite de ses excès se trouva en danger de mort.

Modeste, humble, nous l'allons voir encore d'une vertu héroïque. Il y avait seize ans qu'il gouvernait sa paroisse, lorsque éclata en 1683 une épidémie des plus violentes. Tous ceux qui le purent s'enfuirent, abandonnant les malades. L'abbé de Gouandour parcourt toute sa paroisse. Rien n'est capable de l'effrayer; il soulage, il console, il administre les sacrements. Dans une chaumière, il trouve six personnes sur la paille et à toute extrémité. C'est un spectacle d'horreur qui le fait reculer. Mais par un violent effort, il reprend courage, se met à soigner ces malheureux et les arrache à la mort. Il s'y était livré lui-même, car il mourut dans d'extrêmes douleurs, de la maladie contractée au service de ces malheureux.

Ce fut un deuil général. Clergé et fidèles le pleurèrent ensemble. On dit qu'il opéra plusieurs miracles.

MADAME ÉLISSÉN

(V. p. 216)

Dieu prépare de loin ses grâces...

Nous pouvons saisir les premiers anneaux de la chaîne de ses miséricordes sur M^{me} Élisén, dans la personne d'un opulent banquier de Bonn, nommé Volff. Quoique juif, son père l'avait fait élever par les Jésuites. D'un cœur généreux et sensible, il donnait à pleines mains, et ce n'était pas seulement à ses coreligionnaires que sa bienfaisance active s'étendait.

Cet homme, qui amassait des trésors de miséricorde sur ses

descendants et avait puisé cette grande vertu des chrétiens dans les leçons de la Compagnie de Jésus, était particulièrement aimé d'une de ses petites-filles, de celle-là même qui est la bienfaitrice de l'Adoration.

Douée des avantages extérieurs, élevée dans le luxe, cette jeune personne témoignait de ce qu'on peut être avec un heureux naturel, mais sans foi religieuse et presque sans éducation morale. Les exemples de son aïeul et les leçons de A. Schlegel qui s'attachait à lui inspirer le sentiment du beau étaient le seul aliment de cette jeune âme, tourmentée secrètement par le besoin de croire et d'aimer. Alors, pour apaiser sa souffrance, elle se plongeait vainement en de longues rêveries ; ses pensées étaient tristes, surtout lorsque ramenée au sentiment des réalités et faisant un douloureux retour sur les destinées de sa nation, elle arrêta ses regards sur quelqu'une de ces ruines nombreuses qui dominant d'une manière si mélancolique les bords du Rhin.

Cette jeune fille se maria à un Juif de Francfort, parent des Rothschild et condisciple de Théodore de Ratisbonne...

Six ans après, elle vint en France avec son mari, et passa quelques mois à Verdun, chez sa sœur. Ce séjour ne dissipa point la mélancolie de la jeune femme : « Nous n'avons pas de culte, disait-elle à sa sœur. » Voilà son tourment et le premier aiguillon de la grâce.

En 1840, M^{me} Elissen, fixée à Metz, envoya ses deux filles dans une pension catholique où, avec son consentement, elles apprirent les prières et le catéchisme qu'elles récitèrent à leur mère avec les autres leçons. Ainsi, peu à peu, elle goûtait le bienfait d'une croyance positive.

Bientôt, l'aînée de ses filles, qu'on remarquait triste et silencieuse, poussée à bout, déclara vouloir être chrétienne.

Quel coup de foudre pour ses parents !

Deux ans s'écoulèrent dans la lutte et la souffrance morale, et les forces de M^{me} Elissen s'épuisèrent. Pendant qu'elle était malade, un ami lui apporta à lire l'*Imitation* dont la pure et suave doctrine la ravit, pendant que le nom de J.-C. faisait frissonner son âme toute juive encore. Peu après son rétablissement, à la prière de ses filles, la mère entra pour la première fois dans une église, malgré ses répugnances. Les enfants prièrent, la mère pleura et s'en retourna soulagée, promettant à ses filles de revenir, si elles en gardaient bien le secret vis-à-vis de leur père. Ce fut dès le lendemain, et cette fois M^{me} Elissen pria et promit même à Dieu qu'elle se ferait catholique, si sa famille était préservée du grand désastre qui la menaçait. Deux jours après, elle apprenait que les siens avaient échappé au malheur le jour même de sa promesse. Mais ce serait trop s'écarter de notre but de dire comment la Providence conduisit cet ouvrage avec son art accoutumé. Laissons plutôt parler M^{me} Elissen ; aucun récit ne peut valoir les pages intimes qui dévoilent son âme.

« En me quittant, écrit-elle à la Supérieure, vous me disiez » que vous ne pouviez vous faire une idée de ce que j'ai été, » étant Juive.

» Étant Juive, ennemie du Christ ! Méditez un instant sur » ces mots si pleins de significations, et quand vous aurez » plongé votre esprit dans cet océan de misères, dans cette » nuit si sombre, vous sentirez peut-être ce que j'ai été !.. » Non, non, vous ne pouvez ni sentir, ni concevoir la futilité » d'une existence qui n'a pour principe et pour but que le » bonheur temporel, qui n'a pour dieu que *son moi* et qui » pour culte n'a que l'amour de *soi-même* !

» Non, non, cette infortune morale, votre esprit ne peut la » connaître parfaitement, parce que l'esprit connaît toujours » imparfaitement ce que le cœur n'a pas senti ! Aucune parole

» sérieuse ne m'a instruite de l'existence de Dieu pendant les
» douze premières années de ma vie !

» Exclue de l'instruction religieuse qu'un prêtre catholique
» donnait dans la pension où j'allais, je souffrais de cette pri-
» vation, parce que quelque chose au dedans de moi-même
» me révélait que je serais aussi accessible à admettre une
» croyance surnaturelle que la plupart de mes compagnes.

» La répugnance avec laquelle on prononçait autour de moi
» le nom de *juive* aggravait cette souffrance. A cette époque
» de ma vie, j'aurais désiré être chrétienne, pour ne pas être
» dans un ordre à part ; enfin par amour de moi-même.

» Une institutrice française (juive), appelée à achever mon
» éducation, en m'instruisant de tout ce que le monde peut
» exiger d'une femme, m'a laissé ignorer toujours, hélas ! ce
» que Dieu peut exiger de la créature qui lui appartient.

» Un instituteur juif, en me donnant des leçons suivies
» dans la langue hébraïque, m'a fait connaître en partie l'Ancien
» Testament, en cherchant en même temps à inspirer à mon
» cœur, si accessible à toutes les impressions, une aversion pro-
» fonde pour ce *Jésus*, pour cet Homme-Dieu si plein de clé-
» mence, que j'aime aujourd'hui de toute la force de mon âme
» et de toute la puissance de mon cœur. — Hélas ! il n'avait
» que trop réussi, ce malheureux, à exciter au dedans de moi
» une haine implacable contre celui qu'il a su si bien placer
» devant le regard de mon jeune esprit comme un blasphéma-
» teur, un conspirateur, comme un être indigne et trompeur.

» L'oppression dans laquelle gémissait ma nation exaltait
» mon imagination, et bientôt je ne voyais plus, dans chacun
» de ses membres, qu'un martyr, digne de tout mon respect et
» de toute ma compassion. Loin de regretter d'appartenir à un
» culte tombé et méprisé dans l'opinion publique, je jouissais,
» oui ! j'étais ravie que le hasard m'eût associée à la partie la
» plus souffrante de l'humanité !

» Je traitais avec une fierté extrême tous ceux qui, par leur
» naissance, se voyaient soustraits au joug qui pesait sur mes
» coreligionnaires.

» J'étais orgueilleuse de sentir ce joug de l'oppression, ce
» joug qui donnait de plus en plus à mon cœur ce droit de se
» révolter contre cette loi du Christ, que je confondais si com-
» plètement avec les déplorables effets du pouvoir et de la
» partialité des hommes.

» Bien loin de désirer m'affranchir, par un changement de
» culte, de cette multitude d'humiliations auxquelles ma qua-
» lité de Juive m'exposait continuellement, tout en moi se
» révoltait à la seule pensée d'abjurer la croyance de mes pères
» pour être plus heureuse, plus libre !

» En ce temps-là, j'étais Juive de cœur, Juive par tous les
» penchants de mon être, car déjà je sentais qu'il est plus
» consolant d'être malheureux que de rendre malheureux.
» Élevée sous les yeux d'un homme aussi charitable que
» l'était mon vénéré grand-père, je commençai de bonne heure
» à comprendre et à partager les afflictions de mon prochain.
» A la vue de tant de misères, je me révoltais contre cette
» divinité inexorable qui punit le crime du père jusqu'à la
» troisième génération. Les élans de frayeur et de crainte que
» j'éprouvais alors, me font voir aujourd'hui qu'il y avait déjà
» au dedans de moi cet instinct divin, que nous appelons
» notre *conscience*. Mais aucun élan de tendresse et d'amour ne
» s'échappait de mon cœur pour s'élever vers Celui auquel
» j'accordais néanmoins tout pouvoir et toute puissance.

» Le cercle *étroit* des rayons d'amour que mon cœur répan-
» dait autour de lui ne renfermait *que mes plus proches parents*,
» et quand la main du sort les avait frappés par quelques traits
» pénibles, je puisais toute ma consolation dans la certitude de
» la courte durée de notre vie. Triste consolation, peu capable

» d'étouffer la voix si vive des regrets et du désespoir, quand
» fatigués de souffrir, il nous semble que chaque minute nous
» fait endurer des siècles de douleur ! L'opulence qui m'en-
» tourait m'avait fait contracter des habitudes de mollesse et
» d'indolence. Le luxe avait formé mon goût à désirer tout ce
» qui flatte en général les personnes qui vivent dans la sphère
» où j'étais placée. Des fêtes et mille et mille distractions
» futiles absorbaient mon intelligence. Le venin de la flatterie
» avait pénétré dans mon cœur qui s'inclinait fortement vers
» cette source si dangereuse.

» Lancée sur le champ si vaste de la vie extérieure, je cher-
» chais sans relâche à cueillir les fleurs que j'étais avide de
» posséder. Loin de me contenter de choisir une de ces fleurs
» pour en faire l'objet de mes délices, j'étais avide de les mois-
» sonner toutes, toutes ! Et parce que je voyais que plusieurs
» échappaient à la faux de ma cupidité, parce que, enfin, je ne
» pouvais parvenir à contenter entièrement l'extravagance de mes
» désirs, je ne jouissais jamais sans regrets ni sans amertume.

» C'est en courant ainsi après les félicités insaisissables de
» cette terre, et en murmurant contre la stérilité même de
» cette vallée de larmes, que j'ai passé les plus belles années de
» ma jeunesse.

» Quand Dieu avait ouvert en moi une source plus vraie,
» plus profonde et plus pure de félicité et de bonheur en me
» donnant la douce jouissance de la maternité, la capacité de
» mon cœur se développa prodigieusement ; une tendresse
» excessive le remplit. Cette sensibilité extrême était la suite
» d'un abattement nouveau, triste résultat des souffrances mo-
» rales et physiques par lesquelles Dieu avait daigné m'éprouver.

» *Souffrances* contre lesquelles je luttais avec trop de violence,
» souffrances dont le poids énorme écrasait mon énergie et mon
» espérance, parce que rien au dedans de moi n'était capable de

» modérer leur action, et que vivement pressée par l'amour de
» *moi-même* de me soustraire à mes afflictions, j'ajoutais encore
» à mes angoisses en déplorant avec trop de véhémence et
» d'arrogance mon néant, mon incapacité et ma dépendance !
» Quelquefois mon regard s'élevait cependant vers le ciel,
» mais bien timidement, car, dans ces instants où mon orgueil
» pliait devant la Majesté divine, ma conscience me reprochait
» vivement mon blasphème, mes révoltes et mon arrogance. La
» droiture de mon esprit me faisait comprendre l'excès de ma
» culpabilité, et rien ne me faisait entrevoir cette miséricorde
» suprême qui est le remède infailible à toutes nos infortunes.

» J'aurais voulu aimer Dieu, alors ! J'aurais voulu croire en sa
» bonté et en sa mansuétude ! J'aurais voulu saisir ce lien sur-
» naturel par lequel la créature se tient attachée à son Créateur !
» Lien ineffable que montre la foi qui vient du ciel, et que la
» sombre incrédulité cachait encore aux regards trop faibles de
» mon âme.

» Plus j'avais dans la vie, plus je sentais s'agrandir au
» dedans de moi un vide que je ne pouvais souffrir.

» J'aimais mes petites filles à l'idolâtrie ; mais, tout en occu-
» pant mon esprit de mille et mille sollicitudes, elles ne rem-
» plissaient point complètement mon cœur. J'aimais M. Élisson,
» mon digne mari ; mais son esprit tout positif me semblait
» alors ne pouvoir saisir les aspirations de tout mon être.

» J'aurais voulu trouver un autre cœur sur lequel j'aurais
» pu concentrer les regards d'amour qui embrasaient le mien.
» J'aurais voulu transformer cet autre cœur en un miroir ardent
» pour qu'il pût me renvoyer tout ce que je lui envoyais si
» abondamment ; mais ma fierté se révoltait à la moindre re-
» cherche, et une défiance extrême de l'humanité en général,
» me forçait à refouler dans mon cœur ces désirs si pressants
» dont je n'ai jamais pu entièrement me rendre maîtresse. —

» Ne voulant pas, comme une insensée, dépenser le fonds de
» sentiment qui se trouvait au dedans de moi, je cherchai
» donc à le verser tout entier dans l'amour maternel.

» Je les voyais croître près de moi, ces petites filles si chères
» à mon cœur, ces enfants, objet de toute ma tendresse.

» Le moment arriva enfin où le Seigneur commença à jeter
» sur nous des regards de miséricorde, en mettant dans le
» cœur de ma fille aînée un désir impérieux et irrésistible de
» connaître et de pratiquer la religion chrétienne. Je regardais
» ce désir comme un enfantillage et comme un effet du respect
» humain. C'est avec peine que j'obtins de M. Élisson la per-
» mission de la laisser suivre les instructions religieuses qui se
» faisaient à la pension où elle allait; c'est par faiblesse, par
» condescendance, par ignorance de cause que je cédai d'abord
» moi-même aux instances de l'enfant.

» Hélas! je croyais alors que l'on peut acquérir la connais-
» sance du Seigneur avec autant de sang-froid qu'on apprend
» à connaître la science humaine, et ainsi je jetais mon enfant
» dans les bras d'une puissance dont la domination m'était
» inconnue encore.

» Bienheureuse ignorance, dans laquelle la miséricorde su-
» prême avait plongé mon entendement, pendant que mon
» enfant recevait le germe de l'amour du Seigneur!

» Chaque soir j'étudiais avec ma petite fille les leçons si
» simples du catéchisme : en instruisant l'enfant, je m'ins-
» truisais moi-même.

» Je commençais à réfléchir sérieusement sur le principe et la
» base de mon existence, à fuir le monde et à devenir plus in-
» différente à moi-même. J'étais devenue rêveuse, concentrée,
» absorbée par le désir d'être éclairée et d'être en grâce avec
» le Dieu dont déjà j'ambitionnais l'amour et la bénédiction.

» Loin d'arrêter les élans de dévotion que je remarquais

» dans ma fille, je les excitais quelquefois, en l'exhortant de
» mettre en Dieu toute sa confiance et toute son espérance.

» Elle priait donc près de moi! Et près d'elle, sans m'en
» douter, je priais aussi... Non point par ma bouche, non
» point par mon esprit, mais bien par ce cœur de mère, qui
» commençait à élever vers le ciel les élans les plus brûlants
» de son amour et de sa tendresse.

» Et le regard de mon âme se dévoilait de plus en plus, et
» de plus en plus aussi je voyais s'approcher de moi ce lien
» surnaturel par lequel la créature se tient continuellement
» attachée au Créateur. Lien de la foi, de l'espérance et de la
» charité!... Par la grâce du Seigneur, mon âme continuait
» toujours à s'élever à lui, jusqu'à ce qu'il lui fût possible
» d'atteindre la corde du *salut*...

» En la saisissant un tressaillement surnaturel a ébranlé tout
» mon être, et par un de ces effets de la puissance divine qu'on
» ne peut définir, je me suis sentie transformée en une autre
» moi-même. »

Ce fut le 20 juillet 1843 que M^{me} Élisson, son mari et ses
deux filles furent baptisés à Metz, dans la chapelle du couvent
de la Visitation.

UN VOYAGE DES SŒURS DE RECOUVRANCE

A QUIMPER

(Voir page 237)

La maison de Quimper possédait un âne et une charrette,
don de M^{lle} du Boisguéhéneuc. La sœur Saint-François,
économe, imagina d'aller avec cet attelage chercher les sœurs
de Recouvrance qui devaient venir à Quimper pour les exercices
de la retraite. Elle alla d'abord à Locronan acheter de la toile,

puis à Lanveoc, et laissant là son équipage, se rendit en bateau jusqu'à Brest. Cette traversée, la superbe rade qu'elle n'avait jamais vue, les vaisseaux à l'ancre, ce grandiose paysage, éclairée d'une radieuse lumière et d'un ciel bleu, émerveillaient l'humble sœur. Ces jouissances inaccoutumées n'étaient pas sans lui causer quelques scrupules; mais elle se rassurait en disant : « L'âne qui m'a joué tant de mauvais tours me fera payer ce plaisir. »

De retour à Lanveoc, on se dispose à partir. Trois ou quatre sœurs montent d'abord dans la charrette; mais l'âne trouvant le poids trop lourd refuse d'avancer. Force est de descendre. Cependant, voulant tromper la bête, de temps à autre sa charge s'augmentait : une sœur montait en silence, car maître baudet n'aimait pas le bruit — c'était un âne de couvent. — La sœur Saint-François, toute satisfaite : « Mais voyez donc comme il marche, il y a de quoi rire à le regarder. » — Quelques instants après, on arrive à la belle grève de Douarnenez; la charrette enfonce dans le sable, et l'âne à bout de courage refuse absolument de marcher. Les sœurs, quoique bien fatiguées, durent pousser à la roue.

Ce fut alors que la sœur Saint-François adressa à l'âne les reproches qu'il méritait : « Tu me paieras cela... Sois tranquille, je rendrai compte de ta conduite à notre Mère Sainte-Thérèse. Tu seras mis en loterie ! » L'âne ne faisait cas de rien. Volontiers, il se serait laissé porter. En route depuis dix heures du matin, il était sept heures du soir quand les sœurs arrivèrent à Locronan; elles avaient fait six lieues !

La famille Coadou leur offrit une aimable hospitalité, et compatissant aux mésaventures du voyage, fit conduire quatre sœurs en voiture jusqu'à Plogonnec, tandis que les trois autres se dévouèrent pour aider l'âne à traîner sa charrette.

Rendue à la descente très rapide de la Lorette et reconnaissant

sans doute approcher de sa délivrance, la bête eut un emportement de bonheur si violent qu'elle brisa les harnais et prit la liberté. La carriole et la toile roulèrent dans le fossé, et l'âne, fier et joyeux de ce coup de maître, s'élança (par méchanceté assurément), avec une légèreté qui lui avait manqué tout le jour, sur la sœur Saint-Augustin qu'il renversa. A ce moment tragique, une voiture passait... grande hilarité parmi les témoins; mais surtout dans la ville de Quimper où l'histoire fut vite racontée.

Et l'âne fut mis en loterie.

M. L'ABBÉ DUFEIGNA

(V. p. 243)

« Notre ville de Quimper vient de faire une perte irréparable, et toute parole demeurerait au-dessous de l'émotion » profonde qu'elle y a causée. A la souffrance que j'éprouve en » remplissant le devoir qui m'est prescrit de parler du plus » vieux et du plus cher de mes amis, je sens vraiment que les » grandes douleurs sont muettes. Je m'efforcerai, toutefois, de » rassembler quelques pages déchirées de notre vie commune, » assuré que peu de paroles suffiront pour éveiller chez mes » concitoyens des souvenirs ineffaçables et rouvrir la source » des larmes qui ont coulé autour de ce cercueil.

» Samuel Dufeigna commença avec éclat, en 1813, au collège » de Quimper, des études achevées à Paris dans l'excellente » institution de M. l'abbé Liautard. Il fut bientôt l'un des » jeunes gens les plus brillants d'une génération dont il est » aujourd'hui permis de dire quelque bien, car la mort en » éclaircit chaque jour les rangs, et elle peut, à travers toutes les

» défaillances de notre temps, se rendre la justice qu'elle, au moins, est demeurée, dans toutes les fortunes, fidèle aux attachements comme aux idées généreuses qui enflammèrent sa jeunesse. M. Dufeigna était doué d'un esprit ferme et pénétrant, d'un cœur où la force le disputait à la tendresse, et le ciel avait pris plaisir à lui prodiguer, comme par surcroît, ces dons frivoles qu'il devait, pour ainsi dire, transfigurer un jour en faisant passer dans l'éclat d'une voix incomparable toute la pureté de son âme et toute la ferveur de sa foi. Il avait à peine terminé son droit, qu'il était appelé comme juge auditeur au tribunal de Quimper, et qu'il voyait s'ouvrir devant lui une carrière qui ne seyait pas moins à la précocité de sa vie qu'à la rectitude naturelle de son jugement. Il aimait cette étude du droit, cultivée par tant de grands esprits chrétiens, et jouissait de toutes les perspectives qui s'ouvraient à l'envi devant lui, lorsque la Révolution de 1830 vint lui imposer un douloureux sacrifice. Sans être homme de parti, M. Dufeigna avait tous les scrupules de la conscience, et jusqu'aux délicatesses les plus raffinées de l'homme. Il crut un second serment incompatible avec celui qu'il venait de prêter, et sacrifia sans hésitation son avenir à ce qu'il estimait être son devoir. Il entra donc à vingt-six ans dans une retraite prématurée, n'y portant d'ailleurs aucune amertume, et respectant la conscience d'autrui, comme il demandait qu'on respectât la sienne. Nul n'est plus en mesure que moi de témoigner de cette largeur d'esprit qui comprenait les points de vue les plus différents des siens lorsqu'il les croyait inspirés par des convictions sincères. Cette retraite s'écoula douce et tranquille au milieu des plus tendres attachements de la famille. Mais Dieu, qui avait retiré du monde cette âme généreuse, la voulait tout entière, et après s'être longtemps éprouvé lui-même, M. Dufeigna se sentit enfin appelé.

» A l'âge de trente-cinq ans, il entra au séminaire, courbant sans effort sous le joug de la règle commune une vie à laquelle n'avait manqué aucun des plaisirs du monde, un esprit qui s'était ouvert aux plus enivrantes jouissances des arts. En entrant dans les Ordres sacrés, l'ancien magistrat apportait au clergé diocésain une rare et précieuse expérience des hommes, une connaissance approfondie de la législation et des affaires. Prévenant son plus cher désir, Mgr Graveran l'appela bientôt à exercer le ministère pastoral dans cette paroisse de Saint-Mathieu, patrie de son cœur qu'il n'a guère quittée depuis le jour de son baptême jusqu'à celui de ses funérailles.

» Que dire de sa conduite durant vingt années qui ne reste au-dessous des souvenirs de chacun de ses paroissiens ? De quel réduit n'était-il pas l'hôte assidu ? Sur quel grabat ne s'est-il pas penché, quelle misère secrète a échappé aux dons que sa fortune lui permettait de répandre ?

» De quelle famille n'a-t-il pas été le conseil, et qui songeait à prendre d'autres avis que les siens ? Aux joies du devoir saintement accompli, il joignait celles de l'intelligence et de l'amitié dans ce qu'elles ont de plus élevé. Quel commerce fut plus sûr et plus doux, qui jugea mieux son temps et les grandes épreuves que nous gardait l'avenir ? Honoré du clergé, entouré de l'estime publique, M. Dufeigna joignait au tranquille bonheur de sa vie pastorale les joies de la famille que lui prodiguèrent longtemps des frères et des sœurs chéris. Mais Dieu était trop sûr de son serviteur pour ne pas tremper son âme aux grandes épreuves et pour ne pas le faire entrer dans les voies des saints. Il ne redoutait pas de le voir succomber sous le faix avant l'heure dernière, et rejeter un fardeau qui sembla par moment dépasser la limite des forces humaines. Depuis la mort de son frère, directeur des domaines à Vannes, une série de coups, sur lesquels la pensée ose à peine s'arrêter, vint frapper le cœur de

» l'abbé Dufeigna dans ses affections les plus tendres et lui
 » imposer une tutelle sacrée. Sentant fléchir sa santé sous
 » des malheurs successifs que son âme forte supportait pourtant
 » sans murmurer, il désira remettre à son plus cher collaborateur
 » le dépôt de cette cure qui avait été sa seule ambition
 » sur la terre, et Mgr Sergent, à peine installé dans son
 » diocèse, agrégeait à son chapitre le recteur populaire dont
 » la démission fut une douleur publique.

» Depuis quelques mois, les épreuves domestiques sur lesquelles
 » quelles s'épuisait sa vie redoublèrent encore de violence, et
 » les douleurs de l'Église vinrent ajouter à son calice une
 » mortelle amertume.

» M. l'abbé Dufeigna n'était pas de ces esprits sceptiques
 » ou blasés qui assistent sans souffrir, et presque sans com-
 » prendre, aux triomphes de la force et aux succès de l'hypocrisie.

» Aussi étranger qu'on peut l'être aux passions politiques,
 » il avait, comme chrétien et comme prêtre, des convictions
 » dont l'énergie dévorait son âme, et celles-ci sont peut-être
 » avec les angoisses dernières de sa vie la cause latente du
 » mal auquel il a succombé. Les yeux les plus exercés ne
 » voyaient pas même de péril là où depuis plusieurs semaines
 » il prédisait lui-même la mort.

» Assuré, comme par une intuition intérieure, et malgré la
 » pleine sécurité de ses amis, que l'heure était proche, il
 » voulut monter à l'autel le matin du jour où Dieu le visita.

» Quelques heures après, il avait reçu sa récompense, et
 » sa mort laissait dans les rangs du clergé un vide qui ne
 » sera pas comblé, et au cœur de ceux qui l'aimaient une
 » inconsolable douleur.

» L. DE CARNÉ. »



TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc.....	v
Lettre de Monseigneur l'Évêque de Quimper.....	vii
Préface.....	ix

CHAPITRE I

L'heure présente — Les Filles de la Providence — Les Sœurs de l'Adoration	i-5
--	-----

CHAPITRE II

François Langrez — Son enfance — Sa jeunesse — Il reçoit les Ordres mineurs — Son professorat au petit séminaire de Saint-Malo.....	6-17
---	------

CHAPITRE III

Ordination de l'abbé Langrez — Suppression de l'École ecclé- siastique de Saint-Malo — Départ pour Saint-Brieuc des abbés Vielle et de Lamennais.....	18-29
---	-------

CHAPITRE IV

Mgr Dombideau de Crouzeilles, évêque de Quimper, demande pour missionnaires les abbés Duval et Binard — Grande mission donnée par les PP. Jésuites à Quimper — L'abbé Langrez nommé chanoine de Quimper — Son portrait — Adoption des premières petites filles..... 30-40

CHAPITRE V

Marguerite Le Maître, première fondatrice — Son dévouement et son abnégation — Son beau caractère..... 41-51

CHAPITRE VI

Installation des enfants dans la maison de M^{me} Chevalier — Joie et reconnaissance de Marguerite — Les enfants adoptées sont au nombre de quarante — Zèle et industrie de l'abbé Langrez, des directrices et de Marguerite — Sa maxime pour la gloire de Dieu — Propagation de la foi — Entrée à la Providence de Reine Coadou..... 52-63

CHAPITRE VII

Souscription et acquisition de l'Envivan — Atelier des enfants — Journée de Marguerite..... 64-73

CHAPITRE VIII

Vie religieuse des trois premières Filles de la Providence — Leur union — Esprit qui les anime — Épreuve et consolation — Eugénie M..... 74-84

CHAPITRE IX

Espérance brisée. — Joie inattendue — M^{lle} Olympe de Moëlien — Sa famille et le château de Kerdrain — Son arrivée à la Providence..... 85-106

CHAPITRE X

Épreuves de M^{lle} de Moëlien — Elle se fixe à la Providence — Elle est nommée supérieure — Constitutions nouvelles — Costume religieux..... 107-117

CHAPITRE XI

Abnégation de la Mère Olympe, son heureux caractère — Vie active et vie contemplative — Prise d'habit — En 1836, Mgr de Poulpiquet vient établir l'Adoration..... 118-127

CHAPITRE XII

Dernière maladie et mort de sœur Marguerite — Mort de M^{lle} Dufeigna et maladie de M^{lle} du Boisguéhéneuc — Progrès de la Mère Olympe dans la perfection — Ses épreuves — Son observance de la règle — Ses souffrances — Sa sollicitude pour les enfants..... 128-140

CHAPITRE XIII

Aimable caractère de l'abbé Langrez — Sa générosité et sa grandeur d'âme — La fondatrice de la Miséricorde à Quimper..... 141-150

CHAPITRE XIV

Dévouement de la Mère Olympe pour les enfants — Sa maladie — Son amour pour l'Eucharistie — Sa mort — Règle des sœurs — Deux lettres inédites de l'abbé Jean-Marie de Lamennais..... 151-169

CHAPITRE XV

Soins spirituels et temporels de l'abbé Langrez pour les religieuses — Translation à la chapelle de l'Adoration du cercueil des fondatrices — Discours de l'abbé Dufeigna... 170-183

CHAPITRE XVI

Apostolat de l'abbé Langrez — Sa charité — Traits touchants de cette charité — Soins qu'il prend d'instruire et de faire aimer la vertu..... 184-209

CHAPITRE XVII

Nouvelle épreuve — Réponse du ciel à la foi et à la confiance — M^{me} Élisien — Sœur Sainte-Pélagie — Fondation de Recouvrance..... 210-226

CHAPITRE XIX

Une lettre inédite de l'abbé Jean-Marie de Lamennais — Fragments de lettres de l'abbé Langrez aux religieuses — Achat et construction — Transfert de la maison de Recouvrance à Coat-ar-Gueven..... 227-240

CHAPITRE XX

Maladie de l'abbé Langrez, à Lorient — Sa guérison et son retour à l'Adoration — Mort de l'abbé Dufeigna — Son mérite et sa vertu — Dernière maladie de l'abbé Langrez — Ses recommandations et sa profession de foi — Sa mort — Ses obsèques..... 241-261

CHAPITRE XXI

Vies et morts édifiantes de quelques enfants à l'Adoration — Marie-Rose Vigne — Marie-Yvonne Le Drézeu — Marie Reine — Tréfina Boulic — Marie Le Bec — Aurélie Botrel — Ursule — Céline Quillien..... 262-283

CHAPITRE XXII

Les sœurs Sainte-Aloysia et Saint-Charles..... 284-301

CHAPITRE XXIII

Consécration que la Mère Sainte-Thérèse fait d'elle-même à Dieu — Elle est nommée supérieure générale en 1848 — Ses vertus — Ses maximes — Son second supériorat — Elle devient aveugle..... 302-322

CHAPITRE XXIV

Les règles des Ordres religieux — Quelques citations de la règle
des Sœurs de l'Adoration — Approbation du Souverain
Pontife en 1874..... 323-331

CHAPITRE XXV

Conclusion — Un coup d'œil sur l'histoire de la Congrè-
gation — Triomphe de l'austérité religieuse..... 332-335

APPENDICE

Charles de Gouandour..... 337
M^{me} Elissen..... 339
Un voyage des Sœurs à Recouvrance..... 347
L'abbé Dufeigna..... 349



Diocèse de
Quimper & Léon
Éd. Quimper 1904